TOME XXV. N° 4. *PARIS, 157, Boul. Saint-Germain (6e)* 15 MAI 1926

la Revue universelle

JACQUES BAINVILLE, DIRECTEUR

Un poète de la Camargue

Joseph d'Arbaud

LES gens du Midi passent pour insensibles et durs envers les animaux. Cependant, exception faite pour la Champenoise Colette, reine et maîtresse incomparable, et pour Henry de Montherlant, qui est d'ailleurs une sorte de Méridional adoptif, tous les bons animaliers qui honorent aujourd'hui les Lettres françaises sont nés au sud de la Loire. Rachilde nous vient de Gascogne, Joseph de Pesquidoux porte haut dans le ciel les couleurs d'Armagnac, Charles Derennes, si savant, pénétrant et divinateur, est aussi de Gascogne ; l'admirable auteur de *Sangar taureau*, Jean Samat, est de Provence, comme le fut par son tombeau Joseph Fabre, né Rouergat. Ou tous ces écrivains font figure de prodiges et de monstres dans leur pays, ou leur œuvre établit que nos provinces du Midi n'ont pas rompu la communion avec le monde des frères inférieurs.

S'il fallait à tout prix allonger cette liste, je dirais que le beau livre pour lequel j'ai l'honneur d'écrire une préface y portera le nom d'un autre Provençal, Joseph d'Arbaud.

Mais Joseph d'Arbaud est-il à ranger dans la même série que Pesquidoux ou que Samat? Coupons court à un contresens. On lirait mal cette *Bête du Vaccarès*, on la comprendrait de travers si l'heureux et brillant prétexte que l'auteur a tiré du Bestiaire provençal en faisait oublier le caractère fabuleux. Son taureau est un animal de poésie et de légende, il est sorti du même tome d'histoire naturelle que la Tarasque et son frère Drac.

S'il ne me fait songer au taureau sublime d'Europe, c'est que je pense tout d'abord à mon vénérable et non moins mythique voisin le Taureau ou le Bœuf de Notre-Dame de Caderot. Une nuit d'hiver, il y a des siècles, cet animal quitta brusquement les rives de Marignanne ou, selon d'autres, de Martigues, traversa notre étang à la nage et, abordant non loin de Berre, se mit à fouillller de toutes les forces de son pied fourchu les racines d'un de ces petits genévriers que l'on appelle en provençal *cade* et *caderot*. Les gens du pays l'aperçurent, ils accoururent, on fit cercle et qu'est-ce qu'on vit? A force de peiner du mufle et de la corne, le Taureau déterra une cassette de jolie forme et de bon poids, qui, ouverte avec soin, commença par exhaler des parfums délicieux et finit par livrer de précieuses reliques de la Vierge Marie, quelques boucles de ses cheveux et quelques gouttes de son lait placés sous verre et enfouis, assure-t-on, durant la persécution de Dioclétien. Je ne me porte pas garant de tous les détails de l'histoire. D'autant plus qu'on en donne plusieurs versions. Celle que l'on m'a dite à Berre prétend que le Taureau ou le Bœuf ne mit point à jour des reliques, mais une statuette de la Vierge, celle-là même qui est placée dans la niche au-dessus de la porte de la chapelle. Niche, statue, chapelle existent, je les ai vues à l'ombre de vastes cyprès séculaires. On ne m'a pas montré le Bœuf, mais les Anciens lui ont vu fendre les flots de l'Étang.

Plus avancé que moi, Joseph d'Arbaud a certainement rencontré, au moins en songe, sa grande Bête, et s'il lui a laissé quelque sombre auréole empruntée à la nuit des temps, c'est, je crois, pour produire en nous le plus bel effet de recul, car j'ai rarement lu un poème où l'imaginaire et le réel aient donné lieu à de si curieux entrelacs...

Pour classer dignement un écrivain de la stature de Joseph d'Arbaud, il faudrait avoir pris la mesure de bien

des grandeurs comparées de nos deux littératures françaises, ce qui supposerait déjà bien connue l'histoire de la renaissance provençale au XIX^e^ siècle. On écrit cette histoire, elle n'est pas tout à fait au point. Ceux qui l'écrivent ont souvent le grave tort de présenter le mouvement provençal comme terminé ou comme suspendu. Je le crois encore à sa fleur. Certes le grand maître d'amour Aubanel est mort en 1886 ; Roumanille, le bon conteur, le doux chanteur, le journaliste inégalable, l'a suivi de près en 1891 ; et la vieillesse étincelante de Mistral, prolongée dans une espèce de demi-solitude, s'arrêta au printemps de cette sanglante année 1914, seuil réel du siècle nouveau. Mais Mistral ne s'est pas éteint sans transmettre la flamme. Derrière lui, duraient et, comme il aimait à dire, *tenaient* un Marius André, un Folco de Baroncelli, un Joseph d'Arbaud, celui-ci le dernier par l'âge, non par le génie. En laissant flotter sur leurs fronts le regard de l'adieu, le Maître a désiré, certainement, pour eux, plus que le talent, plus que l'art, il a voulu leur léguer une parcelle de sa volonté de héros. Sa tâche surhumaine comporta un effort immense. Celle des successeurs ne sera pas moins rude. Favorisée, comme la sienne, par les tendances du pays et les vieilles pentes du sang, elle est combattue et un peu trahie par les conditions politiques et mentales d'une société centralisée jusqu'à la folie : ce n'est qu'à bras tendu, à grand'peine et effort que nos poètes porteront la langue et l'esprit de Provence aussi longtemps qu'un ensemble d'institutions religieuses, politiques, scolaires et mondaines ne viendra soutenir du dehors le génie personnel des chanteurs. Tel étant l'heritage, on l'a accepté : de quel cœur !

Un beau et brave peuple continue à parler gaiement une belle langue sonore et, d'année en année, s'élèvent de son sein de petits groupes d'hommes unis par le lien flottant des fraternités du félibrige. Ces hommes, ces poètes sont un peu clairsemés. Mais leurs fêtes périodiques sont suivies, leurs bulletins sont lus, commentés, répandus comme cet Almanach provençal, toujours florissant, qui est une force. Toutefois, sauf en des points privilégiés, on ne peut pas nier que ce cercle de société provençale soit assez limité : l'apport des classes différentes n'y est pas encore très égal. L'élément cultivé est surtout représenté par des instituteurs et des prêtres ; si l'enseignement secondaire et supérieur y adhère,

c'est lentement ; la bourgeoisie fut longtemps revêche, elle s'apprivoise peu à peu, elle cesse d'interdire à ses enfants la langue du pays comme triviale ou grossière : le temps n'est plus où Aubanel apprenait le provençal quasiment en cachette, ainsi que je l'appris pour ma part. Cette bourgeoisie, qui s'améliore, suit en cela certains éléments traditionnels et fidèles de l'ancienne aristocratie. Mais celle-ci n'est pas unanime. Ni du vivant de Mistral, ni de nos jours, on ne peut encore affirmer qu'en Provence, ni en Languedoc, ni en Gascogne, ni en Limousin, un véritable monde, un monde complet se soient ralliés à la culture littéraire, à l'usage courant et constant du provençal. Cela se fait ou se fera, mais est loin d'être fait, et l'on peut considérer comme rare et merveilleux le cas d'un jeune homme de la classe aisée et lettrée qui ait trouvé dans son berceau la langue de Mireille au point de pouvoir la traiter comme une langue maternelle.

* * *

Tel est le cas de Joseph d'Arbaud. C'est d'une mistralienne, la « félibresse du Cauloun », qu'en 1872, à Cavaillon, avec le souffle de la vie, avec le sentiment de la poésie éternelle, il reçut le sens et le goût de ces vieux mots qui marquent, sous l'accent du pays, les choses du pays. A ce rare bonheur s'associaient des dons naturels de premier ordre que la discipline de Mistral fortifia et qu'enrichit bientôt l'étude approfondie des littératures connexes. Ses classes finies, Joseph d'Arbaud vint à Aix, fit son droit comme tout le monde et fréquenta les cénacles déjà florissants que Joachim Gasquet, Émile Sicard, Xavier de Magallon, Louis Le Cardonnel, Louis Bertrand y avaient fondés. Là, bien des tentations ne manquèrent pas d'assaillir sa foi provençale. *Écris en français! Écris en français!* De belles muses tentatrices le harcelèrent. Ceux qui ont vu Joseph d'Arbaud savent ce qu'il y a d'un peu rude et sévère, de tenace et d'obstiné sur ce front, dans ces yeux, par tout ce visage crispé. On disait sous l'ancien régime : têtu comme un Provençal. Le terme n'est pas juste. L'entêtement, c'est la faiblesse. Mais l'opiniâtreté d'une force fidèle à soi-même apparaît sur beaucoup de points du caractère de la race. Combinez-la au goût raisonné d'une certaine forme de l'aventureux et de l'extrême : vous comprendrez comment, tout à coup, ce jeune homme quitta

brusquement les fontaines de Sextias, les platanes du Cours, les conférences platoniciennes du Tholonet, pour aller se terrer au fond de la Camargue et mener, entre les étangs, le ciel et la mer, une vie de gardien de taureaux sauvages.

Pourquoi? Comment? Je ne crois pas fausser, en esprit, ce cœur de poète en répondant que, Provençal avant tout, il aura voulu respirer tout à son aise ce qu'il y a de plus strictement, de plus parfaitement provençal, entre toutes les terres de la patrie. Que la Camargue ne soit pas toute la Provence, on l'accorde aux critiques, et il le faut bien ! Mais, peut-on ajouter, l'âpre vie camarguaise a ceci de particulier qu'il n'y a rien en elle qui ne tienne à l'essence du goût provençal. Ni aux temps de la reine Jeanne, ni sous les Raymond Bérenger, il n'était nécessaire d'aller se retremper dans cette vaste source de nos traditions, car l'esprit du pays était alors à peu près également répandu du Rhône aux Alpes et à la Mer. De nos jours, cette retraite rigoureuse fut peut-être indispensable à Joseph d'Arbaud. Que n'en a-t-il pas rapporté ! Je crois bien que, pour comble, il s'y est retrouvé et comme recréé lui-même. Les choses et les hommes qu'il y a rencontrés étaient tous d'une espèce qui allait au-devant de son langage intérieur. Ils lui chantaient, d'eux-mêmes, sa secrète chanson.

De très beaux vers, encore à peu près cachés, car il a dédaigné de les rassembler en volumes, manifestèrent cette harmonie des lieux et de l'âme longuement et voluptueusement savourée. Les années de Camargue commandent et, je crois bien, commanderont toute la vie du directeur du *Feu* aixois ; ses *Chants palustres*, encore inédits, l'exprimeront peut-être en entier... Oh ! je connais de lui de belles et puissantes élégies de passion moderne, de hautes strophes d'une mélancolie personnelle, sombre et sûre, dont la psychologie, l'inquiétude généreuse, la vibrante espérance seront éternellement dignes d'émouvoir une âme sensible à la poésie, qu'elle soit de France ou d'ailleurs : lorsque Joseph d'Arbaud entre dans ce domaine de l'Universel senti et rêvé, il y est maître, et tous les maîtres du beau chœur lui doivent l'accueil souriant. Il n'y a pas un seul de nos poètes de langue d'*oui* qui puisse équitablement refuser l'hommage du respect et de l'admiration aux poèmes de son pèlerinage d'amour. Mais ce n'est pas l'errant pèlerin qui nous intéresse, et c'est le Provençal fixé, puisqu'il s'agit de le défi-

nir et de le qualifier pour un public à demi étranger à sa langue : rien ne le fera mieux connaître qu'un aperçu de quelques-uns des poèmes qu'il a rapportés des bords des Étangs camarguais, quand « libre, passionné par la mer et les astres, — amoureux de la garde et maître des plaines salées, — guidant ses troupeaux le bâton à la main », il laissait écouler une pensée pleine d'histoire, un cœur vibrant de mille vies, sur la plane étendue solitaire, inerte et fourmillante comme « le tourbillon des eaux et des étoiles ». Les génies de la vie et de la mort, leur signification profonde, il les a vus là, il ne les a vus nulle part aussi bien que là.

*
* *

Ainsi ces vers sont de grand prix. Mais on confessera qu'ils sont assez souvent taillés dans une matière assez dure. Le poète tient à la claire définition de son chant. N'y tiendrait-il pas, les objets qu'il a devant lui, s'ils l'émeuvent et s'ils l'enchantent, sont de ceux qui se dessinent dans la lumière. Ce qu'ils évoquent tient à une forme pure et fait corps avec elle. Il ne l'en séparera point. C'est pourquoi il ne craindra point de les aborder par la méthode descriptive, il s'y complaira même au point de nous peindre en trente vers d'abord minutieux, élargis par degrés, cet admirable petit tableau de la *Barque des Saintes Maries*, aperçue dans quelque cabane de pêcheur ou de berger :

La petite barque de plâtre que tu vois là-haut — près des lampes brillantes, au-dessus du foyer, — voilà notre trésor. Elle est un peu brunie — par la poussière qui tombe et l'épaisse fumée, — les mouches, tout l'été, y bourdonnent autour. — En venant de là-bas, mon aïeul l'apporta un jour — où l'eau du saint puits l'avait guéri; — elle a touché les charrues, le pétrin, les futailles, — les auges, dans l'étable et le berceau des enfants. — Nous l'honorons sans cesse et, pour Noël, chaque année, — en bénissant la fouace et les escargots, — la barque de l'aïeul, je la mets sur la table. — Nul que moi ne la touche. S'il lui arrivait malheur, — peut-être la maladie entrerait-elle dans la maison. — Le pauvre ancien disait : « Les Saintes glorieuses — protègent le maître, le bétail, la maisonnée, — préservent de la fièvre comme du mauvais temps. » — Voilà pourquoi tu peux voir ici toujours

— les Saintes, comme là-bas, dans leur chapelle antique — dressées au beau milieu de notre cheminée; — voilà pourquoi, devant leur petite barque, selon — le travail des journées et le sens des saisons, — éclosent sans cesse dans une jolie tasse — des bouquets de « saladelles » et des fleurs de tamaris; — et vois : nos fillettes au beau jour des Rameaux — y ont cloué au-dessus, pour préserver la maison — de la foudre, des grandes eaux et de la sécheresse, — la branche d'olivier rapportée de la messe.

Voilà le profil de l'objet. Voilà l'ambiance. Et voilà le contenu spirituel et moral. La magie de l'art y fait tenir la prière d'un peuple. Mais ne croyons pas que le poète qui aime tant à se perdre dans ce peuple aimé s'y puisse oublier et lisons cet appel du « Gardien » philosophe à quelque « Gardienne » idéale :

Viens dans ma maison, vierge provençale, — qui as rêvé l'amour et ne le connais pas. — De mon seuil toujours ouvert comme un nid — tu verras passer les oiseaux des pays lointains, à grands coups d'ailes.

Viens, la maison est blanche comme un lys de mer; — tout t'appartiendra : voici les clefs de la panetière, — la table de noyer, le pétrin, les chaises, — la grande armoire a le parfum du romarin.

Si la maison est petite, je suis roi d'un grand royaume : — (fais-moi un baiser d'amour, donne-moi ton anneau) — je veux te conquérir des royaumes si beaux — qu'on ne parle plus des rois d'Arles ou de Don Jaime.

Je suis roi. J'ai des juments là-bas vers le golfe, — je suis maître d'un troupeau de taureaux avec ses bœufs conducteurs, — et j'ai des brebis; les pâtres nourrisseurs — me gardent mille agneaux au milieu de la Crau.

Les vagues de la mer, qui baignent mes rivages, — chantent comme une voix de l'aube au crépuscule; — le grand soleil de mon pays fait éclore — en l'air, de bleus étangs et des sources de mirage;

Viens, je te donnerai mon plus beau cheval, — il est blanc

comme la neige, doux comme une enfant, — tu le pousseras, tu verras au choc de ses sabots — l'eau des marais rejaillir comme une flamme.

La nuit, en écoutant l'écho des clarines, — la voix des gardeurs et le cri de mes taureaux, — nous irons au clair de lune vers la maison — et je t'apprendrai le nom des bêtes et des étoiles.

Hors des lois et des villes, Dieu m'a fait roi; — si je suis agenouillé aux pieds d'une fillette, — c'est que sa volonté pour te plaire me donne — la beauté des jeunes gens et la sagesse des vieillards.

Le dernier mot, « sagesse », ne traduit pas très bien le beau terme d'*ideio*, trouvé par le génie du poète à qui le génie de la langue le désignait. Mot à mot : « la beauté des jeunes gens *et l'idée* des vieillards. »

Il n'est pas nécessaire de connaître â fond le génie des langues latines pour se trouver sensible à la splendeur et à la mélodie matérielles de certains vers originaux :

Lis erso de le mar que bagnon mi parage
Canton comme uno voues de l'aubo à jour fali.

La beauté physique du son des dernières syllabes ressemble à quelque rime éloignée du *né ora kali* dont s'émerveillait Gérard de Nerval en Grèce. On comprend que ce sculpteur, ce graveur, ce peintre est aussi, peut-être surtout, un musicien : sa pierre, disons mieux, son disque de phosphore igné excelle à prolonger, à perpétuer sa réponse mélodique aux mystères de la lumière que l'on voit et de celle que l'on ne voit pas. C'est dans ce sentiment qu'il faut lire la page que les *Chants palustres* intitulent fort simplement : les Eaux. Je la citerai tout entière :

Marche des peuples, génie vivant, beauté des femmes, — esprit musical qui donnes le chant, — quand sur mer je m'en allai, au premier coup de rames, — autour du bateau je vous vis monter.

De l'éternelle pensée qui tient le cœur des races, — de ta mélancolie, tu m'as empli le cœur, — en me menant loin du

soleil, dans tes brumes, — mère de l'aube, des étoiles et de la mort.

Je t'ai vue reflétant la mêlée des étoiles — au milieu des marais salants et des étangs; — sur ton Rhône impétueux, les rayons de midi — m'ont fait tourner la tête et baisser les paupières.

Eau qui abreuves l'homme et engendres le sel, — toi qui as porté les vieux dieux sur tes vagues latines, — toi qui, baignant les pieds du Christ de Palestine, — chantais son beau nom aux golfes provençaux.

Voilà pourquoi, si parfois, j'ai entendu dans l'espace — le chant attristé des vierges d'Hellas, — je prie le Dieu chrétien et suis, homme de mas, *— le frère pensif des pêcheurs et des pâtres.*

De ton élan puissant, de ta sérénité, — je garderai le reflet dans mon âme pieuse; — eau du Rhône vivant, mer d'été, onde heureuse — prête à mes chants ta force et ton jaillissement.

Cette poésie sainte est pleine de l'âme des choses, mais de choses qu'il faut savoir. En beaucoup d'autres lieux du monde, l'onde fertilisante est plus ou moins la mère de la ville et de la campagne. Mais, par ici, le Rhône a tout fait. Il est le père Rhône. Il a fait la Camargue et, tous les cent ans, il l'allonge d'un quart de lieue environ. La vieille tour Saint-Louis baignait son pied dans la Méditerranée, il y a six siècles, lorsque le saint roi s'embarqua. L'embouchure de la croisade reste à six kilomètres de l'embouchure d'aujourd'hui. Pour augmenter ainsi la surface de son royaume, il peut suffire au fleuve Rhône d'une barque échouée, d'une perche ou d'une corbeille enfoncée dans la vase : le dépôt, ou, comme dit le Grec de Provence, le *thès* crée rapidement un îlot qui, au bout de quelques années, se couvre de lourdes salicornes rampantes et de tamaris frémissants... Comment le premier cri humain de cette terre n'irait-il pas au génie des eaux bienfaisantes. Son émotion est riche d'allusions au réel. C'est ce qui apparente cette poésie à l'essence des vers religieux de Mistral. Insigne honneur commun à beaucoup de poèmes de Joseph d'Arbaud. Lui-même en

avertit. Le grand Maillanais ayant ciselé sa coupe pour y boire et chanter, le jeune Cavaillonnais qui a ciselé la sienne pour boire et pour chanter aussi, se retourne avec une grâce pleine de charme vers son maître et lui dit : « *Je l'ai façonnée à mon idée — selon l'art que tu m'as donné.* » L'art impersonnel se transmet comme l'esprit humain, l'idée est personnelle comme le génie.

Voudra-t-on chercher maintenant quels sentiments et quelles pensées enflamment la matière de cet art et la courbent selon le plaisir du chanteur? Tout comme dans Mistral, il faut compter l'enthousiasme du pays, la foi à la langue des pères, la piété militante qui transforme la moindre bagatelle locale en une sorte de « saint signal ». Cela est indiqué dans la belle apostrophe qui termine et couronne certaine chanson des *Tridents* :

Si un mélange abominable — et le désordre universel — n'emportaient pas notre Race — avec les races d'ailleurs; — si la barbarie qui, à la porte — heurte, voilà plus de sept cents ans, — passait enfin au large — et respectait nos enfants,

A la fête de notre foi, — nous te conduirions, fer à taureaux, — toi que maniaient nos ancêtres — de la Provence au pays cévenol; — toi qui, en Arles, aux jours de fêtes, — fais retourner toutes les têtes — et palpiter les rubans, — signal de la bagarre — et des battements de mains.

Trident, arme de Provence, — arme des chefs et des vachers, — je te hausse au nom des croyances — sur ta hampe de châtaignier. — Plus fier dans ma selle « gardiane » — qu'un jouteur sur le pallier de la barque, — que souffle sur les salicornes — libyen, vent du large ou des monts, — je t'abreuverai du sang des taureaux.

Quel fier poète ! Et quel amoureux de sa race ! Il faudrait raconter ici son action pour les libertés de Provence, tauromachiques ou autres. Il faudrait dire, si le temps ou l'espace le permettait, ce que le pays d'Aix en particulier doit à sa revue. Je ne fais pas de politique, je ne veux pas en faire, dit-il à ses amis. Jugez un peu s'il en faisait ! Ce serait, j'imagine, une politique de prince menée avec un goût d'artiste, d'un accent de héros. Il semble que cela ait été compris en Provence. Bien que ses poésies, tirés à très

petit nombre d'exemplaires, aient peu circulé et qu'il n'ait guère été lu que dans les recueils, ses admirateurs sont nombreux, et font un petit peuple, qui a pris de lui l'idée qui convenait. A propos de je ne sais quel triomphe littéraire et civique, les plus ardents et les plus sages voulurent lui offrir un signe de la haute confiance qu'ils avaient mise dans sa pensée et, quand ils furent réunis pour lui choisir le joyau symbolique et commémoratif, couronne d'or, livre d'or ou cigale d'or : — *Non*, dit quelqu'un, *ce qu'il faut offrir à Joseph d'Arbaud, par souscription des Provençaux et des Provençales, c'est un cheval. Un beau cheval blanc de Camargue, avec la selle et les éperons de gardien.*

Ce qui fut adopté par acclamation. Que d'autres, cher poète Joseph d'Arbaud, assemblent la rime et le rythme sous les oliviers de Pallas. On salue en vous un génie équestre, on veut vous acclamer sur le quadrupède écumant, que, jumeau de l'arbre sacré, fit jaillir, d'un sillon d'Attique ou de Camargue, le trident du Dieu de la Mer.

CHARLES MAURRAS.

Le roman de François Villon [1]

PREMIÈRE PARTIE

(Suite).

CHAPITRE VII

« Colin perd la raison, pensa François après avoir pesé le pour aussi bien que le contre et compris qu'à s'engager dans cette voie, il risquait de laisser les os... C'est tenter l'impossible ! A quoi se va-t-il mesurer? Point ne m'en mêle. Quant à Régnier, il flairera la corde et se retirera ! »

Mais il pensait aussi à Margot, la tenancière du cloître Notre-Dame et avait fort envie de la revoir en cachette de ses deux amis. N'avait-elle voulu que le moquer l'autre jour? François était perplexe. Il s'examinait fréquemment dans son miroir et soupirant de se trouver si peu digne de cette belle et robuste femme, il se reprochait d'y songer. Jamais, encore, son teint miteux, ses joues creuses, sa bouche trop grande et disgracieuse ne l'avaient autant dégoûté. Il était petit, laid, mal vêtu, au surplus timide et dépourvu d'argent. Crocheter ces gros coffres? Ah ! Colin la lui baillait bonne ! Croyait-il qu'il n'y eût qu'à vouloir pour être riche? Où se trouvaient ces coffres-là? Et comment les ouvrir? Allons donc ! Pourquoi Colin trichait-il aux dés quand il pouvait prendre à pleines mains l'argent où il était, puis

(1) Copyright 1926 by Plon-Nourrit. — Voir *la Revue universelle* des 15 avril et 1er mai 1926.

vous montrer l'endroit? François n'aurait guère hésité. Car, sans argent, point de vin, ni de femmes, concluait-il. Ni surtout de Margot. La tentation devint alors si forte qu'elle décida François. En plein jour, il entra dans l'hôtel de la grosse Margot et Margot, toute rieuse, vint aussitôt à son devant.

— Enfin, c'est toi! s'écria-t-elle.

— Oui, répondit François fort satisfait de cet accueil. N'auriez-vous point vu Montigny?

— Pas d'aujourd'hui. Il est trop tôt.

— Bien... Bien...

— Mais où vas-tu? lui demanda Margot comme il esquissait un mouvement de sortie vers la porte. Déjà venu pour t'en aller?

— C'est que..., balbutia François en désignant dans le fond de la salle le mari de la tenancière qui sournoisement les observait.

— Quoi? fit Margot. Mais non...

Et comme l'écolier résistait à la croire...

— Antoine, ordonna-t-elle, va nous quérir du vin!

Antoine s'empara aussitôt d'un broc, d'une chandelle, prit la clef de la cave et descendit rapidement. Il était fait aux caprices de sa femme, et pour n'avoir pas l'air ridicule, se montrait enchanté qu'elle eût toujours les mêmes goûts que les siens. Cela lui permettait d'être bien vu des galants de Margot, quitte à leur battre froid lorsqu'elle s'en séparait et à les jeter dehors s'ils voulaient revenir. Gras à lard, couard, patelin, cet homme n'aimait que sa tranquillité.

— Quant aux dés et aux cartes, disait-il, je les laisse aux rusés.

Or, il l'était, rusé, plus que personne, mais s'appliquant toujours à s'effacer pour la prospérité de son commerce, il apportait du vin, du pain, du fromage, s'asseyait à l'écart, comptait l'argent de la journée et allait se coucher. Jeanneton, qui attendait Régnier, demeurait dans un coin, toute seule, à sa table. Régnier arrivait tard et Colin, qui avait pour maîtresse une nommée Colette, dans la maison et la traitait fort durement. Devant François, qu'il était irrité de n'avoir point conquis, Colin exagérait. Il querellait Colette, restait plusieurs nuits sans la joindre, la trompait, la rudoyait, puis, quand il lui fallait finalement souhaiter bonsoir à l'écolier, il s'y prenait de telle façon qu'on mettait son

humeur sur le compte de la fâcherie qu'il avait eue avec la fille.

Mais François ne s'y trompait pas. Il savait que Colin lui en voulait d'être si bien céans. C'était stupide : Colin, jaloux, envieux? François s'en amusait et, quand il se délectait en compagnie de Margot, il se gaudissait sans vergogne d'occuper la meilleure chambre, et se sentait repu.

Il prenait ainsi sa revanche sur Colin. Et sans l'avoir cherché le soumettait à rude épreuve car Régnier en était témoin et les fillettes aussi qui admiraient François...

« Oui et non », avait-il répondu au fils du serrurier quand celui-ci s'était ouvert de son absurde projet. Les événements semblaient donner raison à l'écolier. Tantôt oui. Tantôt non. C'était la vie. Le hasard. Est-ce qu'on sait? Pourtant François gardait reconnaissance à Colin de l'avoir introduit en ces lieux et muni, pour sortir la nuit, d'une fausse clef qu'il n'avait point forgée, sans doute, dans cette intention.

Cette clef était fort précieuse à l'écolier depuis qu'il connaissait Margot et qu'elle lui permettait de s'enfuir de sa chambre, vers onze heures, sans réveiller maître Guillaume. Mais François y mettait du sien. S'il découchait et ne rentrait qu'à l'aube, il demeurait chez lui tout habillé et étudiait ses leçons de la veille, qu'il apprenait très vite. Il n'était plus le même. Sa liaison le transformait, lui donnait de l'allant, de la gaîté, de l'esprit, de l'aplomb. Elle lui fouettait le sang. Elle en faisait un garçon tout nouveau et quand maître Guillaume, ébahi de constater combien François avait pu, en un rien de temps, changer, l'avouait, celui-ci répondait par un rire qui en racontait long.

Sa mère, qu'il allait toujours voir, le jeudi, aux Célestins, avait beau lui trouver mauvaise mine, François n'en était plus gêné.

— C'est le latin, affirmait-il cyniquement. D'apprendre à la chandelle, on pâlit.

— Oui-da, répliquait la vieille femme. Et tu es maigre !...

— On le serait à moins, disait François. Allons, ne soyez pas en peine. Quand j'aurai pris mon second grade à l'Université, j'engraisserai pour vous être agréable. Je le promets.

— Hé Dieu ! mais le verrai-je?

— Certainement. Deux ans sont vite passés.

— Deux ans ! faisait la bonne femme. Et durant ces deux ans tu dois encore apprendre et te farcir la tête?

— Sans doute !

Alors, à cause de l'âge, la vieille s'attendrissait et traçait sur le front de son méchant garçon un pauvre signe de croix pour le garder du mal, puis elle le baisait et lui faisait promettre de se mieux observer.

— J'irai prier en Notre-Dame, soupirait-elle naïvement. Pour toi. Pour t'aider dans la tâche !

Et comme François ne savait quoi répondre, sa mère, qui comprenait peut-être à quel point il avait besoin de ses prières, récitait en elle-même un *Ave* à la Vierge et, l'attirant plus près, l'obligeait maladroitement à joindre ses mains comme elle lui enseignait jadis, quand il la suivait tout bambin, à l'église, admirer les vitraux.

François gardait de ces visites un souvenir très doux qui ne l'empêchait pas de gagner le soir même l'hôtel de la grosse Margot et de s'y comporter de gaillarde façon. Les radotages de sa bonne femme de mère n'avaient aucune action réelle sur lui. Il se les rappelait quand cela se trouvait mais sans leur prêter attention. Ne voyait-il point autour de lui s'allier le pur et l'impur? Il longeait Notre-Dame et à deux pas, apercevait la maison des fillettes fréquentée par toute espèce de gens. Faisait-il mal en s'y rendant? Le portail de la cathédrale, avec ses portes historiées d'images, sa galerie de rois, ne l'arrêtait point en chemin. Au contraire, il se dépêchait et s'il lui arrivait d'adresser dans sa course une humble salutation à Celle qu'il avait tant priée, enfant, et de se mettre sous sa protection, il n'y pensait plus, l'instant d'après.

Ni sa mère, ni son oncle le chapelain, lorsqu'ils le sermonnaient, ne pouvaient contrarier chez François son penchant au plaisir ou simplement l'instruire contre lui-même, car aussitôt il devenait bougon. Maître Guillaume se doutait bien que son neveu le jouait. Il le voyait à sa fatigue. Mais n'imaginant point encore en quoi consistait la tricherie, il emmenait parfois l'écolier dîner en ville chez des amis auxquels il présentait le jeune bachelier, non plus comme un gamin, mais comme son grade récent le lui autorisait.

François en prenait son parti. Il avait au moins l'occasion — si ennuyeuses et mortellement longues que parussent ces soirées — de faire bonne chère et de nouer des sympathies dont il pourrait avoir un jour besoin. A la table de Jacques Seguin, prieur de l'abbaye de Saint-Martin-des-Champs,

se rencontraient en effet, outre la présidente de Scepeaulx et deux femmes nommées la Davie et la Regnaulde, qui égayaient le repas de reparties piquantes, des gens de marque tels que maîtres Jacques Charmolue, Germain Rapine, Guillaume de Bosco, Jean Tillart, examinateur à la chambre criminelle, Raoul Crochetel, Pierre Malaisée, chirurgien du roi, Jenilhac, trésorier de la Sainte-Chapelle, et même assez souvent Jean Turquant, lieutenant du prévôt de Paris. Dames et messieurs conversaient librement devant le neveu de maître Guillaume et ne se doutaient point qu'il n'était attentif à leurs dires qu'afin de se bien faire voir. Ah ! s'ils avaient pu soupçonner combien François se rigolait sous cape, les contrefaisant tous lorsqu'il racontait à Margot l'emploi de ses soirées, ils se seraient surveillés davantage ! De Jean Tillart qui était plein de solennité, et cédait tout à coup au dessert à une humeur bouffonne, François restituait parfaitement l'attitude et le ton de la voix. Il parlait du nez comme l'examinateur lui-même, ou débitant d'un air froid les sornettes emberlificotées dont Pierre Malaisée composait ses discours, il vous regardait en dessous de façon si terrible que le fou rire le gagnait malgré lui et arrachait à Margot de petits cris aigus.

— Assez ! lui jetait-elle mi-pâmée à l'entendre. François, tu es trop bête !

— Et Jean Tourquan? interrogeait Antoine qui se plaisait à ces imitations. Chante-t-il toujours *Marionnette* comme on enterre un mort?

— Oui, oui. Mais celui-là, répondait l'écolier, qui brusquement se levait et commençait, en roulant des yeux :

Elle est gente et godinette
Marionnette

sufficit! Même quand il chante, j'ai peur.

— Ah ! Ah ! Ah !

— Tu as peur? s'étonnait Antoine.

— Il sent le feu, la corde et la torture. Je ne mens pas. Et quel homme ! Vaste (il se gonflait), riche (il tirait un patard de sa poche, le soupesait comme un écu), paillard (il caressait Antoine) et poli (il lui donnait du pied dans le derrière)... Un maître homme. Ah ! le bougre...

Mais en même temps qu'il décrivait à grand renfort de gestes et de grimaces le lieutenant criminel du prévôt de

Paris, François se gourmandait car il craignait, en le chargeant, que la malchance n'intervertît plus tard les rôles et ne lui fît jouer, par-devant Jean Turquant en personne, une farce moins innocente.

— J'ai tort, se disait-il.

Et il passait à un nouveau convive avec une nouvelle drôlerie.

C'était par ces extravagances qu'il enchantait Margot.

— Ici, tu ne les reconnaîtrais pas. Ils sont chauds comme braise, inquiets, dissimulés. Et pour payer, ils comptent.

— Tu les écorches, je pense?

— Bédame! répondait doucereusement Antoine. N'aie pas crainte. Je suis là.

— Tant mieux! l'approuvait l'écolier.

Pourtant, il n'était pas méchant. Ni bon, ni mauvais. Un véritable gamin du peuple, prompt à noter un trait qu'il acérait ensuite, et dirigeait contre le sot qui venait de le lui fournir. Margot elle-même n'y échappait point quand l'humeur le prenait et elle avait beau se fâcher, François la dépeignait si prestigieusement qu'à la fin elle riait et disait :

— Encore... Ne me vois-tu d'autres défauts?

— Si fait, lui répondait François.

Et un soir que Colin et Régnier étaient assis près de leurs femmes, il récita — en la mimant — cette ballade qu'il avait composée :

Se j'ayme et sers la belle de bon hait,
M'en devez-vous tenir ne vil ne sot?
Elle a en soy des biens à fin souhait.
Pour son amour sains bouclier et passot;
Quand viennent gens, je cours et happe un pot;
Au vin m'en fuis, sans demener grant bruit.
Je leur tens eau, fromage, pain et fruit.
S'ils paient bien, je leur dis...

— Hola! fit Antoine tout éberlué. Qu'est-ce là? Je prends!

— Poursuis, dit sérieusement Montigny.

Mais adoncques il y a grant deshait,
Quand sans argent s'en vient coucher Margot...

— Mais c'est moi, fit de nouveau Antoine que ce tableau mettait dans la jubilation. Margot, que m'en dis-tu? Tu lui auras conté?

— Tais-toi ! répondit-elle. Toi ou un autre, oyons jusqu'en la fin, sans interrompre. Ensuite nous aviserons.

— Quoi?

— Va, va ! dit-elle. Après?

— Oui, après ! s'exclama Antoine tout brusquement changé par la réponse qu'il s'était attirée.

— Écoutez, fit François.

Et d'une voix ironique, s'adressant à Margot et la contrefaisant, il poursuivit jusqu'à l'envoi de sa ballade et, tandis qu'Antoine riait jaune, débita porté par le rythme :

Vente, gresle, gèle, j'ay mon pain cuit.
Je suis paillart, la paillarde me suit.
Lequel vaut mieux? Chacun bien s'entresuit.
L'ung vault l'autre...

Il y eut un moment de stupeur. Antoine observait Margot, Colin, Colette et Régnier, Jeanneton, et ils se retenaient de dire ce qu'ils pensaient car tous se reconnaissaient dans les vers de François et ne savaient comment exprimer leur étonnement.

— Tu es poète? lui dit enfin Régnier.

— Oh ! repartit François, j'ai tenté de mon mieux à dépeindre cet endroit.

— Et tu as réussi, fit Antoine. C'est égal, tu m'aurais pu portraicturer plus noblement. Courir au vin, cela dépend des gens ; il y a la manière.

— Bah ! répondit François, j'ai retenu la bonne. Et toi, Margot?

Mais Margot lui tourna le dos et Colin, qui n'avait pas encore traduit son sentiment, se leva tout joyeux et, se parlant comme à lui-même, déclara :

— Voilà. Vous l'hébergez, le dorlotez, et il vous remercie.

— Entends Colin ! dit alors à François, Margot qui était offensée. Il a raison. Me traiter de paillarde !

François la saisit dans ses bras.

— Non ! se défendit-elle. Non et non !

— Margot !

— Oh ! mais, va-t'en. Je suis fâchée.

Et elle s'en fut très digne au lit, tandis qu'Antoine et Colin, dans un coin, s'entretenaient mystérieusement de cet événement.

François, qui était fort en peine, n'osait pas joindre Margot ni non plus s'en aller de crainte qu'à céder la place il perdît tout prestige. Aussi, s'approchant tristement de Régnier, lui dit :

— Où est le mal, Régnier? Me condamnes-tu?

— Tu es jeune, fit Régnier.

— Peut-être!

— Et Margot qui est femme eût préféré que tu la peignisses sous de plus belles couleurs.

— Comment ça?

— Mais en la comparant à quelque dame, comme il sied, dit Régnier.

— Ah! oui?

— Oui, dit Régnier. De vrai. Les femmes ne s'éjouissent point à être traitées telles qu'elles sont. Il leur faut toujours des éloges.

— Cela m'échappe, lui répondit François sérieusement, quels éloges? De ceux qui sont tant poussiéreux à force d'ancienneté et ridicules qu'à en user c'est un galimatias?

— Tu y es, affirma Régnier.

Mais le désappointement de François le touchant, il dit plus bas :

— Tes vers sont excellents. Ils ont consistance et relief et ce qu'ils décrivent a l'accent de la vie. Continue sans songer à Margot. Tu en auras ailleurs satisfaction et profit si tu sais t'entremettre. Tu es poète, je te le dis sans barguigner. Aie confiance en toi, et quelque jour, on te fêtera au lieu de te désavouer. C'est quelque chose.

— Tu crois?

— Oui. On saura ton nom. On apprendra par cœur tes poésies et les dames et jeunes gens s'accosteront avec ces mots : « Connaissez-vous François de Montcorbier? »

— Tu te moques?

— François de Montcorbier! répéta hautement Régnier.

Alors François, le tirant par la manche et, honteux d'avouer qu'il y avait songé, lui expliqua :

— De Montcorbier n'est plus mon nom.

— Pourquoi?

— J'en ai changé, dit-il. François de Montcorbier sonne

mal à l'oreille. On a peine à le retenir tandis que si tu prends la première lettre de chaque vers de mon envoi :

Vente, gresle, gèle

tu as celui que je me suis choisi

— Et quel est-il?

François récita l'envoi de sa ballade et Montigny en fut tout pénétré.

— Qu'en penses-tu? s'informa l'écolier.

— Ah! fit Régnier. Villon! Tu as raison, petit. Cela est mieux, cela se loge aussitôt dans l'esprit. Mais que va dire ton oncle, maître Guillaume? Tu lui as pris son nom, à lui?

— Bah! riposta François, il ne le saura pas.

CHAPITRE VIII

En effet, se cachant de son oncle, François écrivit d'autres poèmes qu'il récitait à Antoine et à Régnier car, depuis sa ballade, Margot lui demeurait hostile. C'était des vers fort orduriers, baroques et pleins de drôlerie, dans lesquels l'écolier s'en prenait aux types des rues et des tavernes qui, par leurs ridicules, éveillaient sa malice. Montigny en était ravi. Quant à Antoine, il était bien trop fin pour n'avoir pas compris que la fâcherie de Margot ne durerait qu'un temps et qu'il avait tout à gagner à ne point rebuter François.

— Patience! lui disait-il d'un air madré. Il la faut laisser revenir.

— Et elle me reviendra?

— Elle en meurt de désir, affirmait le gros homme. Je la connais. C'est le dépit encore qui l'empêche d'aller vers toi, mais ne va rien gâcher, au moins, en te hâtant.

— Non, répondait François, tu es de bon conseil.

Peu après, en effet, Margot s'assit à la table de François et sans faire allusion à leur brouille, héla Antoine pour qu'il servît à boire.

— Du chenu, hein? dit alors celui-ci qui savait à quel tonneau tirer le vin des réconciliations. Je cours.

— Plus vite! lui ordonna Margot.

François la surveillait.

— Tu as contre moi quelque chose? fit-elle avec grande soumission.

— Non, répliqua François.

— Eh bien, approche ! Mais approche donc ! murmura-t-elle en attirant l'écolier. Hou ! le vilain garçon. Embrasse !

François s'exécuta sans entrain puis, comme Margot le serrait à pleins bras et lui rendait dix baisers pour un, il l'écarta légèrement et dit avec un sourire affecté :

— Comment te croire, Margot? Tu me lâches... tu me prends... Quel jeu est-ce?

— Celui d'amour.

— Hé ! Hé ! ricana-t-il. Tu m'as instruit mieux que pas une.

— François !

— Quoi, François?

Margot le saisit tendrement et appuyant la tête sur son épaule, soupira, extasiée.

— Que veux-tu que je te donne afin d'être en bonne comme avant?

— Nous en reparlerons, dit tout à coup François.

Et il fit à Margot mille agaceries car Antoine, qui montait de la cave, arrivait avec un grand pot, du fromage et du pain.

Or, ce même soir où François et Margot oubliaient leur querelle, quelqu'un vint apprendre à Colette que Colin avait été arrêté à la Pomme et mis au Châtelet. Colette poussa des cris aigus, fondit en larmes et Jeanneton, inquiète pour Régnier, demanda des explications :

— Il a eu la poix, répondit évasivement l'homme chargé par Colin d'annoncer la nouvelle. Des sergents, déguisés en marchands, lui disputaient aux dés la chance de qui ne paierait point les frais et Colin ne s'est pas méfié. Il est bon.

— Mais non, mais non, se débattit Colette qu'on tentait d'apaiser. Que dit-il des sergents?

— Ils l'ont pris à tricher, affirma l'homme. Et aussitôt, se sont jetés sur lui qu'ils ont eu peine à maintenir et solidement ligoter. Colin les a battus, puis eux.

Il ajouta, pour que Colette comprît l'objet de sa démarche :

— Cela fera de la dépense.

— Oui, dit Colette.

Elle demanda :

— Combien?

— Faudra qu'il ait un lit, la nourriture, en attendant d'être mené du Châtelet en quelque autre prison, car il se réclame de l'évêque, étant clerc... et il fait bien... Vingt pistoles. Est-ce trop?

— Je les irai porter, dit Colette.

— Dès demain.

— Et que bois-tu? s'informa-t-elle en s'essuyant les yeux. Sieds-toi icy.

— J'ai faim et soif, dit l'homme.

François se sentait ébloui.

— Vingt pistoles! estima-t-il.

— C'est le prix, répondit Jeanneton. Avant Régnier, j'avais un autre ami et il m'en a coûté la même somme de le vouloir aider durant qu'il était grisses.

Cependant l'homme mangeait de fort grand appétit et Colette lui parlait et emplissait son verre à mesure qu'il l'avait vidé. Il était tard. Antoine bâillait. Margot voulait aller au lit lorsque Régnier survint.

— François, fit doucement Margot, viens-tu?

— Oui, dit-il à regret, car il eût désiré que Régnier confirmât la nouvelle. Attends.

Mais Régnier n'était pas au courant et François rejoignit Margot en disant :

— Si je tombais comme est tombé Colin, m'assisterais-tu pas?

— Oh! répondit Margot, tu le demandes?

— Alors, agis ainsi que si j'étais tombé. C'est mieux. J'en aurai au moins le profit.

— Comment ça?

— En me donnant les vingt pistoles, répondit froidement François.

Et jamais il n'eut plus de plaisir le lendemain à empocher l'argent.

C'était presque une fortune pour lui ; il la rangea, sous son châssis, derrière un carreau de la chambre, puis satisfait d'y puiser chaque jour la monnaie nécessaire à bien boire et se divertir, il négligea l'hôtel de la grosse Margot au bénéfice du *Trou Perette* où il dépensa sans compter. L'aimable endroit! Aussitôt que François se montrait, chacun lui faisait fête.

— Ah! c'est lui! disait-on.

Régnier comme les autres. Un Régnier ébaubi des largesses

de François et soupçonnant — pour l'admirer — d'où lui venait l'argent.

— Tu fais bien, l'approuvait-il quand l'écolier, à demi ivre, réclamait à grands cris des pots. Vitement, la servante ! Dépêchez ! C'est François Villon qui paie. Il en a !

Et François d'ajouter :

— Tout passera à la taverne, tête Dieu !

— Ha ! Ha ! Villon est un bougre ! hurlaient les gens qu'il régalait. Voyez. Il en a et il le sait bien employer.

Quelquefois, provoqué par Régnier qui avait révélé que son ami était poète, François récitait de ses vers et on l'applaudissait. Il les récitait avec un entrain sans égal, un comique, une intensité qui stupéfiaient chacun et bientôt sa ballade de la grosse Margot fut connue à ce point qu'il n'allait nulle part sans qu'on le priât de la dire pour le régal de tous. Un grand régal en vérité. Ce garçon sec et noir, dans sa robe étriquée, avait une telle façon de mimer, d'animer son poème, qu'il vous communiquait la fièvre, vous dominait, vous subjuguait. On était pris par lui. On riait. On s'abandonnait et lorsqu'il arrivait à cet aveu cynique et grandement évocateur de l'envoi :

Vente, gresle, gèle, j'ai mon pain cuit,
Je suis paillart.....

c'était comme si l'on eût entendu réellement dehors la grêle tomber et crépiter pour vous mieux faire apprécier la généreuse vie des compagnons assis auprès du feu.

En même temps, on admirait que si jeune et chétif, François se montrât affranchi de tous les préjugés. Et parbleu, il l'était ! C'était lui qu'on voyait dans ses vers et l'argent qu'il sortait à poignées de sa poche, on entendait comme il l'avait gagné ! Un défroqué, qu'on appelait Baude, le jurait, et tout disqualifié qu'il fût au *Trou Perette*, on l'écoutait. Il se levait dès que François avait achevée sa ballade et, l'interpellant avec force, criait qu'il fallait bien qu'il en allât ainsi, car pareil enseignement n'était pas dans les livres.

— Tu es mon maître ! disait-il à François. Et tu me ressuscites à la devise que j'aime. Holà ! du vin. Vive Dieu, la poésie d'abord. Je te salue.

Et d'une voix rauque qui psalmodiait par habitude, il entamait, pour ne point demeurer en reste avec Villon, cette

chanson dont il était l'auteur, tant des paroles que de l'air saugrenu, et qui débutait par ces mots :

Tire-moi par mon cordon

tandis que les gens s'esclaffaient.

Ce Baude ne quitta plus François et le mena se divertir en maint endroit dont l'écolier n'avait pas connaissance. Avec l'été qui avançait, les nuits étaient plus douces, plus claires et le jour pointait de bonne heure, mais Baude n'en avait nul souci. Il s'enivrait comme si ces nuits eussent dû durer l'éternité, puis survenant à grand tapage sous les balcons des dames où des musiciens accordaient leurs instruments, il rossait cesdits musiciens, pour chanter, seul, sa serinette qui mettait les dames en courroux. François n'avait qu'alors le temps de s'esbigner, car des pots de chambre vous étaient vidés sur la tête pour peu qu'on insistât et le guet accourait.

— Hardi ! Hardi ! jetait François. Fais-toi les jambes !

Et plantant là son compagnon, il s'enfuyait par les ruelles et gagnait d'un bon pas l'hôtel où la grosse Margot descendait lui ouvrir. Plus l'écolier se montrait infidèle, plus Margot lui témoignait d'attachement. Elle ne demandait jamais d'où il venait ni s'il l'avait trompée, mais, empressée à le servir, elle l'aidait à grimper les degrés. Quelle existence ! François en était ravi. Il avait en cette femme une compagne dont il n'eût point prévu qu'elle se plierait si aisément à toutes ses fantaisies. Il avait beau la lanterner chaque nuit avant que de l'aller rejoindre, elle ne se lassait pas.

A la fin rien n'alla plus comme avant en l'hôtel, car aussitôt que Baude paraissait, on l'appelait le diable et les clients se défilaient. Antoine se refusait à le servir.

— Hé, l'ami, faisait-il, ôte-toi !

— Jusqu'à demain?

— Jusqu'à la mort, grognait Antoine qui, toussant, ajoutait par moquerie après avoir craché :

— Tiens... c'est un gras.

Le malheur pour François était que Baude, qui le nommait son maître, avait un tel pouvoir sur lui qu'il le guidait vers les tavernes où des clercs de tout rang s'ébattaient. Une atmosphère épaisse vous saisissait, dès qu'on ouvrait la porte, et des cris, des chants qu'on reprenait en chœur,

vous accueillaient au même moment. Ces chants agissaient sur François, l'excitaient. Il donnait de la voix et Baude, qui ne chômait jamais en pareille circonstance, beuglait comme un perdu :

Beuvons du vin,
Et chantons, de cœur cler et fin,
Alleluia!

C'était la rengaine des bons pyons et elle se déroulait interminablement sur un rythme à deux temps, pesant et prolongé, jusqu'à ce que, debout, et tendant tous leurs verres, les habitués de l'endroit hurlassent à s'enrouer :

Benoist soit qui bon vin beru
Et qui bonne chère fera.

— *Alleluia!* clamait Baude.

Cependant, sur la somme que Margot lui avait remise, il ne restait plus à François que cinq ou six écus et ils s'évanouirent comme par enchantement. Le poète eut beau fouiller sous son châssis. Il ne découvrit plus un sol et en fut fort désappointé.

— Quoi ! se dit-il. Déjà !

— Oui, fit Régnier, le caire qu'on a des femmes, c'est tôt venu, tôt en allé.

— Où ça?

— Où s'en vont jeunesse et plaisir, répondit Baude. A néant.

— Bien, dit alors François, j'aviserai.

Le soir même, s'efforçant d'apitoyer Margot qui, satisfaite de le voir sans monnaie, pensait du coup mieux le tenir, il lui fit part de son état. Mais Margot n'eut pas l'air de comprendre.

— Il me faut pourtant de l'argent, réclama durement François. Eh bien? Que réponds-tu?

— Je n'en ai plus, répondit Margot.

— Tu mens !

Mais Margot s'obstinait à ne lui rien bailler.

— Te donner mon argent, disait-elle, pour le porter ailleurs? Merci.

— Tu vois que tu en as !

Margot hochait la tête.

— J'en ai... J'en ai... répétait-elle... C'est façon de parler.

Ou bien, lorsque François poussé à bout par ces stupides réponses, la frappait, elle geignait :

— De vrai. Non... Non... Je n'en ai plus... Tu m'as tout pris... Assez François... Assez...

Baude, qui assistait aux scènes et se gardait d'intervenir, eut alors une idée :

— Puisque Margot refuse, expliqua-t-il avec une bouffonne dignité, laisse-la et me suis. D'examiner ce dont on a besoin vous aide à l'obtenir. Viens. Je te veux mener.

— Où allez-vous? leur demanda Margot.

Ils allèrent par les rues s'arrêtant longuement devant les établis où des marchandes de tripes, de poissons, de fruits et de fromages, les prenant pour d'honnêtes personnes, vantaient aussitôt leurs denrées.

— Combien? s'informait Baude.

On lui faisait un prix et il poussait plus loin, traînant François qui, ne comprenant pas, regardait toutes ces marchandises d'un air désabusé.

— Voilà de belle marée, disait gravement Baude, aux harengères du Petit Pont. Et fraîche?...

Elles répondaient :

— Fraîche comme l'œil. Voyez-moi ce poisson, qu'il est vif!

— Et mes poulets! criait une voix aiguë.

— Oui, oui, répliquait Baude, et se coulant parmi la foule qui encombrait l'étroit espace réservé aux piétons, il donnait à François de petits coups de coude afin de le faire avancer.

Tous deux avaient formé le projet de s'offrir un repas auquel les amis de François seraient tous conviés en l'honneur du poète. Un repas monstre qui aurait lieu sur l'herbe, fastueux, tel qu'encore nul n'en avait tâté et durerait du soir à l'aube, dès les premières belles nuits. Régnier qui était au courant trouvait l'idée superbe. Hélas! pour un pareil nombre de convives que l'on devait compter au double en raison du hasard, il eût fallu que Margot déliât largement les cordons de sa bourse ou que, par une subtile combinaison, on arrivât à se fournir de tout. Là était la difficulté. Et elle apparaissait insurmontable lorsque Baude, ayant à loisir promené son ami entre les étalages, lui dit :

— Maintenant il convient d'agir. Tu sais où sont tripes et gros poissons. Tu les vas aller prendre.

— Comment cela?

— Attends!

Il conduisit rapidement François chez un fripier de ses connaissances qui le vêtit de riches habits contre promesse de ne les point garder plus d'une heure, puis, courant à la *Pomme* où étaient d'ordinaire assemblés Guy Tabarie, Robert Vallée, Guillaume Charruau, Philippe Brunel et d'autres, il leur apprit que cette même nuit, passé la porte Saint-Denys, se tiendrait réunion joyeuse pourvu qu'ils s'employassent à le bien seconder.

François comprit en un instant ce que l'on attendait de lui et il éclata d'un grand rire car c'était bien joué.

— Attends encore! décida Baude, qui assigna clairement à chacun son rôle. Tabarie, tu t'iras poster vers Notre-Dame où François en premier te joindra. Toi, Vallée, place de Grève. Toi, Guillaume, rue Poupée, et Philippe, rue de la Verrerie. Débrouillez. Ce que François vous remettra vous le courrez porter hors la porte Saint-Denys où je serai présent avec deux ou trois drilles qui auront pour le cuire. Est-ce promis?

— C'est promis.

— En route, leur recommanda-t-il, faites assavoir qu'il y a place pour tous dessus l'herbette pour manger et boire!

François ne tenant plus en place, Baude lui dit :

— De toi dépend la réussite. Va-t'en vite et reviens pourvu en abondance du meilleur que tu trouveras. Tu sais comment te prendre?

— Tu le verras au poids! répondit l'écolier.

— Plutôt en trop, lui dit encore le moine, n'est-ce pas? En trop que pas assez...

François s'éloigna rapidement et, conformant sa démarche et son air à la noble apparence qu'il avait, se présenta devant la harengère indiquée par Baude et saisit un poisson.

— Sept sous, dit la bonne femme.

— Pourquoi pas vingt? Ho! Ho! j'ai l'habitude et il m'en faut un plein panier. Sept sous! Vous me rabattrez bien quelque chose sur chacun?

— C'est qu'il prend les plus gros!

— Dame! fit François... Tant qu'à choisir!

Il ne put s'empêcher de rire, mais décemment, en homme

de grande façon qui ne s'offusque pas des prétentions qu'ont les marchandes aussitôt qu'elles croient vendre à gens de qualité et en même temps accumulant des barbeaux et des carpes en un tas, il comptait : dix et sept, dix et huit...

— Vous m'allez tout ôter! s'exclama la poissonnière ravie.

— Sinon tout, répondit François, au moins une large part... En seriez-vous fâchée?

— Ah! que non.

— Et où les mettre? demanda François qui désigna du doigt les pièces qu'il voulait emporter.

— Ne vous en souciez, dit gaîment la bonne femme, j'ai quelqu'un pour les courses. Elle appela : Jacquot, viens-t'en. Prends un panier.

— C'est cela. Un grand panier, ajouta François. Quant à la somme, on la remettra à Jacquot.

— Est-ce loin? s'informa celui-ci.

— Vers Notre-Dame.

— Bien, fit Jacquot. Allez devant, monsieur, je vous suivrai.

Lorsque François, flanqué de son porteur, se mit en route, il était fort embarrassé de renvoyer cet homme sans le payer, car c'était un gaillard auquel il valait mieux ne pas avoir affaire. Le long de la rue Neuve, il marchait d'un bon pas, malgré sa charge, et disait lestement :

— Allez! Allez toujours!

Guy Tabarie, qui attendait le nez au vent, les vit venir et François au passage ne fit pas mine de le connaître. Il cherchait le moyen d'arriver à ses fins quand, tout à coup, apercevant un penancier qui confessait une femme, il pria Jacquot d'arrêter et s'approchant de ce saint prêtre, lui murmura :

— Monsieur, je vous prie de vous dépêcher, s'il vous plaît, car l'occasion que j'ai de vous mener un mien neveu qui offense Dieu dans sa conduite se présente aujourd'hui. Il n'est point trop méchant, mais fol et ne parle que d'argent.

— Oui, accepta le penancier... Je l'entendrai.

François revint vers le porteur.

— Mon ami, lui dit-il, ce prêtre vous paiera. Descendez le panier de dessus vos épaules et ne soyez pas en peine. Voyez. Il aura tôt fini. Là! Près! Plus près... Tenez-vous en cette place.

Or, tandis que François dirigeait le garçon, il faisait signe à Tabarie et Tabarie s'emparant du panier, détalait.

— Il me baillera bien quelques blancs pour la course, demandait entre temps Jacquot tout content des bonnes manières dont François le jouait. J'ai eu du poids.

— Vous aurez quatre blancs, dit François, et il partit du côté opposé qu'avait choisi Guy Tabarie, passa la Seine par l'Hôtel-Dieu où Régnier, qui déambulait, fut stupéfait de le voir si bien mis.

— Vite ! Vite ! lui jeta l'écolier. Accompagne-moi, je te raconterai...

Régnier, flairant un coup, courut derrière François jusqu'à la *Mule* où tous deux s'engouffrèrent et s'expliquèrent en rien de temps.

— Ah ! s'écria Régnier. J'en suis !

— Parbleu !

— Et que dois-tu encore te procurer?

— Des tripes.

— Par ma foi, j'y pensais !

— Eh bien, fit brusquement François, écoute. Voici comment nous devons essayer. Pendant que je discuterai du prix, tu avanceras et par raillerie, incontinent, tu baisseras tes chausses.

— François, dit Régnier, tu as bonne tête. Hâtons-nous. Mais ne va pas me faire éboulanter.

— Non. Non. Je lancerai les tripes, avec colère. Tu les ramasseras, puis nous nous tirerons...

— Ah ! ah ! ah ! s'esclaffa Régnier.

Ainsi tenant en main du foie, du poumon et ces fameuses tripes dont il était friand, François débattait avec la marchande la somme qu'elle réclamait lorsque Régnier se mêla à la discussion.

— Quoi donc? s'indigna l'écolier. Le malappris !

Et il fit comme il avait dit, au désespoir de la tripière qui, refusant la marchandise abîmée, ne la voulut remettre en ses baquets. François alors eut l'air fort irrité. Il cria, tempêta pendant que Régnier s'enfuyait en emportant de quoi manger pour vingt et que la bonne femme, qui le voyait filer, poussait des hurlements.

Or, Régnier était déjà loin et François eut tôt fait de s'ensauver à toutes jambes jusqu'à la rue Poupée où il trouva Guillaume.

— Ici, décida-t-il, nous pourvoirons au pain. Approche, Guillaume, et quand je sortirai de la boulangerie avec un garçonnet qui portera les miches, sois diligent à nous bien suivre.

— Jusqu'où?

— Mais le plus près possible.

François, escorté d'un varlet chargé de pains dorés qu'il avait sur la tête en une vaste corbeille, arriva vers Guillaume qui leur emboîta le pas. Rue Hautefeuille, Villon aida le varlet à vider sa corbeille et lui dit :

— Dépêche-toi. Cours à présent quérir ce qu'il reste à livrer. Je serai là, dans ma maison, et te paierai le tout. M'as-tu compris?

— Mais oui, monsieur.

Guillaume aussi avait compris. Il noua dans sa veste tous ces pains et disparut.

— Reste le vin, se dit alors François. Sans vin on étoufferait et les compaings m'en renverraient chercher. Du vin ! Du vin ! tête Dieu ! Comment l'avoir par ingéniosité? On y veille et il me le faut en un broc.

Il alla, tout songeur, rue de la Verrerie prendre l'avis de Philippe et en chemin, il eut idée qu'au lieu d'un broc, c'était de deux dont il avait besoin, car le premier il l'emplirait d'eau claire pour exécuter son projet. Il découvrit les brocs au *Trou Perette*, versa dans l'un de l'eau comme il s'était promis, puis, le tenant sous son habit et tendant l'autre qui était vide, pria l'ami Turgis, à *la Pomme*, de lui servir du blanc. Ainsi fut fait, mais François s'écria :

— Quoi ! du vin de Bagneux? Tu n'auras pas compris. C'est du Beaune que je veux et bien rouge.

— Tu avais demandé du blanc !

— Mais non, le contredit François.

Et lestement, il échangea le broc de blanc contre son broc d'eau claire et le passant discrètement à Philippe, lui conseilla de déguerpir. Lui-même, un peu après, partit en quête d'une seconde taverne où il agit pareillement, puis enfin d'une troisième jusqu'à ce que, fourni de vin pour tous, il pensa au rôti.

Place de Grève où Vallée se morfondait, François arriva comme une flèche et, satisfait d'avoir si bien trompé chacun, entraîna son ami vers la boutique d'un rôtisseur qu'il entreprit comme s'il lui voulait acheter. Vallée, alors, s'adressant

au marchand, s'écria d'une voix forte en désignant François :

— Qu'est-ce que ce paillart demande?

— Mais, répondit Villon, c'est affaire entre monsieur et moi.

— En ce cas, affirma Vallée, montrez d'abord l'argent.

— L'argent?

— Laissez, dit le marchand que les habits et l'air digne de François avaient conquis. Ne vous occupez point d'un tel coquin. Je le vas raisonner.

Mais Vallée portant à Villon un coup de poing sur la figure, le rôtisseur voulut saisir Vallée et François s'empara de plusieurs gros chapons bien cuits et de chair tendre, puis s'échappa dans la rue où Vallée le joignit. Tous deux, courant, furent soudain hors de vue et se partageant leur butin, se dirigèrent en hâte vers la porte Saint-Denys.

CHAPITRE IX

Cinq ou six mois plus tard, François, que ces larcins avaient rendu célèbre, se rendait chez Margot, quand il fut entouré par une bande d'écoliers qui l'obligèrent à rester avec eux.

— Mais, dit François, ne me tiraillez point ainsi !

— Devant ! Devant ! lui cria Tabarie.

Il semblait être très excité et les autres qui avaient bu dansaient, se tenant par la taille et menaient grand tapage.

— On va, dit Tabarie, passer l'eau puis, de l'autre côté...

— Non, répondit Villon. Nous serons arrêtés en chemin ou alors cessez ce vacarme. M'entendez-vous? Guy Tabarie, je te commande de les faire taire. Sinon ne comptez pas sur moi.

— Ah !... Il a raison... Il a raison... Silence ! ordonnèrent ceux qui étaient les moins ivres. François Villon nous parle. Silence donc ! Écoutez !

— Voulez-vous, dit François, que je vous mène en bon quartier pour rire?

— Quel quartier?

— Celui des Halles, proposa-t-il. Je connais des tavernes où nous serons reçus.

— Oui... oui... Aux Halles ! C'est cela !... Va, François ! Conduis-nous...

Mais François les retint du geste.

— Si vous poussez de telles clameurs, déclara-t-il, rien n'est fait. Le guet s'en mêlera, vous rossera et adieu le plaisir ! Pas un mot d'ici le pont et ne venez ensemble qu'à trois ou quatre. Autrement on vous obligera trop vite à vous en retourner. Vous le savez, voyons ! Il convient de passer sans bruit l'arche du Châtelet. Doucement... Hé, Tabarie, ne t'agite pas si fort. J'ai dit à trois ou quatre. Êtes-vous sourds? C'est à laisser ou prendre. Au diable !

— Eh ! bien, fit Tabarie, viens avec moi... Je me tiendrai tranquille...

— Soit, accepta François. Nous deux d'abord, puis les autres qui tireront dans la direction de la *Truie qui file.* Allons... Marche, Tabarie. Tu es plein?

— Jusqu'au bord, répondit Tabarie.

Et il s'accrocha pesamment à Villon qui, d'un pas vite, lui fit franchir la Seine sans qu'il s'en aperçût. Le reste de la bande suivait ainsi qu'il était convenu et bientôt par les rues on entendit des rires et d'étranges grognements car, allant à *la Truie,* certains de ces joyeux enfants estimaient nécessaire d'en prévenir les gens. Les uns contrefaisaient les cris de la bête qu'on égorge. D'autres, très joyeusement, meuglaient à pleine voix :

Venite *tous nos bons voisins,*
Si chantons à ce bon vin
Salutari nostros.
Se nous beuvons vin de hault prix
Nous n'en pouvons être repris.

— Tue ! Tue ! fit soudain Tabarie.

Apeurés par les cris, des bourgeois se montraient aux fenêtres et pestaient contre les écoliers. Mais ceux-ci les huaient ou, rabattant des contrevents qu'on avait négligé de pousser, provoquaient un tapage infernal en hurlant :

— Ni merci, ni pitié... Tuez ! et pillez ! Mes amis... Et les mettez en pièces... A mort !

François les excitait.

— Cette enseigne, disait-il, rompez-la...

Et l'enseigne, arrachée de ses gonds, par les plus résolus de la bande qui se hissaient sur les épaules des autres, dégringolait avec un grand bruit de ferraille.

— Par ici ! décidait François sans les laisser se ressaisir.

Hardi ! Brisez et rompez tout. Et vous aurez à boire !

— Du vin de Beaune ! renchérissait Guy Tabarie en titubant.

— Oui ! Oui ! de Beaune !

— Pour tous !

— Mais oui, pour tous !

— Grouin-grouin-grouin ! Hui ! Grouin ! Aï aï aï aï, hui huiiiiii.

Ils sifflaient en même temps, cognaient les portes, les établis, les ébranlaient et quelques-uns, qui avaient découvert des bâtons, en assénaient des coups violents çà et là qui descendaient des vitres dans les maisons et mettaient en branle les enseignes.

— Bien, dit Villon. A présent, gauchissez. Nous arrivons.

Les cris et les chants redoublèrent dans la ruelle où le cabaret de *la Truie* était sis, mais, soit que tout ce bruit eût inquiété le tavernier, soit que réellement l'heure fût par trop indue, François et ses amis trouvèrent les volets clos quand ils se présentèrent et personne pour répondre.

— L'hôte ! appelèrent les écoliers. Eh ! l'hôte ! Ouvrez ! Nous avons soif.

Ils s'attroupèrent, cessant de rire, puis appelèrent une nouvelle fois.

— Hé, l'hôte ! Éveillez-vous ! Nous vous paierons le vin.

François, frappant fort poliment à l'huis, demanda :

— Seriez-vous donc au lit?

— Oh ! c'est assez attendre, grogna Guy Tabarie, nous ouvrirons nous-mêmes...

Et ramassant une grosse pierre qu'il lança contre les volets :

— Entends-tu? cria-t-il. De bonne ou de mauvaise...

— Sus ! fit alors l'un de ceux qui avaient des bâtons. La mort l'étrangle ! Il nous faut boire.

François voulut intervenir. Trop tard. Ses compaings se précipitèrent et des pavés arrachés au ruisseau furent projetés avec vigueur tandis que des clameurs, des jurons, des menaces s'élevaient. Mais les auvents étaient solidement fixés et rabattus et les efforts des écoliers n'eurent aucun résultat.

— Je vas quérir le guet, dit brusquement quelqu'un dans une maison voisine.

On le conspua. Puis on reprit le siège de la taverne sans

parvenir pourtant à déplacer l'épaisse barre de fer qui, maintenue à l'intérieur par des crampons, ne voulait point céder.

— Ensemble ! Tous à l'ensemble, pesons dessus ! proposa Tabarie.

Ils pesèrent, en pestant comme des diables, s'acharnant, suant, recommençant vingt fois, se disputant. La barre tenait si étroitement qu'enfin quelques-uns se lassèrent et regardant les autres qui n'arrivaient à rien :

— Laissez cela, dirent-ils.

— Non !

— Si !

— *Bigod!* jura François, le temps qu'on peine est temps perdu. Vous ne mouvrez point cet auvent. Aussi, empoignez-moi plutôt la *Truie* elle-même. Venez. Qui sera assez vif?

— C'est qu'elle est haut, répondit-on.

En effet, au-dessus de leurs têtes, une vaste plaque de fer, découpée à l'image de ce noble animal, formait enseigne et, suspendue à un énorme bras, les semblait défier.

— Ici, cria tout à coup Tabarie.

— Quoi, ici?

— Aidez-moi.

— Ah ! oui... Tost ! Tost ! Otez-vous qu'on approche.

— Mais quoi?

— Une échelle, annonça fièrement Tabarie qui, trop ivre, ne la pouvait porter. Elle était là, dessous le porche.

Il y eut un remous dans la bande. Tous voulaient monter en même temps à l'échelle. François dut intervenir. Il ordonna aux plus robustes de la saisir à pleines mains car elle était trop courte, puis il choisit celui qui décrocherait la truie et, l'excitant à se hisser sans crainte, il demanda :

— La tiens-tu?

— Attention, je l'ai, mais attention ! Gardez-vous ! Reculez ! Elle est de poids. Gare ! Gare !

A cet instant, venant vers eux, armé de masses, de piques et précédé de torches, le guet parut, courant à toutes jambes et François s'écria :

— Descends ! Nous sommes pris !

— Oh ! mais de vrai.

— Tirez-vous !

— Et l'échelle ! Ah !... Trop tard !...

Elle chut par terre et l'écolier, qui n'avait pas eu l'esprit de sauter, s'écrasa sur le sol avec un bruit pesant.

— La fuite ! clama François.

Ce fut une telle panique, dans le quartier, que, s'ensauvant de toutes parts, ces hardis compaignons ne se demandèrent pas si l'autre s'était rompu le cou, mais l'apprirent tous le lendemain de gens qui, n'ayant point assisté à l'affaire, la racontaient avec force détails. François parut tout ignorer. Il se tint coi durant plusieurs jours en sa chambre, et quand maître Guillaume l'entretenait de ces garçons trop turbulents et l'engageait à ne point trop les suivre, il l'écoutait d'un air candide et lui donnait raison.

Vers ce temps, on ne parlait déjà que des méfaits des écoliers qui, sans souci d'être battus, dérobaient dans Paris les enseignes ou les jetaient à bas. On eût dit qu'ils avaient contre elles quelque dépit inexplicable car, soit ici, soit là, elles gisaient le matin, arrachées des crampons, devant les portes, ou mieux encore avaient totalement disparu. Le guet n'y pouvait rien. C'était *les Trois rois de Coulongne* qu'on avait pris aux Innocents, *la Nonnain qui ferre l'oe*, au ponceau Saint-Denys, *l'Omme à deux testes* dans la rue Saint-Martin, ou encore le *Gobelest* en Grève et le *Toreau* devant Saint-Bon. Pourquoi les volait-on? En quel dessein? C'était fort saugrenu et les bonnes gens, outrés de procédés si scandaleux, ne cachaient point leur façon de penser. Hé quoi ! Allait-on donc laisser pareils actes impunis? Pourtant, avec la nuit, ces mêmes bonnes gens qui se donnaient le jour des airs tranchants, se rembuchaient en leurs logis aussitôt qu'une dispute éclatait entre le guet et les étudiants. Parfois le guet était rossé, parfois les clercs qu'on emmenait au Châtelet et que l'on relâchait ensuite, à la demande du recteur, et les bagarres recommençaient.

Outre les enseignes, les marchands se plaignaient à la Prévôté qu'on leur eût dérobé à l'un trente poules en une seule fois, à l'autre des tonneaux de vin, des armes, voire un petit canon, des habits très coûteux, des chaussures, de la graisse, des brocs, de la vaisselle. Ces plaintes s'accumulaient. Tous les matins, elles affluaient des divers quartiers de Paris sur la table de maître Robert d'Estouteville qui, renforçant la surveillance, ne parvenait cependant pas à empêcher ces vols. Il avait beau multiplier les rondes, l'hiver passa, puis le printemps, sans amener de notable

amélioration et bientôt le bruit circula qu'une jeune femme avait été saisie à Vanves et emmenée par les écoliers qui prétendaient la garder devers eux.

Si incroyable que fût ce rapt, il s'était opéré et François en savait quelque chose. Avec Guy Tabarie, Baude et Régnier, il avait décidé de stupéfier les Parisiens par une série d'exploits extravagants. Dans un certain hôtel Saint-Étienne, sur la montagne Sainte-Geneviève, s'entassaient les prises, et était retenue prisonnière la jeune femme de Vanves. Baude veillait sur elle, lui portait à manger et à boire et la nommait la « reine de l'Université ». C'était une paysanne à qui l'on avait dit que cet hôtel, où elle logeait, lui appartiendrait pourvu qu'elle acceptât d'en habiter les caves où, à la nuit, François et ses amis en grand mystère la venaient visiter.

Or, afin d'étonner les gens, François Villon se mit en tête au début de l'hiver de frapper un grand coup ; pour cela il réunit des écoliers et leur conta qu'ayant en un lieu très secret quantité d'habits, de dagues, de chaperons et de tonneaux bien pleins, il fallait qu'ils allassent s'emparer dans Paris de quelque objet baroque autour duquel, vêtus en riches seigneurs, ils s'ébattraient. Il prétendit qu'alors on viderait tous les tonneaux et qu'une femme de beauté magnifique présiderait la fête au son des flûtes et des bedons dont quelques-uns jouaient.

— Mais quoi prendre? demanda un nommé Farcy qui, étant petit homme, s'agitait sans arrêt pour se faire remarquer. Tu n'as qu'à dire, je t'aiderai.

— Nous aussi, firent les autres.

— A condition, reprit Farcy, qu'on ait à boire.

— Oh ! répondit François, pour cela tu l'auras.

Il les conduisit sur la rive droite de la Seine par groupes dispersés, jusqu'en la rue du Martelet Saint-Jean où, devant un hôtel, il leur montra une pierre de merveilleuse façon qui ressemblait à une vessie.

— Hé ! c'est la borne du Pet au Diable ! se récria Farcy avec un rire sonore.

François lui dit :

— Tu n'es pas fol? Si quelqu'un nous entend, il donnera l'alarme et nous serons bien avancés... Ha ! Vous avez compris?

Il demanda plus bas :

— Où sont les pieux?

— Voilà, fit Tabarie.

— Hé bien, avance. Quoi? Avance... et prenez-les, vous autres! Doucement, là... Sous ce côté, glissez les barres. Y êtes-vous? Très bien. Levez à présent... Pendant ce temps, Régnier et Tabarie iront trouver une charrette.

La pierre étant scellée au mur, il fallut presque une heure pour l'ôter de ses chaînes, puis lentement l'ébranler et la basculer. Alors, seulement, Régnier et Tabarie revinrent avec la charrette que François les avait envoyés quérir. Ils la maintinrent baissée contre la borne que l'on chargea péniblement car elle était énorme, puis, chacun s'employant de son mieux, on partit en silence par le quartier de Grève, le pont Notre-Dame, celui de l'Hôtel-Dieu, la place Maubert et la rue Saint-Jean-de-Beauvais. Comme cette rue montait, on fit une pause avant d'aller plus loin et François, de la voix, encourageait les écoliers qui, tirant et soufflant, maugréaient.

— Hardi! Hardi! leur disait-il. Encore!

— Oh! que non.

— Ici, cria François. Tous à la fois. Han!

Ils empruntèrent à gauche la rue du Clos Bruneau, puis la rue Saint-Hilaire, mais là ils s'arrêtèrent définitivement et François satisfait n'exigea pas que l'on montât plus haut la borne, car en cette place elle était bien.

Le lendemain la fête eut lieu et les écoliers, au lieu de se rendre à leurs cours, s'amassèrent autour de la pierre et la couronnèrent de feuillages et de fleurs. François avait donné ses ordres. Des monômes parcoururent la montagne Sainte-Geneviève précédés de musiciens et revenant, rue Saint-Hilaire, ils emmenèrent tant de gens avec eux qu'on ne pouvait plus circuler. Des deux côtés, la rue était bouchée. Aux fenêtres, sur les toits, des curieux en grand nombre s'ébaubissant d'un tel tapage, y ajoutaient par leurs réflexions. Le jour entier, il ne fut question que de rire, de folâtrer, de danser, de chanter, mais à la nuit, sur la même charrette qu'ils avaient dérobée la veille, Tabarie et Régnier apportèrent les tonneaux de vin qu'ils déposèrent devant la borne et où chacun puisa. Puis vint la « reine de l'Université » que Baude, déguisé en héraut et saoul comme un goret, accompagna parmi les écoliers. Elle aussi était ivre, et, coiffée de fleurettes, elle les arrachait, les baisait et les dis-

tribuait à ses loyaux sujets tandis que debout sur la pierre, François, à son de trompe, saluait leur présence.

— Ha ! s'exclamèrent tous les clercs et badauds attroupés. Vive Dieu et la reine !

— Venez ! cria François. A mes pieds ! Rangez-vous, puis écoutez. Baoum !...

Une détonation brusquement retentit qui effara les femmes et porta le tumulte à son comble car le petit canon, dissimulé par un amas de branches, avait craché le feu sans qu'on s'y attendît. Aussitôt, la fête dégénéra en une bacchanale insensée. Saisissant les fillettes, les commères, les marchandes qui étaient venues voir la borne du Pet au Diable, les écoliers les obligèrent à sauter avec eux. Des maîtres de l'Université, mélangés à la foule, durent se mettre de la partie de force et boire et s'agiter. On ne les lâchait point. Quelle folie ! Flûtes et bedons jouaient sans discontinuer. Après une danse, une autre ; après un godet de vin qu'on tirait au tonneau, un second, un troisième godet. Ivre-mort, Farcy rendait l'âme dans un coin et à mesure qu'il se vidait ses voisins l'entendaient dire en connaisseur :

— Ce Saint-Aulnys est excellent. Ha ! Ce m'est deuil de ne le point garder. Ha ! ho ! ho ! hola ! ho ! même quand il repasse, il a bon goût.

Partout, dans la clarté des torches, ce n'était que couples déchaînés, s'en donnant à cœur joie, bondissant. François les haranguait du poste qu'il occupait, ivre peut-être, lui aussi, mais moins de vin que de satisfaction car cette fête était son œuvre et il en ressentait une joie désordonnée. Bien qu'on ne pût saisir un mot de ses discours, il en improvisait qui ne finissaient pas. En prose, en vers, s'adressant à Baude, à Régnier qui coupait les bourses des étourdis, à Guy Tabarie, à Farcy, à la reine qu'ils avaient nommée et qui, barbouillée de lie, braillait des refrains orduriers. Qu'eût-il pu désirer de mieux? On l'acclamait. On criait :

— Vivat, François Villon !

Des femmes, le regardant, demandaient :

— Qui est-ce?

Et lui, qui devinait leurs questions, cessait ses beaux discours pour répondre :

— Mais un bon pyon, franc et joyeux ! Informez-vous...

Jusqu'à l'aube, il en fut ainsi par Saint-Hilaire, au grand courroux des habitants qui ne purent point dormir et au

plaisir des écoliers qui, sans souci de rien, se dispersèrent alors en chantant par les rues. François les mena tous accompagner la reine, puis, comme le froid piquait, il rentra à la Porte Rouge par le plus court en se reprochant en chemin d'avoir passé de plus d'une heure celle à laquelle d'habitude le chapelain se levait.

C'était la première fois — songeait Villon — qu'on l'allait prendre en faute et en effet il n'eut pas plus tôt tourné l'angle de la rue Saint-Jacques, pour s'engager dans celle des Mathurins, qu'à une fenêtre maître Guillaume parut.

— D'où viens-tu? s'informa-t-il avec sévérité. Réponds-moi. D'où viens-tu?

Il descendit au-devant de François et, le saisissant par un bras, le secoua si rudement que François dit :

— Si vous me traitez de la sorte, de vrai, je partirai.

— Où donc?

— Où je sais, fit François. Allez, je ne suis guère en peine.

Il recula, montra la rue.

— Oui, s'écria maître Guillaume. C'est ainsi que je le pensais. On m'a conté tes farces.

— Mes farces?

— Cette borne que vous avez volée devant l'hôtel de la noble demoiselle de Bruyères. Ha ! Tu as bien raison de jouer la surprise. Tu es connu pour être de ces mauvais garçons qui, la nuit, rompent les enseignes et commettent cent excès. Tu es dénoncé au prévôt. Oui. Toi. Qu'on nomme François Villon... Malheureux !... Tu vois que je suis renseigné. Hier, durant vos désordres, on est venu me prévenir que Mlle de Bruyères portait plainte.

— C'est une folle !

— Oh ! mais tais-toi !

— Une vieille folle, reprit François. Et puisque c'est ainsi, j'irai lui apprendre qui je suis et nous verrons. Pour accuser, il faut des preuves.

— François !

— Non, non. J'ai droit de me défendre.

— Et le prévôt, demanda maître Guillaume, comment a-t-il appris qu'aux Halles tu étais de ceux-là qui ont brisé l'auvent du cabaret de *la Truie*? Peux-tu me l'expliquer?

— Ça, fit François, je ne discute pas.

Il haussa les épaules et dit, très vite, d'un air désagréable :

— Je suis las à présent. Laissez-moi, maître Guillaume,

Vous m'interrogerez un autre jour. Je veux dormir.

Maître Guillaume, levant les yeux au ciel, se tut.

— Dormir ! répéta sourdement Villon. Songez ! Du jour et de la nuit, aucun de nous n'a pris une seconde de repos.

— Et vous avez bu comme des brutes?

— Quoi ! riposta François... des brutes !... Quelles brutes !

— Il n'y a qu'à te voir, geignit maître Guillaume. Toi que j'imaginais honnête et bien élevé, tu es ce pauvre enfant que j'ai là, devant moi, défait, tout abattu, si misérable?... Ah ! j'en ai honte et désespoir ! Cela n'est pas possible !

— Si.

— Comment? Tu oses ! Tu avoues ! Dieu puissant ! Non. Non. Tu ne m'as pas compris... Je questionnais pour que tu nies, que tu protestes ! Hein? M'entends-tu?... François !

— Oh ! fit durement l'écolier, pourquoi nier? Je suis celui que vous avez dépeint. Pas de quoi vous émouvoir, mon oncle. Quand on en a pris son parti, y a qu'à laisser aller... Arrive toujours l'occase de se rebecqueter... Entre nous... ça rencontre... des fois bien... des fois mal...

— Qu'est-ce que tu dis?

François s'arrêta net, et eut la force de se ressaisir, mais écartant soudain son oncle qui le considérait avec stupeur, il gravit d'un pas lourd l'escalier puis, une fois dans sa chambre, claqua la porte si violemment qu'un carreau des fenêtres tomba et se brisa.

— C'est un monstre ! se dit le bonhomme consterné. On l'a perdu. On en a fait un scélérat ! Ah ! comment le sauver? Il est peut-être tard... trop tard !...

Tremblant et déconfit, il alla rendre visite le lendemain au prévôt, en sa riche demeure de la rue de Jouy, et lui fit part de ses appréhensions. Robert d'Estouteville qui connaissait le chapelain le laissa parler à son aise, l'écoutant et prenant des notes. Puis il dit, qu'afin de lui être personnellement agréable, il arrangerait l'affaire pourvu que François s'engageât à se tenir tranquille.

— Vous me l'amènerez, fit-il sévèrement. Je l'admonesterai et cela ira mieux.

Or, François refusa d'aller voir le prévôt sous prétexte qu'il n'avait qu'à le mander directement s'il lui voulait parler. Se rendre à cette invitation de soi-même, sans garantie qu'ensuite on le relâcherait... Hé ! Hé ! pas si bête !... François ne voulut rien entendre. Il se passait fort bien des

remontrances de ce haut personnage. Il n'en avait que faire. Pour des vétilles, qu'est-ce que cela signifiait?

— Mais il ne te veut aucun mal, expliquait le chapelain. Crois-moi. C'est un homme bon et pacifique...

— Oui, oui, faisait François.

— Il est bien dispos envers toi...

— Alors, raison de plus pour ne point lui troubler l'humeur, ripostait l'écolier. Voyez que je le fâche par quelque réflexion ; de bon et pacifique, je le rendrais hargneux.

— Oh ! tu es endurci !

— Non, mon oncle, je suis comme je dois. On n'a rien à gagner à se trop faire valoir. Quant à la politesse, vous m'excuserez auprès de ce noble homme. Vous lui direz que j'ai été malade et que j'irai plus tard en sa maison.

— Et quand cela?

— Jamais !

Cependant l'histoire de la borne prenant les proportions d'un scandale véritable, François Villon ne sut plus quoi penser. Mlle de Bruyères menait grand bruit du dommage qu'on lui avait fait et harcelant la prévôté de ses plaintes, elle réclamait qu'on instruisît l'affaire devant le Parlement. Régnier, Guy Tabarie, Baude, voyant que les choses se gâtaient, allèrent trouver François et déclarèrent qu'il était temps d'agir. Sur les rapports de la vieille demoiselle, leurs noms à tous étaient portés et, fait plus grave, il y avait, dans le dossier, quantité d'autres pièces rédigées par des sergents qui s'étaient renseignés çà et là et connaissaient bien le débat.

— Par ton oncle, dit Régnier, il nous faut joindre Robert d'Estouteville. Sinon, nous sommes bons.

— Mais le joindre sans retard, ajouta Baude.

— Bien, répondit François, laissez-moi faire.

— Quoi donc?

— J'ai mon idée.

Le soir même, enfermé dans sa chambre, François rima certaine ballade en l'honneur de la dame de Robert d'Estouteville et, par jeu poétique, en écrivit les premiers vers de façon qu'elle lût, en acrostiche, son propre nom et en fût éjouie. Ambroise de Loré, ou, comme on la nommait dans Paris, « la prévote », était férue de poésie. Elle donnait en son hôtel de grandes réceptions où toute la société d'alors était reçue et accueillie avec les marques de la plus gracieuse courtoisie.

Son poème à la main, soigné mais modeste en sa mise, François se présenta donc en la riche demeure du prévôt et, disant qu'il était attendu, fut mené au travers de plusieurs vastes pièces luxueusement peintes et décorées où, se tenant auprès des dames, Robert d'Estouville n'entendit point d'abord de quoi il s'agissait.

— C'est le matin, dit-il enfin d'un air revêche à François, que je te voulais voir.

— Ha ! répondit François qui feignit une extrême confusion, je n'aurai pas compris.

— Peut-être, fit le prévôt. Tel que je te connais, tu sais comment t'y prendre pour éviter les réprimandes. Mais attends, tu ne perdras rien... Viens ça, petit. Tu auras ton paquet tout de même...

Et présentant François aux dames :

— Apprenez, leur dit-il en souriant, qui est cet écolier. C'est le plus turbulent et méchant de Paris. Il a volé la borne du Pet au diable... Ha ! Ça ! Voyez, il ne nie pas...

François démonté répliqua :

— Si j'avais su que j'en dusse avoir honte devant assemblée si brillante, je m'en fusse bien gardé.

— Oui, reprit le prévôt. Si j'avais su ! Il est habile. Et que tiens-tu roulé, en ton bout de papier? Est-ce une supplique?

— Messire, balbutia François, je n'ose...

— Donne, lui dit l'autre qui jeta un regard sur ce méchant papier... Mais quoi, ce sont des vers? Tu es poète?

Il lut en fronçant le sourcil la ballade de Villon puis, étonné qu'elle fût si bien tournée et convenable, regarda l'écolier dans les yeux et déclara :

— Ton oncle ne m'en avait pas soufflé mot.

— Il l'ignore, fit doucement François.

— Comme le reste?

François hocha la tête affirmativement, puis, voyant que Robert d'Estouteville tendait, pour qu'elle la lût, la ballade à sa femme :

— Madame, lui dit François en s'inclinant, j'ai essayé, sur votre noble nom, que l'inspiration me vînt en aide.

— Mais ces vers sont jolis, s'écria très surprise Ambroise de Loré. Et ils me font honneur.

— Autant qu'à moi, déclara le prévôt. Ah ! par le diable, cette affaire est plaisante ! De jour, ce beau garçon, au lieu

d'étudier, écrit des poésies et de nuit, il assiège les tavernes, vole et pille... C'est dommage pour son bon oncle. Poète et ribaud, tout ensemble, hein ! Qu'en dites-vous?...

— Mais je m'assagirai, promit François qui démêlait, sous ces paroles, que Robert d'Estouteville ne lui pardonnait pas. Je vous le promets bien. C'est assez folier comme j'ai fait. J'en suis puni.

— De vrai, tu t'y engages?

— Oui, dit François.

— Eh bien, fit le prévôt en se radoucissant, mais sans pourtant trop le paraître Reviens demain matin, ici, et je te parlerai.

FRANCIS CARCO.

(*A suivre.*)

Mater Dollarosa

Le règlement Bérenger-Mellon remet à l'ordre du jour la question de la vente de certains territoires coloniaux en compensation de notre dette aux États-Unis.

Les *Annales coloniales* ont ouvert une enquête à ce sujet.

Abandonner telle ou telle de nos colonies à l'Étranger pour nous débarrasser de nos dettes de guerre, on assure qu'il y a des gens qui y pensent et qui en parlent hors de chez nous. Il y a même des Français, d'excellents Français.

Je déclare tout net que je ne suis pas de leur avis, ou pour mieux dire de leur sentiment, car il y a là une question de sentiment autant qu'une affaire d'intérêt.

L'élément moral n'est pas négligeable en matière de crédit et c'est notre crédit qui en est cause dans l'affaire des dettes. Or s'il est incontestable que ce crédit souffrirait de notre refus ou de notre incapacité de payer, il ne souffrirait pas moins de notre consentement à faire argent, pour payer, de ce qui n'est pas monnayable.

Il y a chez les nations comme chez les particuliers des choses qui sont à vendre, si le prix est convenable, et d'autres qu'il n'est permis de céder à aucun prix.

En dehors des excellents amis que nous comptons parmi les Américains — et nous devrions être liés à tous par une affection fraternelle — il en est qui montrent une tendance

plus ou moins inconsciente à nous traiter en pays conquis. Ayant contribué à nous sauver d'une agression contre laquelle nous combattions pour la défense du monde civilisé, ils semblent croire que cela leur donne tous les droits sur nous, même celui de nous dépouiller. Ce sont des businessmen qui croient tout permis au dollar et ne connaissent pas de limite morale à son pouvoir d'achat. Ils nous montrent volontiers de la sympathie, car ils nous aiment, pensent-ils, mais c'est un peu comme l'ogre aimait le Petit Poucet. Ils admirent nos paysages, s'émerveillent à nos châteaux et s'attendrissent dans nos villages.

Je crois en voir arrêtant leur puissante automobile sous le portail d'une église de campagne devant laquelle une charmante petite gamine, rose comme une pomme d'api, joue auprès de sa mère :

— Oh ! la ravissante enfant, fait la dame la plus âgée en dardant son face à main sur la petite paysanne. Comme elle serait bien, si elle était plus soignée et mieux attifée ! (*S'adressant à la maman*).

— C'est à vous, cette gamine?

— Oh oui ! madame : c'est notre petite dernière.

— Combien la vendriez-vous?

Il n'y aurait pas assez de fourches dans le hameau pour répondre à une invite aussi saugrenue. Sans doute, ce n'est qu'une boutade et je ne connais pas d'Américains ni d'Américaines assez mal avisés pour laisser voir de pareils sentiments. De même, j'espère bien qu'aucun n'est capable de songer sérieusement à mettre la main sur nos colonies.

L'idée de nous obliger à les vendre, pour liquider une dette d'argent, ne me paraît guère moins inhumaine que celle d'échanger nos petits enfants contre des chèques. C'est bien assez d'emporter les retables, les vitraux, les stalles des chœurs et tant d'autres objets sacrés de nos églises, les tableaux de nos collections, les vieux portraits de famille et jusqu'à des maisons qui s'en vont pierre par pierre à travers l'Atlantique, — les pierres n'ont pas le mal de mer. Va-t-il falloir maintenant qu'on nous arrache la chair de notre chair pour solder les frais d'une guerre où nous avons prodigué notre substance pour la défense des nations civilisées? Ne serait-ce pas une offense à l'humanité que d'abandonner contre espèces les territoires où naissent et vivent des Français? L'égalité des races d'hommes est

un des principes les plus sacrés de la chrétienté et les pieux étrangers qui nous tiennent pour mécréants, ne devraient pas ignorer que c'est pour nous un article de foi.

Ce qui distingue la puissance coloniale de la France, c'est que toutes ses populations sont administrées par elle avec le plus généreux sentiment familial et que les derniers venus dans notre communauté ne sont pas les moins bien traités. Il est vrai que cela peut surprendre la plupart des Américains, ouvertement négrophobes et qui n'arrivent pas à comprendre notre respect de l'homme de couleur.

Le moment est venu de leur signifier que, malgré la rigueur des temps, aucune population française, de quelque origine qu'elle soit, n'est sur le marché.

Il y avait jadis à Paris une milliardaire américaine, excellente et noble personne, adorant notre pays et adorée de tous ceux d'entre nous qui connaissaient sa bienveillante bonne grâce. Elle était d'ailleurs fort intelligente, mais il y avait des choses de chez nous qu'elle ne comprenait pas, ou pour mieux dire qu'elle ne ressentait pas. C'est elle qui, un beau matin, proposa sérieusement à notre gouvernement d'acheter l'Arc-de-Triomphe. Ce n'était pas pour l'emporter, il est vrai ; il ne s'agissait pour elle que de s'offrir le luxe de l'illuminer à l'occasion d'une fête grandiose qu'elle se proposait de donner aux Parisiens.

On lui refusa notre Parthénon. Elle en fut froissée, paraît-il. C'est ainsi que certains Américains sont indignés devant notre peu d'empressement à leur offrir l'Indo-Chine ou Madagascar ou tout au moins ces petits riens de la mer des Antilles, ces antiques bibelots qui s'appellent la Martinique et la Guadeloupe, — avec leurs plantations et leurs planteurs, indigènes et colons, — en amortissement de nos dépenses de guerre.

C'est pourtant aux États-Unis que s'est élevée, il y a pas mal d'années, la généreuse propagande de Mme Beecher Stowe pour la libération des nègres. C'est chez eux que s'est déchaînée la plus furieuse des guerres civiles pour mettre fin à l'esclavage.

Les Nordistes d'aujourd'hui trouveraient-ils admissible que nous vendions des populations coloniales, attachées à leur sol comme le serf de jadis à la glèbe? Cela leur semblerait-il aussi naturel qu'à un fermier de céder des par-

celles de son domaine, avec les récoltes qui y poussent et le gibier qu'elles abritent? *Business is business.*

On me dira que M. Caillaux, il n'y a pas si longtemps, céda les territoires du Congo, connus sous le nom de bec de canard, et que c'était justement à des Allemands.

En réalité, cela ne représentait qu'un échange : l'abandon d'une région désertique, en compensation de laquelle nous obtenions notre liberté d'action au Maroc, comme qui dirait des terrains vagues et lointains cédés à l'amiable contre une maison d'angle, au meilleur coin du boulevard maritime qui unit l'Atlantique à la Méditerranée ; une propriété de rapport, au lieu d'un domaine contesté, dont l'incorporation à notre patrimoine n'était pas encore régularisée. Était-ce payer trop cher la reconnaissance définitive de nos droits sur un territoire d'une indiscutable valeur économique et politique?

On nous rappelle aussi que Louis XV a cédé le Canada. Ce ne fut pas volontairement, hélas ! C'était la conséquence d'une guerre européenne désastreuse, la rançon d'une défaite épouvantable. Serait-il admissible qu'aujourd'hui la victoire fût pénalisée et qu'il fallût la payer, après tant d'autres sacrifices, par la perte d'une partie de notre domaine national, depuis longtemps assimilée et où nous avons trouvé, durant la grande guerre, même de la part des hommes qui n'étaient pas encore admis à la dignité de citoyens, un dévouement inépuisable et le sang fraternel abondamment versé.

Je sais bien que le dévouement sublime de nos troupes noires révolta les Allemands. Leur crédit est-il si grand auprès des Américains d'aujourd'hui qu'il suffise d'un geste de leur agent cyniquement avoué, l'ambassadeur Houghton, pour que les États-Unis nous dévoilent leur intention de s'annexer certaines de nos possessions, si nous ne nous hâtons pas de régler l'addition du concours américain? Ce concours fut précieux moralement et, matériellement, fut tardivement apporté à une France qui luttait pied à pied contre les envahisseurs de la Belgique et les pirates de l'Océan, contre les assassins des enfants américains du *Titanic* dont le massacre fut célébré d'un bout à l'autre de l'Allemagne par des fêtes officielles. Rien n'a découragé notre gratitude, et nous n'oublions pas l'enthousiasme soulevé chez tous les Alliés

quand on vit arriver en masse les superbes soldats qui venaient sur la ligne de feu prendre leur place contre les « Huns ».

Ce n'est pas chez nous qu'on les appelait ainsi, ces barbares, monstrueux inventeurs des bombardements aériens, des gaz toxiques et des atrocités sous-marines, en faveur desquelles aucune voix n'osait alors s'élever aux États-Unis, pas même celle des Germano-Américains qui exercent aujourd'hui la plus funeste influence sur la finance de New-York et par conséquent, hélas, sur la politique de Washington.

Ce sont ces naturalisés de fraîche date, infiniment plus germains qu'américains, dont l'infâme propagande encouragée, il faut le reconnaître, par notre incroyable incurie, tend à nous représenter aux yeux d'une grande nation profondément éprise de justice, mais profondément ignorante des choses et des gens de ce côté-ci de l'Océan, comme une race turbulente qui ne songe qu'à maintenir l'Europe sur le pied de guerre, au point de lui rendre impossible toute reprise du *business*. Voilà le fond de l'affaire.

Locarno n'y a rien fait. Notre abnégation poussée jusqu'à l'oubli de nos droits, et peut-être jusqu'à des concessions menaçantes pour notre sécurité, même l'abandon final de nos revendications matérielles les plus légitimes, rien de tout cela n'a ouvert les yeux d'une population abusée par le mensonge allemand. C'est nous qu'un Houghton accuse de mettre en péril la paix de l'univers en « mendiant comme une aumône » auprès de nos frères d'armes l'annulation des dettes contractées dans une guerre de salut mondial, où tout était mis en commun, le sang et l'argent.

Nous avons de l'un et de l'autre versé plus que notre part ; qu'on n'abuse pas de ce que nous sommes encore tout meurtris, anémiés et, il faut bien le dire, momentanément hébétés, pour faire peser sur nous des reproches offensants et les envenimer encore de menaces intolérables.

Cette histoire de cession coloniale en amortissement de notre dette envers les États-Unis prend une actualité saisissante aujourd'hui qu'on vante au public un règlement d'où la clause de sauvegarde nous est durement refusée.

La clause de sauvegarde, considérée jusqu'à présent

chez nous comme la nécessité absolue, devait garantir que, dans le cas où, manquant une fois de plus à ses engagements, l'Allemagne ne nous paierait pas les sommes prévues par le plan Dawes, les annuités destinées par nous à l'Amérique seraient diminuées d'une somme équivalente ou différées.

Or, voici que ce minimum de garanties nous fait défaut. Il faut crier très haut que c'est inadmissible.

Quelque rapide que puisse être notre retour à la vie normale, nous ne serons pas en état de faire face à des paiements aussi lourds si nous n'encaissons pas en temps voulu ce qui nous est légitimement dû, de l'aveu de ceux qui le doivent ; aveu solennellement affirmé dans le traité de paix.

Le gouvernement américain nous dit avec bonhomie : « A quoi bon cette garantie? Il va de soi que si vous êtes gênés pour une raison ou pour une autre, on ne vous tourmentera pas. » Pour nous donner cette espérance, on devrait bien commencer par ne pas nous tourmenter aujourd'hui comme on le fait sans aucun ménagement ; mais, tout en nous bousculant, chacun nous répète : « N'ayez donc pas peur, on s'arrangera. »

Voilà justement ce qui est à craindre. S'il arrive qu'à l'échéance, nous ne disposons pas des espèces, ne devons-nous pas redouter qu'on nous dise sur un ton péremptoire : « Vous n'avez pas d'argent? Qu'à cela ne tienne ! Nous sommes bons princes ; nous nous contenterons de quelques gages qui, loin de se déprécier entre nos mains, bénéficieront largement de notre intervention... Vous êtes de braves gens, d'une probité exemplaire, mais vous n'êtes plus bons à rien. Heureusement, nous sommes là pour vous sauver une fois de plus... Donnez-nous vos tabacs, vos allumettes, vos chemins de fer, vos ports, et vous allez voir ce que nous en ferons. Pour commencer, livrez-nous vos vieilles colonies, que nous les remettions en état. « Donnez-moi un vieux chapeau et je vous en rends un neuf, avec cette différence qu'il n'est plus question de le rendre. »

« — Mais ces colonies sont peuplées.

« — Rapportez-vous-en à nous, qui connaissons la manière de traiter les nègres comme ils le méritent... Voyez nos Philippines. Quant aux Peaux-Rouges, on sait avec quelles *réserves* nous les gouvernons. Voilà longtemps qu'ils sont « parqués » dans nos sites les plus pittoresques.

« — La leçon d'humanité dans un parc...

« — Ces Indiens qui ne sont jamais contents !... Ils disparaissent à l'anglaise, pour s'en aller on ne sait où. Il n'y en aura bientôt plus que dans les cirques.

« — Chez Buffalo ; l'amusement des enfants, la tranquillité des gouvernements.

« — Tout le monde nous dit que la France veut être gouvernée. Elle le sera grâce à nous, et comment ! Nous délimiterons avec le plus grand soin dans vos régions montagneuses des réserves territoriales où les Français d'origine seront concentrés avec leurs familles jusqu'à extinction naturelle. Pour assurer le bon ordre (n'ayant point d'armée à nous, qui donnons l'exemple du désarmement), nous ferons appel aux casques à pointe et nous confierons à la flotte allemande reconstituée la mission de garder vos côtes contre les contrebandiers de l'alcool, — car il va sans dire qu'on ne boira plus de vos vins. Vos vignes seront arrachées pour honorer bibliquement la mémoire de Noé, mais on pourra se procurer de la bière bavaroise au poids du mark-or. »

A ceux qui seraient tentés de trouver caricaturale cette façon d'envisager les facilités que certains politiciens transatlantiques rêvent de nous accorder le jour ou nous n'aurons plus à compter sur les rentrées du plan Dawes, je dirai d'y aller voir, et d'écouter ce qui se dit de l'autre côté de l'eau, tout au moins de se donner la peine de lire certains journaux américains, notamment les comptes rendus des séances du Sénat.

Il faudrait être bien aveugle pour ne pas s'apercevoir que si les âpres volontés de quelques politiciens sinistres, exploiteurs d'une ignare démagogie, venaient à prévaloir, il ne se passerait pas longtemps avant que l'Allemagne fût libérée des charges du plan Dawes et que par compensation un plan Borah, pour nous mettre en coupe réglée, fût imposé à la France.

M. Bérenger n'a pas vu ce présage. Il a conclu à la légère un arrangement financier, désarmé de la sauvegarde. Est-il permis d'espérer que nous avons encore un parlement en France? Chacun sait, depuis la mésaventure de M. Wilson, qu'un Sénat ne ratifie pas toujours les conceptions de ses mandataires.

Quant à ceux de nos compatriotes aux yeux desquels

certaines considérations morales sont sans portée, ne leur laissons pas ignorer que toute cession territoriale arrachée à la faiblesse d'un gouvernement français, toute ingérence étrangère dans nos intérêts vitaux, nous infligerait fatalement un dommage matériel incalculable et plus ruineux que les pires conséquences de la pression des changes, car ce ne serait rien de moins que la perte irréparable de notre crédit, crédit moral et crédit financier, étroitement solidaires l'un de l'autre.

Mais ne nous alarmons pas à la légère. Personne en Amérique, parmi ceux dont l'opinion compte, n'a jamais songé à nous réduire en servitude. Il n'y a guère qu'un Borah ou un Houghton pour prétendre nous punir de chercher à mettre l'Allemagne hors d'état de nuire en aménageant une paix durable qui garantisse à tous les peuples, même aux vainqueurs, la sécurité dans la dignité.

Aucun Américain n'a parlé sérieusement de mettre la main sur nos colonies et ce n'est pas à nous, Français, d'en traiter comme d'une chose imaginable.

Que la noble nation qui s'intitulait hier encore La République Sœur se mette à nous parler sur un ton protecteur, c'est-à-dire à nous gourmander comme ses enfants ; qu'elle nous prenne en pitié, c'est humiliant ; mais qu'elle nous prît en tutelle, ce serait intolérable.

Quelle que soit sa fortune, elle est encore un peu jeune pour se donner, vis-à-vis de nous, une attitude à la fois révoltante et risible de *Mater Dollarosa*.

GROSCLAUDE.

A travers le Répertoire lyrique[1]

IV

Boris Godounow

« Tout art est une protestation contre la nature qu'il imite ; mais selon les cas ou les tempéraments, on imite ou on proteste davantage. Les uns sont plus préoccupés du caractère, les autres attachent plus de prix à l'harmonie (2). » L'un de ceux-là, peut-être le plus grand, tel nous apparaît le musicien de *Boris Godounow*.

Aussi bien l'harmonie — à ne prendre ce mot que dans le sens musical — et avec elle tous les autres éléments techniques de l'art, Moussorgsky les a mal connus et possédés à peine. Le groupe de compositeurs réunis autour de Balakirev et dont Moussorgsky faisait partie, avait commencé par traiter ces connaissances-là d'inutiles, de ridicules même, les déclarant d'ailleurs inaccessibles à Moussorgsky. « C'est ainsi qu'il vécut sans elles, et pour s'en consoler, il se faisait gloire de son ignorance et qualifiait la technique des autres de routine et de conservatisme » (3). De là dans *Boris* un certain nombre de lacunes et de faiblesses, mais pour ainsi dire à l'extérieur plutôt qu'au fond de l'opéra, tel qu'il fut représenté pour la première fois en 1874.

(1) Voir *la Revue universelle* des 15 août, 1er décembre 1925 et 15 février 1926.
(2) Cherbuliez, *l'Art et la Nature.*
(3) Rimsky-Korsakow, *Ma vie musicale.*

Plus tard, quinze ans, puis vingt-sept ans après la mort de Moussorgsky, son fidèle admirateur et ami, Rimsky-Korsakow, se consacra deux fois (1896 et 1908) à la révision et correction de son œuvre. On lit dans la préface de la première édition publiée en 1896 : « Appréciant beaucoup l'éminent talent musical de Moussorgsky, ainsi que la valeur de son opéra et guidé par une pieuse amitié, j'entrepris une nouvelle rédaction technique de *Boris Godounow*, ainsi que de son instrumentation. Je suis persuadé que mon travail n'a en rien changé le caractère original de l'œuvre et les hautes inspirations du compositeur, puisque ma rédaction de l'opéra s'est bornée à épurer la partie technique de l'œuvre, qui, dans sa nouvelle forme, ne deviendra que plus accessible à tout le monde et fera taire toutes les critiques malveillantes (1). Sur quoi portaient celles-ci? « Difficultés pratiques des parties vocales, courts fragments de phrases mélodiques, rudesse des harmonies et des modulations, fautes de contrepoint, faiblesse de l'instrumentation (2). » Telles étaient les taches qu'une main habile et pieuse effaça. Des retranchements aussi furent pratiqués, dont il n'y a pas lieu de se plaindre. Et, croyons-nous, alors apparut dans tout son éclat, un chef-d'œuvre « animé de l'esprit populaire, empreint du coloris historique, où la vivacité des caractères, la vérité dans le tragique et le comique, tout cela s'ajoute à l'originalité des pensées musicales » (3).

Chef-d'œuvre purement russe et dont nous pouvons demander à des écrivains russes de nous donner, par analogie littéraire, une première idée. Le dramaturge du *Réviseur* et de *la Marieuse*, — que Moussorgsky justement commença de mettre en musique, — Nicolas Gogol, a écrit ceci : « J'ai poursuivi la vie dans sa réalité, non dans les rêves de l'imagination, et je suis arrivé ainsi à Celui qui est la source de la vie. » Moussorgsky, pour atteindre au même but, a pris le même chemin. Ne disait-il pas de lui-même : « J'observe à bout portant. » Enfin, après avoir entendu *Boris*, écoutez ces tristes aveux : « Je ne me souviens pas d'une muse aimable et caressante, chantant au-dessus de moi de douces chansons. Celle qui m'a opprimé de bonne heure, c'est la muse des

(1) Rimsky-Korsakow, *op. cit.*
(2) Id., *ibid.*
(3) Id., *ibid.*

sanglots, du deuil et de la douleur, la muse des affamés et des mendiants... Ses chants simples ne respirent que le chagrin et une plainte éternelle. » Vous croirez lire ici, tracée d'avance par Nékrassof, le grand poète réaliste, l'épitaphe du grand musicien réaliste Moussorgsky.

Musicien réaliste, qu'est-ce à dire? C'est-à-dire, en parlant de celui-là, qu'il nous donne avec une force, une violence au besoin brutale, l'impression directe de « la vie dans sa réalité ». Entre les êtres, les choses et nous, il supprime en quelque sorte les signes et, comme dirait un théologien, « les espèces ». Il veut ignorer, à moins qu'il ne les brave, les lois d'un ordre idéal qu'il refuse de connaître ou de reconnaître. Il transcrit plutôt qu'il ne transforme ou ne transfigure. Il nous montre la vérité face à face. Nous la voyons sans voile, nous l'entendons sans interprète. Elle nous touche au vif et, s'il le faut, elle nous meurtrit ou nous blesse. La grandeur et l'originalité de cet art consiste surtout à réduire l'appareil et l'apparence même de l'art. Que dis-je? on ose à peine prononcer le mot d'art et d'autres qui lui ressemblent ; mieux vaudrait parler d'instinct et de nature. « Un moujik sur qui serait tombée l'étincelle du génie et qui aurait été enlevé sur les sommets de l'esprit sans rien laisser en chemin de sa candeur native. » Ce que Vogüé disait ainsi de Tourguéneff est encore bien plus vrai de Moussorgsky.

Aux funérailles de Wagner, des couronnes, dit-on, portaient ces mots : « *Erlösung dem Erlöser*, Rédemption au Rédempteur. » Mais si l'on en croit Nietzsche, plus d'un assistant aurait fait tout bas cette correction : « *Erlösung* vom *Erlöser*, Rédemption *du* Rédempteur. » *Boris Godounow* nous paraît l'un des chefs-d'œuvre, *Otello* et *Falstaff* en étant deux autres, par où le drame lyrique fut racheté de la servitude où Wagner l'avait longtemps réduit. L'histoire substituée à la légende ; l'usage du *leitmotiv* à peu près, à très peu près, aboli ; les droits de la voix humaine et du chant restitués, tels sont les trois signes de cet affranchissement.

Boris est un drame surtout vocal et chanté. Que le chant se déploie en longue mélodie, qu'il se resserre ou se brise en éclats, il reste toujours un chant. Avant de s'achever par une crise d'hallucination et de démence, l'*arioso* du tzar meurtrier que déchire le remords, commence par suivre un cours non pas certes paisible, mais régulier. Ni l'ordre, ni même une certaine symétrie ne manque à la première partie

de cette scène, douloureuse d'abord, puis terrible. Partout ailleurs il est rare que les formes sonores se répètent ou se ressemblent. Presque jamais de reprises, de retours ou même de correspondances. Aussi bien, que la mélodie s'allonge ou qu'elle s'abrège, elle a toujours même efficace. Elle se plaît aux raccourcis vigoureux. Elle enferme en peu de sons la plénitude du sens. Pour nous émouvoir, il suffit quelquefois qu'une note, une seule, s'élève ou s'incline vers une autre souvent inattendue, et qu'elle l'effleure ou la frappe. Et puis elle a, cette mélodie étrange, de singuliers départs, des cadences imprévues. On ne voit aucun type musical, italien, français, allemand, classique, romantique, où l'on puisse la rapporter. Il semble que la musique russe ait étonné même les échos de son pays natal. « Où donc, » demande un vieux texte, « où donc avez-vous pris ces chants? Sont-ils tombés du ciel ou nés dans la forêt? » Ils ont l'une et l'autre origine. Chansons populaires, cantiques religieux, encore une fois dans *Boris* il n'est rien qui ne soit un chant. Et la foule elle-même, tantôt en détresse, en prière, tantôt en fureur, ici elle chante toujours. Les chœurs prodigieux de *Boris* — quelqu'un l'a dit — sont bien « le socle de l'ouvrage ». Mais ils en forment aussi le faîte ou le couronnement.

De *leitmotifs*, pour ainsi dire point. Çà et là, quelques thèmes rappelés, voilà tout, mais non pas transformés, travaillés, et combinés moins encore. Aucune symphonie proprement dite, rien de commun avec cette perpétuelle évolution de menus et souples éléments qui forme la trame de l'orchestre wagnérien.

Boris enfin porte, enfoncé profondément, le sceau de l'histoire et de l'histoire nationale. Parlant de son recueil de sept petites scènes lyriques, *la Chambre d'enfants*, Moussorgsky disait déjà : « Mes enfants sont des Russes, avec une forte odeur de Russie. » Le parfum de *Boris*, aussi local, est plus puissant encore. « Nous autres Russes », a écrit Borodine, « nous aimons à retremper notre patriotisme aux sources mêmes de notre histoire et à voir revivre sur la scène les origines de notre nationalité. » La musique entière de *Boris* ne respire que cet amour. On comprend qu'à la première représentation une voix ait crié : « Voilà l'histoire ressuscitée ! Voilà l'histoire vraie et vivante ! » Aussi bien, il est naturel qu'un musicien réaliste préfère à la légende l'histoire, et

l'histoire de son pays. Les événements qui forment la destinée d'une nation et remplissent ses annales, le passé, même éloigné par le temps, de notre patrie, nous demeure présent par l'intérêt que nous y prenons encore. Si l'histoire ne possède pas toujours la poésie de la légende et la grandeur du symbole, elle a du moins l'avantage d'être vraie, ou comme on dit familièrement, « arrivée » et dans la musique où c'est lui-même qu'il entend revivre, un peuple trouve une marque plus forte et plus personnelle de sa propre réalité.

L'argument de l'opéra de Moussorgsky, d'après un drame de Pouchkine, est simple. Boris, régent de l'Empire moscovite sous le règne de Féodor, fils d'Ivan le Terrible, a fait égorger, après la mort de Féodor, l'autre fils d'Ivan, l'héritier légitime, le petit tzarévitch Dimitri. Il règne, sombre et farouche, accablé par le double fardeau de sa puissance et de ses remords. Il y succombe enfin. Un jeune ambitieux, Gregory, qui sait le crime du tzar, soulève le peuple en se donnant pour Dimitri ressuscité par miracle et succède à Boris expiré.

« Vivacité des caractères, » a dit Rimsky. Si l'on parle du caractère principal, c'est vraiment dire trop peu. La figure de Boris est l'une des plus saisissantes que la musique ait jamais représentées. Non seulement elle occupe le sommet et le fond de l'opéra, mais elle « remplit tout l'entre-deux ». Dès sa première apparition, elle est posée ou campée tout entière. Magnifique et sombre, grandiose et tourmentée, elle a déjà les traits qui ne feront au cours du drame que s'accuser de plus en plus. Usurpateur et meurtrier, Boris va pénétrer dans la cathédrale des Archanges pour y recevoir l'onction sainte. Sur son passage la foule et les cloches se sont tues. Il s'arrête un moment, l'air soucieux et le regard perdu. Le diadème pèse moins à son front et la dalmatique chargée de pierreries à ses épaules, que l'affreux souvenir à sa mémoire. Sa voix s'élève seule dans le silence, mais d'abord elle ose à peine s'élever. Avant qu'elle retentisse, impérieuse, impériale, sur les dernières notes, les premières la retiennent et l'accablent. Il semble que cette âme troublée et douloureuse ait pitié d'elle-même, qu'elle se plaigne et qu'elle se pleure. En vérité, pour nommer les sentiments qu'exprime ici la musique, il suffirait de ces mots « ennui, déplaisir, » à condition de leur donner, comme faisaient nos tragiques, toute leur force, en leur laissant toute leur simplicité.

Allons plus loin. Hâtons-nous de rejoindre, sous les voûtes basses du Kremlin, Boris régnant depuis quelques années. La tragédie se poursuit au fond de lui-même. Wagner en un de ses écrits nous a montré son Tannhäuser échappé du Vénusberg, assistant au départ des pèlerins pour Rome et terrassé soudain par « la plus effroyable contrition ». Sous le même coup, mais redoublé, mais de plus en plus terrible, nous voyons, nous entendons se débattre le tzar criminel et pénitent. En proie à d'atroces souvenirs, il descend la spirale sans fin de ses remords. La musique de cette longue, longue scène en porte l'horreur au paroxysme. Elle déchire, laboure l'âme du héros et la nôtre. Tantôt la mélodie, encore et toujours douloureuse, mais plus calme et comme délivrée un moment, reprend haleine et se développe ; tantôt des sanglots, des hoquets la secouent et la brisent. L'antithèse est admirable entre cette continuité passagère et ces brusques ruptures. A la fin, c'est le désordre, le chaos. La voix et l'orchestre, les harmonies, les rythmes, les timbres, tout se désempare et se détraque, tout jusqu'aux choses mêmes, quand une horloge, hallucinée elle aussi, mêle à ce délire le carillon de ses notes affolées. Un de nos confrères eut bien raison de dire que « s'il pouvait y avoir quelque chose de comparable au *Macbeth* de Shakespeare, ce serait le *Boris Godounow* de Moussorgsky (1). » Et chez le tzar moscovite comme chez le roi d'Écosse, rien de médiocre ni de vulgaire. Boris conserve dans le crime une grandeur, une majesté souveraine. Tzar illégitime, il reste jusqu'au bout le tzar. Autant que l'horreur de son forfait, il a l'orgueil de sa puissance. Penché près de son fils le petit tzarévitch, lorsqu'il considère avec lui la carte de leur empire, deux accords suffisent pour nous en découvrir l'étendue immense. Mais ailleurs, sous le poids de son crime, comme il s'abaisse, comme il s'anéantit ! Et le pardon, la pitié qu'il implore désespérément du Seigneur, il finit par nous l'arracher à nous-mêmes. Pourquoi? Parce que, musical ou littéraire, le réalisme russe, en ceci très différent du nôtre, est toujours à base de sympathie, d'indulgence et d'amour. Quand il expose, étale devant nous les plus affreuses, les plus honteuses misères, ce n'est pas pour en triompher mais pour y compatir. A la fin du drame,

(1) M. Calvocoressi, *Boris Godounow*, (Un vol. de la collection des *Maîtres de la musique*. Paris, Alcan.)

dans les adieux du tzar agonisant à son fils, tous les sentiments qui depuis des années l'ont déchiré et dont il meurt, viennent se fondre ensemble et ne forment plus qu'un flot immense de paternelle tendresse et de douleur expiatoire. Alors pour la dernière fois nous faisons miséricorde au coupable. Devant cette tragédie et ce personnage historique, on peut méditer les leçons de l'histoire. Il en est là-bas de récentes, voire de présentes, capables de nous rendre moins odieuses les pires abominations du passé. Que pèse aujourd'hui le crime, le seul crime d'un tzar et sa victime unique, au prix de tout un monde égorgé par ses successeurs !

La musique de *Boris* a des retours ou des renversements imprévus. Tour à tour elle frappe les touches extrêmes du clavier sentimental et les effleure. Au personnage ténébreux, torturé du tzar, elle oppose une lumineuse et sereine figure, celle du vieux moine Pimène. Celui-là possède son âme dans la patience et la paix. La nuit, à la lueur de sa lampe, il écrit l'histoire, qu'on ignore mais qu'il sait, du crime de Boris. Il la retrace pour les générations futures, par amour de la justice et de la vérité, comme un témoin ou comme un juge, sans que tremble sa main ni son cœur, Tout bas, l'orchestre fluide accompagne et semble imiter le calme courant de sa plume et de sa pensée. Des accords parfaits, des modes liturgiques, ou seulement un accent, une inflexion de sa voix, tout enveloppe de spiritualité profonde la méditation du vieillard studieux. De cette même voix pure, à la fin du drame, il fera le récit qui précipitera le dénouement. L'heure suprême est venue. Le faux Dimitri, l'imposteur, est aux portes de Moscou. Les boïards assemblés conspirent la déposition et la mort de Boris. Il entre soudain, plus que jamais en proie à l'épouvante, mais de force encore à les épouvanter. Un moine lui fait demander audience. On l'introduit. C'est Pimène. Longuement, d'un ton grave, égal, où l'émotion cachée ne se trahit pas, il raconte au tzar assassin qu'un jeune berger aveugle a recouvré le vue sur la tombe et par le pouvoir miraculeux du tzarévitch assassiné. Le calme, l'apparente impassibilité du témoignage ne fait que rendre plus pathétique la crise finale où le coupable va succomber. La rigueur sans la colère, la mansuétude sans la faiblesse, avec cela je ne sais quoi de surnaturel et de divin, tel est l'esprit de l'admirable discours. Esthétiques, morales religieuses, toutes les convenances, et les plus hautes, sont

ici réunies. Ici drame et musique nous donnent l'impression d'une de ces rencontres où, suivant une parole de l'Écriture, « la paix et la justice se sont embrassées ».

Il n'est pas jusqu'à des personnages secondaires que le génie de Moussorgsky ne change en figures vivantes et qui ne s'oublient pas : entre autres ce vieux renard de prince Chouisky, complice autrefois et maintenant ennemi du tzar. Ses moindres propos respirent l'hypocrisie, la bassesse, et même, une fois au moins, la cruauté. Fiévreusement interrogé par Boris avide de savoir si le meurtre ordonné jadis a bien été consommé, Chouisky feint de vouloir rassurer le maître qu'il déteste. Mais de quelle affreuse, atroce manière il s'y prend ! Il lui rappelle, que dis-je, il lui représente le lieu, les circonstances, les détails du crime, tout, jusqu'à l'aspect du pauvre petit corps sanglant. Et l'on s'étonne que de simples notes, les plus simples, notes de ténor, mais d'un timbre étrange, puissent évoquer avec tant de force à notre imagination, presque à nos yeux mêmes, ce spectacle d'horreur.

Tableaux d'histoire, tableaux de genre, *Boris* nous offre des peintures de l'un et de l'autre style. *Boris* a sa « Chambre d'enfants », des deux enfants impériaux, le tzarévitch et sa sœur. La jeune fille pleure doucement le fiancé qu'elle a perdu ; la vieille nourrice, la *niania*, la console. Son frère chante, danse en battant des mains ; la *niania* lui fait des contes et s'amuse avec lui. Tout cela, sur le mode familier et populaire, est délicieux. Les chansons du rat, de la puce, ont un naturel, une ingénuité qui manque à celles de Berlioz dans la *Damnation de Faust* et sur les mêmes sujets. Mais ailleurs (scène de l'auberge) deux moines ivrognes vont nous lâcher de bien autres refrains : une chanson à boire dont chaque couplet, à grand renfort de rythmes enragés et d'harmonies sauvages, accroît la cynique, j'allais dire l'ignoble grossièreté.

Si grande que soit dans le drame de Moussorgsky la figure du tzar, une autre l'égale, si même elle ne la surpasse : celle du peuple. Pas un musicien de théâtre, fût-il celui de *Guillaume Tell*, celui des *Huguenots*, ou celui des *Maîtres chanteurs*, n'a fait une telle place à la foule et ne l'a douée d'une vie plus intense. En vérité, l'auteur de *Boris* fut un de ces « ouvriers qui travaillent sur les nations ». Pour accomplir un si rude labeur il s'y prend d'autre sorte qu'un Rossini, qu'un Meyerbeer, qu'un Wagner. Serment du Rütli, Béné-

diction des poignards, fête des corporations au bord de la Pegnitz, les trois vastes scènes ont, à différents degrés, des caractères communs : la composition et l'ordre, la symétrie et le développement. Rien de pareil ici, rien de ce qui fait ailleurs, non seulement la beauté, mais la nature même de notre art, correspondances logiques et rapports harmonieux. Rebelle à la tradition, à l'idéal classique, cette musique primitive agit par effets heurtés, par brusques et terribles saillies, par la pesée et la poussée des masses sonores.

Première scène. Après la mort du tzar Féodor, Boris, hésitant d'abord à prendre sa place, s'est retiré dans un monastère, près de Moscou. La foule est assemblée au dehors pour supplier le régent, dont elle ignore le crime, de prendre le pouvoir. « Muse des sanglots, » disait Nekrassow, et des sanglots de tout un peuple, c'est elle ici qu'on entend. Sanglots d'angoisse, de détresse, il n'en est pas un dont l'universelle et formidable adjuration ne nous communique la secousse. Contre les murailles du couvent bat le flot montant de la douleur publique. Et quand paraît le tzar, enfin consentant et couronné, sa vue porte le tumulte au paroxysme. C'était « le sanglot de tout Moscou » (1), c'en est maintenant l'acclamation triomphale, un délire d'enthousiasme et d'amour, où se mêle le carillon gigantesque des cloches elles-mêmes hurlantes d'allégresse.

Avant-dernier tableau. A la tête de ses partisans, le faux Dimitri, l'imposteur, marche sur le Kremlin où Boris tout à l'heure va mourir. Sur la route qu'il suit, la foule encore, la même foule, mais combien changée ! attend son nouveau maître. Elle a fait prisonnier un seigneur, un ancien compagnon, peut-être un complice de ce Boris maintenant exécré. On le lie à un arbre. Les chants, les danses féroces l'enferment en un cercle de colère et de haine. Survient une horde nouvelle : des gamins, traînant aussi leur victime, un « innocent », qu'ils ont battu, dépouillé et qui chante et qui pleure. Maintenant un groupe de moines. Ils chantent aussi, ou plutôt ils vocifèrent un farouche cantique à la honte de Boris, à la vengeance du peuple, au triomphe et à la gloire du sauveur Dimitri. De nouvelles psalmodies approchent : « *Domine, salvum fac regem nostrum Demetrium!* » Ce sont d'autres religieux, mais jésuites, et le peuple, excité par les

(1) Touchkine.

moines russes, se jette sur cette nouvelle proie. Alors des fanfares éclatent. A cheval, suivi de son cortège, paraît l'aventurier vainqueur. Il parle, on l'acclame, il passe, et tandis que derrière lui tout un peuple se rue à la servitude, l'idiot, resté seul, continue de moduler sa chétive et traînante psalmodie : « Larmes, coulez, larmes amères ! Pleure, pleure, ma pauvre âme endolorie ! L'ennemi viendra et partout le sang sera répandu, partout régnera le feu. Oh ! malheur ! Malheur ! Laisse couler tes larmes, peuple affamé ! » Tableau colossal, vision peut-être sans pareille sur la scène lyrique. La musique y porte d'abord au paroxysme et jusqu'à nous écraser, la sensation du nombre, ou plutôt de l'innombrable. Et puis, lorsque le poids qui nous accablait ne pèse plus sur nous, quel vide après quelle plénitude ! Après quelle surabondance, quelle pauvreté ! Sans règle, sans but, la solitaire, misérable complainte de « l'innocent » vague et divague. Assis au bord de la route neigeuse, un insensé — mais un prophète aussi, n'est-ce pas? — chante le néant des empires, l'éternelle illusion et l'universelle vanité. Quelle moralité ! Quelle leçon ! La légende et le symbole wagnérien n'en ont jamais donné de plus grandes et de plus terribles que ne font ici l'histoire et la réalité.

Nous ne saurions plus entendre *Boris* aujourd'hui comme naguère. Nous ne l'admirons pas moins, il nous émeut encore davantage. *Boris* est un témoignage, une relique vivante. Il vient à nous d'une Russie qui n'est plus et que ses fils eux-mêmes ont assassinée. On l'écoute comme l'écho d'une immense ruine. Politique, social, religieux, pas un élément, pas un ordre, que le désastre universel ait épargné. Les lois humaines et divines, les droits et les biens, l'honneur, le bonheur, là-bas tout a péri. *Verba et voces, prætereàque.* Hormis des paroles et des sons, se pourrait-il que rien ne demeurât d'une nation, d'une histoire, et que *Boris* ne fût plus un jour que l'un des derniers vestiges d'une civilisation disparue !

CAMILLE BELLAIGUE.

Madame Ruguellou

RÉCIT DES TEMPS DU COMBISME (1)

VI

L'explication.

JACQUELINE se sentait depuis la veille enveloppée d'une atmosphère tragique.

M. de Solèges avait pourtant tout fait pour lui cacher la vérité. Mais les précautions qu'il prenait allaient, par leur excès, à l'encontre de ses désirs et, au lieu d'endormir la défiance de Jacqueline, la tenaient au contraire en éveil. A plusieurs reprises, elle avait essayé de le confesser et, de cet homme si simple, si naïf, dont l'âme avait la transparence du cristal, elle n'avait pu tirer que des réponses vagues et dilatoires à qui manquait, avant tout, l'accent de la sincérité. Si attentif qu'il fût à se dominer, à dissimuler aux yeux de Jacqueline et de ses gens le désarroi moral où l'avait jeté l'entrefilet du *Réveil*, M. de Solèges ne pouvait faire que l'effroyable crise qu'il venait de traverser n'eût laissé des traces sur son visage et dans toute sa personne physique. Ses yeux tantôt éteints, tantôt luisants d'un feu sombre, les plis de son front, l'inflammation de ses tempes anormalement gonflées, l'espèce de sénilité précoce qui voûtait ses épaules et qui contrastait avec les airs d'insouciance et de détachement qu'il essayait de se donner, quand sa femme l'observait, tout le trahissait

(1) Voir la *Revue universelle* des 1er et 15 mars, 1er et 15 avril, 1er mai 1926.

et démentait, quoi qu'il tentât, les protestations dont il était si prodigue. Ce ne fut pas une moindre surprise pour Jacqueline de l'entendre parler, comme d'une éventualité possible, de son désistement aux élections prochaines. Huit jours seulement les séparaient de ces élections. Les listes étaient formées, le marquis et L'Arc'hantec en tête ; les premières affiches posées ; les bulletins distribués. A tout autre moment, Jacqueline eût accueilli ces ouvertures avec la joie la plus sincère et n'eût pas manqué d'y donner les mains. Mais la décision de M. de Solèges — car Jacqueline voyait bien qu'il s'agissait d'une décision déjà prise et à laquelle il essayait seulement de la préparer — - éclatait avec une telle brusquerie et si tard qu'elle n'y pouvait voir l'effet d'une volonté indépendante : quelque chose avait dû se passer qui avait pesé sur M. de Solèges, exercé sur lui une contrainte morale irrésistible. Mais quelle chose?... Si Allain, encore, avait été là, peut-être fût-il arrivé à confesser le marquis...

Jacqueline, dont l'anxiété ne faisait que croître, fut sur le point de l'envoyer chercher aux Iles ; mais on lui dit qu'il devait revenir dans l'après-midi même avec le flot. Elle attendit. M. de Solèges, prétextant de nouvelles courses à faire aux environs, était parti en automobile et Jacqueline l'avait laissé aller sans observation. Elle sentait tant l'inutilité de toute nouvelle tentative pour l'obliger à parler ! Il y avait, autour d'elle, pour lui cacher la vérité, elle ne savait quelle sourde et obscure complicité générale ; elle voyait bien pourtant, à certains sourires entendus de ses gens, aux yeux insolents et narquois de la valetaille, que cette vérité n'était un secret que pour elle et défrayait depuis la veille la conversation des cuisines et des antichambres.

Le ciel et la mer ne faisaient qu'une même immensité grisâtre ; mais le temps était doux et Jacqueline avait laissé la fenêtre ouverte. Bernard, étendu dans sa gouttière, recevait ainsi, jusque dans son sommeil, la salubre caresse de l'air marin. Sa mère s'était assise près de lui et, quand elle ne le regardait pas, elle regardait les grèves révélées au loin par le retrait du flux équinoxial. Ces heures mélancoliques de la marée basse s'harmonisaient avec sa torpeur. Un vol de mouettes en chasse criait dans le ciel, et ce cri aigre, pareil à un grincement et auquel elle se complaisait, était comme une scie inlassable qui eût déchiré ses oreilles et son cœur. Ainsi la vie se plaisait à enfoncer en elle ses pointes aiguës.

Jacqueline, la veille, avait reçu un mot que Mme Rochais (de l'Oise) lui adressait de Paris et où elle lui annonçait sa visite pour le lendemain après-midi : « J'ai mille choses à vous conter, ma toute belle, » lui écrivait la fondatrice du sanatorium de Trébivain, et

c'était pour cela qu'au lieu de faire porter Bernard sur la plage, Jacqueline était restée avec lui à Silencio. Mais les heures passaient et Mme Rochais n'arrivait pas...

Allain, lui, ne devait pas rentrer avant cinq heures. Tout à coup Jacqueline entendit sa voix dans l'antichambre et elle se leva vivement, comme si elle avait eu conscience que le dénouement du drame approchait avec lui et qu'elle allait enfin savoir.

— Je ne t'attendais pas si tôt, dit-elle.

Il n'avait pas pris la peine de se changer : il avait encore sa vareuse de pêche et son suroît qu'il jeta sur la table, et Jacqueline vit alors qu'il tenait à la main un billet déplié.

— Lis, dit Allain... Je n'y comprends pas un traître mot... Il faut pourtant que l'information soit grave pour que Tina, qui a su que j'étais aux Iles, ait pris la peine de me la faire porter par un bateau... J'ai lâché tout de suite la pêche.

Jacqueline épelait à mi-voix : « Dites à votre sœur de se rassurer. J'ai les lettres. »

— Eh bien? dit Allain.

— Je ne suis pas plus avancée que toi, dit Jacqueline. Je ne comprends rien à ce billet.

— C'est inconcevable... Tu ne sais pas ce que veut dire Suzie?

— Non.

— Tu étais bien abattue tout à l'heure pourtant. Regarde-toi dans la glace... Tu as un peu de couleur maintenant ; mais, quand je suis entré, tu étais pâle comme une cire...

— C'est qu'il se passe ici des choses qui m'effraient, dit Jacqueline.

— Quoi?

— Si je savais !

— Enfin tu as des indices, des soupçons, à défaut de certitudes. Qu'est-ce que tu as remarqué?

— Philippe veut retirer sa candidature.

— A huit jours des élections ! Mes compliments.

— Ce n'est pas moi qui l'ai poussé à se désister, dit Jacqueline. Il a obéi à une autre suggestion.

— Je voudrais bien savoir laquelle, par exemple.

— Et moi donc ! dit Jacqueline. Il fait tout ce qu'il peut pour me tromper... Ça lui a pris hier, après le courrier. Il n'a plus été le même tout de suite. Il est parti dans l'après-midi à Châteauneuf ; il a veillé une partie de la nuit. Si tu le voyais ! Il a vieilli de dix ans en vingt-quatre heures... Cette après-midi, il a redemandé l'auto...

— Tu as raison, dit Allain. Il faut qu'il se soit passé quelque chose. Mais quoi?... Le billet de Suzie ne parle pas de Philippe :

« Dites à votre sœur de se rassurer. J'ai les lettres. » C'est toi évidemment que le danger menace. Alors?... Tu n'as pourtant jamais écrit aux Ruguellou?

Jacqueline hésita.

— Si, dit-elle enfin.

— Oh! dit Allain. A qui? A lui? A elle?

— A lui.

— Jacqueline! Tu m'avais donc menti! Tu le connaissais? Pourquoi as-tu écrit à cette canaille?

— Pourquoi? Pour prévenir justement ce qui arrive... pour empêcher ce conflit qui nous brise aujourd'hui... J'avais peur... Ah! comme j'avais raison d'avoir peur!...

— Mais peur de quoi? Précise...

— De tout, de rien.

— Nous n'en sortirons pas, dit Allain qui se dirigea vers la porte.

L'idée lui était venue d'aller voir la veuve Munut : c'était à elle que Suzie avait remis le billet ; il y avait des chances pour qu'elle fût au courant de ce qui s'était passé. Mais une réflexion l'arrêta sur le seuil :

— Est-ce que tu ne m'as pas dit que c'était peu après la réception de son courrier que Philippe t'avait paru changé?...

— Il me semble, du moins, dit Jacqueline.

— C'est que, tout à l'heure, comme j'entrais, j'ai surpris ton valet de chambre qui lisait *le Réveil castelneuvien*... Le drôle s'est hâté de cacher le journal... Ça me revient à présent et je ne serais pas étonné...

— Tu sais bien que tous nos domestiques lisent *le Réveil* depuis qu'on y attaque leur maître, dit Jacqueline. Je ne leur en veux pas : c'est trop humain...

— N'importe, dit Allain, je vais tâcher de me procurer le numéro d'hier.

Il sortit et Jacqueline, épuisée, se blottit de biais dans sa causeuse comme pour s'y enfermer, se retrancher du monde... Mais les dernières paroles d'Allain bourdonnaient encore dans sa tête et faisaient un étrange chemin. Respectueuse du travail de son mari, ayant horreur en outre de tout ce qui pouvait ressembler à une indiscrétion, Jacqueline ne touchait jamais aux papiers de M. de Solèges, n'entrait dans son cabinet que pour demander un livre ou présenter Bernard aux baisers paternels. Cette fois pourtant elle ne put résister à la tentation. Bernard dormait. Le cabinet de M. de Solèges communiquait avec le hall. Tout y était en place. Aucune trace d'un trouble quelconque dans les habitudes du marquis, homme d'ordre et de

méthode. Mais l'œil de Jacqueline courait de tous les côtés et M. de Solèges n'avait pas songé à tout : le numéro du *Réveil* jeté par lui au panier s'y trouvait encore, tout froissé. Jacqueline le déplia et n'eut pas de peine, aux zébrures de crayon rouge qui l'encadraient, à découvrir l'entrefilet malfaisant. Elle lut et demeura d'abord comme hébétée. Évidemment c'était d'elle qu'il s'agissait dans l'article du *Réveil*, d'elle et de son mari, le candidat à particule aux prochaines élections communales qui, outrageusement bafoué par sa femme avant son mariage, avait été poussé par elle, par sa jalousie vindicative, à se présenter contre son ancien amant. Et Jacqueline qui avait tout fait, tout tenté pour empêcher M. de Solèges de se présenter contre M. Ruguellou ! Et si le rédacteur de l'article s'en était tenu là ! Mais soufflé par les Ruguellou, écrivant sous leur dictée, peut-être, il accusait nettement Jacqueline, grosse des œuvres de son amant, de s'être fait avorter ! L'accusation, pour enveloppée qu'elle fût dans la prose entortillée du rédacteur, était formelle : on parlait d'une intervention possible de la justice ; on menaçait de donner les preuves, de publier les lettres — sans doute celles qu'avait détournées Suzic, — si le candidat ne se désistait pas dans les quarante-huit heures. Car c'était là le fin mot de l'histoire... Jacqueline attendait peut-être du Prieuré bien des affronts à la mémoire des siens, mais pas cette effroyable imputation contre elle-même. On eût pleuré à moins, et Jacqueline en effet n'y put tenir : il lui vint aux yeux un flot de ces larmes brûlantes qui coulent comme d'une blessure intérieure et que Bossuet appelle si justement « le sang de l'âme »...

Dans leur brouillard, par delà les années, s'ébauchaient les contours du jeune contrôleur qu'elle avait connu chez son père : un de ces beaux Celtes aux chairs blanches, comme il en sort parfois de la matrice campagnarde, plus apte qu'aucune autre à recréer les types primitifs de la race et qui avait conféré à celui-ci la haute stature, les yeux clairs, la crinière dorée et la longue moustache tombante d'un contemporain d'Ambigat ou de Domnorix. Un peu gauche d'abord et gêné aux entournures, le frottement de la vie bourgeoise, dans ses diverses résidences, l'avait vite poli, assoupli, dégagé de cette gangue paysanne où il était rentré depuis son retour à Trébivain. Mais alors il était bien l'homme dont rêvaient à leur sortie de pensionnat les petites demoiselles de Châteauneuf. Elles en rêvaient trop. Jacqueline en avait fait l'expérience personnelle. Comme les autres, elle avait été conquise par ce joli mâle qui avait l'âme molle et changeante d'une femme, et ce n'était pas sans un secret sentiment d'orgueil qu'elle l'avait vu se porter vers elle, lui marquer des attentions qui indiquaient nettement sa préférence... Flirt autorisé,

presque officiel, très correctement conduit en tout cas de part et d'autre et qui eût trouvé son dénouement naturel et prochain devant l'officier de l'état civil, si M. Ruguellou, soudainement, comme à l'étourdie, ne s'était dérobé.

Il y avait pourtant une raison à cette vire-volte, — une raison péremptoire et si affreuse qu'à y songer la rougeur en montait aux joues de Jacqueline et qu'au bord de ses yeux gonflés de nouvelles larmes sourdirent. Elles n'eurent point le temps de couler. Bernard, de l'autre côté de la tenture, s'était réveillé et l'appelait. Jacqueline tamponna son visage, mais sans pouvoir tromper l'enfant qui lui demanda pourquoi elle pleurait.

— Je n'ai rien, mon chéri, dit Jacqueline. Regarde : je ris... Mais dors encore un peu, veux-tu? Maman restera près de toi...

— Donne la main alors.

Jacqueline emprisonna sa main dans les doigts de l'enfant qui, insensiblement, à mesure que le sommeil le gagnait, relâcha son étreinte. Elle ne retira sa main que quand il fut complètement rendormi. Elle n'avait pas cessé de songer tout ce temps et, sur la pointe du pied, pour ne pas risquer de l'éveiller à nouveau, elle passa dans sa chambre et prit dans un de ces petits secrétaires en marqueterie nommés bonheur du jour, — peut-être par antiphrase, tant leurs tiroirs recèlent souvent de secrets douloureux, — des papiers qu'elle parcourut en soupirant, puis une photographie décolorée... Afin de pouvoir accourir au premier appel de Bernard, elle avait laissé grande ouverte la porte de communication. Ainsi rêvant et soupirant, elle ne fit pas attention au retour de l'auto. M. de Solèges avait croisé son beau-frère sur la route et l'avait pris dans sa voiture. Une brève explication s'en était suivie entre les deux hommes. Allain avait montré à M. de Solèges le billet de Suzie.

— Ah! dit M. de Solèges, voilà donc pourquoi je n'ai pas été reçu par M. de Valbreuse! On ne peut plus m'acheter mon désistement... Pourvu que cette pauvre petite ne paie pas trop cher son acte héroïque!

— Vous me faites trembler, dit Allain. Mais ces lettres enfin, que contenaient-elles? Qu'avaient-elles de si terrible pour vous avoir fait songer un moment, en pleine bataille, à retirer votre candidature?

— Vous n'avez donc pas lu *le Réveil?* demanda tristement M. de Solèges.

— Je le cherche depuis une heure. On ne le trouve nulle part et tout le monde le lit pourtant ici... Le dépositaire n'en avait plus un numéro. Chez Tina, autre histoire : il paraît que la bonne femme va

obtenir son bureau de tabac. Elle n'y comprend rien, — ni moi non plus, puisqu'elle garde son champ du Lenn... Il faut croire que les Ruguellou, à la dernière minute, ont eu un sursaut d'honnêteté... Toujours est-il que Tina, dans sa joie, n'est plus loin de trouver toutes sortes de qualités à ces canailles... Tout ce qu'elle a pu ou voulu me dire — et de quel ton ! — c'est que Suzie lui avait remis ce billet le matin, vers sept heures, en lui recommandant de me le porter aussitôt, qu'il y allait du salut de Jacqueline...

— J'aurais été plus tranquille si j'avais pu racheter les lettres, dit M. Solèges. Mais si elles ont été mises en lieu sûr par votre petite amie, le résultat est le même après tout. De toutes façons, il vaut mieux ne plus parler de cette horrible affaire.

L'auto stoppait devant le perron. Allain et son beau-frère montèrent tout droit chez Jacqueline. Il n'y avait dans le hall que Bernard, toujours endormi et qu'ils prirent garde de ne pas réveiller ; mais, dans la chambre contiguë, par la porte restée ouverte, ils aperçurent Jacqueline qui n'avait pas eu le temps de ranger la photographie et les papiers. Une glace lui montra les deux hommes. Elle rentra aussitôt dans le hall et M. de Solèges, du premier coup d'œil, comprit qu'elle savait tout.

— Pourquoi ne m'avez-vous pas montré plus tôt l'article du *Réveil?* lui dit-elle. Je vous aurais épargné bien des tracas et des démarches inutiles, peut-être dangereuses...

— L'as-tu là, enfin, cet article? dit Allain.

— Il est sur le bureau de Philippe, dit Jacqueline... Vous l'aviez jeté dans la corbeille, mon ami, continua-t-elle en s'adressant à son mari, et vous l'y aviez oublié sans doute...

— Oui, dit M. de Solèges... Je m'accuse bien à présent de cette négligence... Mais vous, Jacqueline, pourquoi l'avez-vous lu? J'espérais qu'en dehors de moi personne ici ne connaîtrait ces abominations... C'était bien assez qu'elles eussent sali mes yeux...

— Et vous vous seriez tu toujours, dit Jacqueline. Comme vous êtes bon !

— Je vous aimais, dit M. de Solèges.

— Voyons ! Ce n'est pas possible ! s'écriait au même moment Allain qui revenait du bureau de M. de Solèges en tapant du plat de la main le numéro du *Réveil*. Il n'y a qu'un fou pour inventer des stupidités de cette épaisseur. Comment avez-vous pu y ajouter foi, Philippe?

— Une lettre, détachée de la correspondance qu'on menaçait de publier, était jointe au journal à titre de spécimen, dit M. de Solèges.

Allain regarda sa sœur.

— Vous avez encore cette lettre? demanda Jacqueline à M. de Solèges.

— Oui, dit M. de Solèges en tirant la lettre de son portefeuille et en la tendant à sa femme... Elle ne m'a plus quitté... Ah! sans elle... sans elle, Jacqueline, moi aussi j'aurais fait comme Allain, j'aurais crié à la déraison à la folie du rédacteur de l'article.

— Ce n'est pas la lettre que j'ai écrite à M. Ruguellou, dit tout de suite Jacqueline... Mais comme nos deux écritures se ressemblaient! ajouta-t-elle avec un soupir, après sa lecture... Trop!... Et ce sont mes initiales : J. D... La date, le lieu d'envoi, tout m'accusait... Je comprends, Philippe, et vous avez dû bien souffrir.

— Que veux-tu dire? fit Allain avec sa vivacité habituelle. Tout à l'heure tu m'opposais déjà de ces énigmes irritantes... Tu ne vas pas encore te retrancher derrière un prétendu secret diplomatique...

— Tu es bien injuste, Allain, dit Jacqueline...

— Pardonne-moi, ma grande, dit Allain... Mais tu ne peux pas savoir combien je souffre... Toi, ma seconde, ma vraie mère, toi que je plaçais si haut dans mon respect, toi la pure, la sage, l'impeccable, te voir traînée dans la boue, accusée d'un crime abject... Ah! c'est trop, c'est trop pour mes forces... je ne peux pas m'empêcher de crier...

— Et moi, Allain, dit M. de Solèges, ne croyez-vous pas que je souffre autant que vous? Et pourtant je me tais.

— Mais elle, dit Allain, pourquoi se tait-elle?

— Elle ne se taira plus, Allain, dit Jacqueline, rassure-toi... Elle ne se taisait que parce qu'elle avait promis, presque juré, de se taire, et puis... et puis... parce qu'il y a des choses si laides, si cruelles... oui, on préférerait se couper la langue que de la salir à les raconter... Le vrai mythe de l'Amour et de Psyché, c'est ça... la lampe qui brusquement révèle une monstruosité cachée... et la fuite dans les ténèbres de Psyché sanglotante, éperdue, de Psyché qui aime mieux se taire que de se disculper...

— Jacqueline, dit M. de Solèges, bouleversé par cet accent, arrêtez-vous. Si ce que vous avez à dire vous coûte trop...

— C'est trop tard maintenant, dit Jacqueline... On ne peut pas vivre éternellement à côté d'un mystère... Quelque affection que vous ayez pour moi, quelque confiance que vous m'accordiez, un jour ou l'autre vos soupçons renaîtraient et empoisonneraient votre vie.

— Oui, dit Allain, je suis de l'avis de Jacqueline. Il vaut mieux qu'elle parle, quand ce qu'elle va dévoiler devrait nous manger le cœur!

Et le triste déballage commença. Jacqueline, pour la clarté de

sa confession, avait dû reprendre les choses d'assez loin : au Ruguellou sordide rencontré par Allain chez Laurentine, elle opposa le Ruguellou de la vingt-cinquième année, si différent, si propre à fasciner de naïves petites bourgeoises comme sa sœur et elle. Car il lui restait encore une sœur, la dernière, de deux ans plus jeune, Juliette, celle-là justement dont elle regardait la photographie quand Philippe et Allain étaient entrés. Jacqueline avait pris du côté maternel, tandis que Juliette, c'était tout son père ou Allain lui-même... une petite âme emportée, bouillante, téméraire, un vrai casse-cou... Trop d'imagination, de romanesque dans l'esprit, disait la directrice du collège Félicité-de-Keralio, Mme Le Damany. Mais si fine, si allante ! On l'adorait. M. Domaguet surtout, qui se retrouvait en elle... Il l'appelait sa follette et il la gâtait; lui passait tous ses caprices. Ce fut sa perte... M. Ruguellou semblait prêter quelque attention à Jacqueline et négliger sa sœur cadette...

— Il n'en fallut pas plus, dit Jacqueline, pour qu'elle se mît à me détester, comme on déteste quand la jalousie vous tient... Il n'y a pas de passion plus ténébreuse... Pour détacher de moi M. Ruguellou, la malheureuse imagina de lui écrire la lettre que vous avez lue et dont l'écriture, les initiales pouvaient le tromper, comme elles vous ont trompé l'un et l'autre... M. Ruguellou y fut pris, malgré le tour insolite de la lettre. Il vint au rendez-vous. Le reste, vous le devinez.

— Bref, elle fut sa maîtresse, dit brutalement Allain. Ce n'est pas beau. Mais lui, dans tout cela?

— Je ne sais pas... Je n'eus pas beaucoup le temps d'y réfléchir d'ailleurs, car c'est le moment où la roue commença de tourner pour nous... Père ne voyait pas le danger de certaines spéculations... A distance je me rends bien compte de ce qui lui manquait et qu'il était trop rêveur... pas assez positif en affaires... Il prêtait à tout venant... Notre mère l'avait mis en garde bien souvent contre ces générosités imprudentes... « Les cordons de ta bourse sont trop lâches, mon pauvre homme, » lui disait-elle... Elle l'eût voulu, non pas moins bon, mais moins confiant... Il l'écoutait... quelquefois. Mais elle était morte..., morte d'épuisement, des transes que lui causait la témérité de son mari — vous ne savez pas ce qu'est la vie des négociants en grains, Philippe... leurs fièvres, leurs insomnies dès que les cours vacillent... le cœur s'y use vite — ...morte surtout, je pense, du chagrin d'avoir tant des siens dans la terre, et j'étais trop inexpérimentée pour la remplacer... Puis, quand la malechance s'en mêle, il n'y a rien à faire... Cela débuta par une histoire de blés prétendûment avariés qui nous furent refusés par un entrepositaire de Southampton dont on sut depuis... trop tard... qu'il était de connivence

avec le capitaine. D'où procès et perte du procès... Ensuite un coup d'audace folle, une entreprise à se casser les reins... et toujours inspirée par cette générosité imprudente, cet idéalisme si dangereux chez un négociant... La récolte avait été moyenne... Pas beaucoup de blé, mais de qualité excellente... Les prix baissaient, baissaient cependant, sous la pression d'un syndicat de spéculateurs étrangers... C'était la ruine pour nos cultivateurs... Père imagina de les sauver et de tenir tête, lui seul, à la coalition... Il maintint les anciens prix et acheta tout le stock restant.

— Brave père ! dit Allain.

— Oui, dit Jacqueline, mais il dut le revendre à perte... Que sais-je encore? De mauvais placements... bref la série noire et, au bout, la culbute... Un matin, on le trouva dans le jardin. Il était sorti pour tirer des corneilles : la décharge lui avait enlevé toute une moitié de la figure... Cela aussi, Allain, j'aurais désiré que tu ne l'apprisses jamais.

— Puisque nous sommes ici pour tout entendre !...

— Tu as raison... Cuirasse-toi, cependant, car tu n'as pas encore entendu le pire... M. Ruguellou, dès cette époque, était déjà beaucoup moins assidu chez nous... Il trouvait toujours de bons prétextes pour s'excuser... jusqu'au moment où nous apprîmes qu'il avait été nommé à Chambéry. C'était quelque temps avant la mort de père... Raisons de service, nous expliqua-t-il... Je crois plutôt qu'il n'était pas fâché de se soustraire à certaines éventualités et que c'est lui-même qui avait demandé son transfert dans ce poste lointain... Quoi qu'il en soit, Philippe, nous restâmes seuls, Juliette, Allain et moi. Allain fut confié à une vieille parente de Saint-Brieuc qu'on appelait tante Zonzon ; j'obtins une place d'institutrice dans une famille du Morbihan. Quant à Juliette, elle ne voulut pas quitter Châteauneuf. Comme il fallait bien que quelqu'un s'occupât de la liquidation de nos pauvres affaires, je n'essayai pas de m'opposer à sa décision... Je vous ai dit comme elle était entêtée et volontaire... Je ne recevais que très peu de lettres d'elle et toutes fort sèches, ne contenant que l'essentiel... Je les ai conservées cependant. Les voici, continua Jacqueline en allant les prendre sur la tablette du cabinet. Vous pourrez ainsi faire la comparaison des écritures. Il n'y avait pas que l'écriture de Juliette et la mienne, d'ailleurs, à se ressembler, ce qui pourrait s'expliquer assez aisément par notre consanguinité... Chez Mme Le Damany, toutes les pensionnaires étaient dressées à écrire de même : une écriture un peu penchée, large, aux pleins et aux déliés très prononcés... C'est ce qu'on appelait « l'écriture de Keralio », du nom de la fameuse instigatrice du tutoiement révolu-

tionnaire qu'on avait donnée pour patronne à l'établissement.

— Si j'avais pu deviner tout cela ! murmura M. de Solèges. Mais en plus de cette quasi similitude d'écriture, il y avait les initiales J. D. qui alternaient avec le nom de Follette dans la correspondance...

— Ce pauvre nom de Follette, dit Jacqueline, je l'ai lu pour la dernière fois au bas d'un télégramme qui ne contenait que ces mots : « Viens tout de suite. — Follette, » et l'adresse : « 107, rue du Faubourg-Saint-Denis, Paris. » Il y avait un mois que j'étais sans nouvelles de Juliette. Je la croyais toujours à Châteauneuf. Quel coup de tête l'en avait chassée? Ma première pensée, je l'avoue, fut qu'elle avait cédé à un mouvement de désespoir devant sa vie gâchée et qu'elle aussi avait essayé de disparaître... Le lendemain, j'étais à Paris... Le cocher sourit bizarrement quand je lui jetai l'adresse... Que vous dirai-je, mes amis?... La honte... ou la peur que son télégramme ne tombât en d'autres mains ou, qui sait? un reste de défiance vis-à-vis d'une sœur qu'elle détestait... il y avait peut-être de tout cela dans ce soin à me cacher la vérité : le 107 du Faubourg-Saint-Denis...

— C'était la prison Saint-Lazare, dit Allain, voyant qu'il en coûtait à sa « grande » de prononcer le mot.

— Oui, acquiesça Jacqueline de la tête... J'abrège... Et je vous épargne le récit de mes démarches pour pénétrer jusqu'à la malheureuse qui avait été transférée à l'infirmerie du dépôt... C'est là que je retrouvai ma petite Follette... sous le bonnet et dans l'ignoble casaquin gris des pensionnaires du lieu... Au sixième mois d'une grossesse qu'elle ne pouvait plus dissimuler, elle était partie furtivement pour Paris et s'était remise aux mains d'une matrone équivoque chez qui tomba la police... On l'arrêta avec trois autres clientes de la sorcière... On aurait pu lui épargner cette honte : elle était déjà perdue ; elle se mourait, quand je la revis, d'une péritonite aiguë qui, dès le premier jour, n'avait laissé aucun espoir... L'aumônier de la prison était auprès d'elle et n'en pouvait rien obtenir : c'est mon pardon à moi qu'elle voulait... Elle l'eut, sans restriction, et, de plus, la promesse que j'ensevelirais en moi tout ce détestable passé, que personne ne le connaîtrait, surtout Allain, qu'elle aimait tendrement... Maintenant, acheva Jacqueline, découragée, les mains pendantes, c'est à la pauvre Follette de me pardonner pour n'avoir pas tenu ma promesse...

— Non, non, Jacqueline, dit M. de Solèges se jetant sur les mains de sa femme et les couvrant de baisers, ce n'est pas à vous, mais à nous, à lui demander pardon pour vous avoir mise dans l'obligation de manquer à cette promesse. Nous avons violenté votre conscience,

forcé votre pudeur d'épouse et de sœur. C'est abominable. Comment oserai-je encore lever les yeux sur vous?

— Tout le mal est venu de moi, Philippe... Il y a des secrets qu'on peut garder... mais, pour cela, il faut soi-même se garder libre... ne dépendre que de soi... ou de Dieu, comme les prêtres. Je n'aurais pas dû accepter de devenir votre femme, voilà la vérité.

— Dites plutôt que je n'aurais pas dû accepter votre sacrifice! Je n'y aurais pas survécu ou j'y aurais laissé la raison, mais vous seriez heureuse.

— Là aussi vous vous trompez, dit Jacqueline : je n'ai fait aucun sacrifice en vous épousant. Le passé... mon passé... ne me tenait plus par aucun lien... Mettez-vous bien cela dans la tête, Philippe... et que, ajouta-t-elle en s'efforçant de sourire, comme les dauphines du vieux temps, quand elles prenaient pied sur la terre de France, j'avais tout dépouillé en venant à vous de la Jacqueline d'antan.

Elle se tourna vers son frère :

— Mais quoi! tu ne souffles mot, Allain?

— Je songe.

— Dis-nous ton songe, s'il est de ceux qu'on peut conter...

— Oui bien! Je songe au plaisir que j'aurais à écraser une vermine comme ce Ruguellou, si je le tenais sous ma botte. Dire que cela est un personnage officiel, que cela est maire, conseiller d'arrondissement, que cela vous a les palmes, le poireau, en attendant le ruban rouge, et dire que cela devrait être au bagne!

— Cela, Allain, est seulement une pauvre loque humaine, un malheureux encore plus à plaindre qu'à blâmer...

— Alors, je ne comprends plus, dit Allain, qui se demanda en lui-même si sa sœur était aussi radicalement guérie qu'elle l'affirmait. Voilà que tu lui trouves aussi des excuses, au Ruguellou!

— Tu ne le connais pas, dit Jacqueline, et tu le juges sur les apparences... Moi je l'ai vu d'assez près, hélas, pour être sûre que c'est un simple jouet entre les mains de sa femme... Ah! il ne brille pas par le caractère, c'est entendu, et toutes les sales passions que Mme Ruguellou est parvenue à éveiller en lui... l'avarice... l'ambition du pouvoir... travaillent encore à l'avilir... Mais enfin, il y a des choses que, seul, il n'eût jamais commises... La divulgation des lettres de Juliette et le chantage exercé sur Philippe, à la faveur d'une confusion de noms et d'écriture, sont de ces choses-là... Quand j'ai su par notre ami L'Arc'hantec quelle femme M. Ruguellou avait épousée, j'ai tout redouté pour nous... Je me suis reproché d'avoir été si méprisante, d'avoir ainsi donné une apparence de fondement à ses appréhensions de candidat... J'ai cru tout arranger en m'expli-

quant avec lui ; je lui ai demandé un entretien... Je ne serais pas surprise que ma lettre ne fût jamais parvenue entre ses mains.

— C'était donc de cette lettre que tu voulais parler? dit Allain. Je comprends à présent... Eh bien, tout cela, ma grande, est peut-être d'une très fine et très jolie psychologie. N'empêche que l'homme qui ne s'est pas opposé à la publication d'une correspondance d'amour, qu'est-ce que je dis? qui s'y est prêté, qui en a profité, qui spécule encore sur la terreur causée par la menace de cette publication, cet homme-là, quelque excuse que tu lui trouves, je le déclare un affreux gredin.

— Sais-tu ce qui s'est passé dans le ménage Ruguellou? dit Jacqueline. Étais-tu là? As-tu entendu les explications des deux époux? T'es-tu seulement demandé comment ta petite amie Suzic avait été mise au courant de l'aventure et avait pu soustraire les lettres de Juliette? La chère enfant ! Nous songeons bien peu à elle dans tout ceci. Et pourtant...

— C'est vrai, dit M. de Solèges. Sans elle je serais tombé dans le piège de ce Valbreuse : j'étais allé porter à son journal mon désistement et les 80 000 francs auxquels on mettait à prix la restitution de la correspondance...

— Là ! Entends-tu? dit Allain. Est-il assez complet, le bandit? Battre monnaie avec les lettres de sa maîtresse, une maîtresse que son abandon a tuée ! Pauvre petite Suzic qui doit passer sa vie au milieu de pareils misérables !

— Oui, plains-la, dit Jacqueline... Mais la plaindre, est-ce suffisant? Il n'y a qu'un sentiment assez fort pour expliquer des actes comme le sien... Ne joue pas avec ce sentiment-là, Allain, je t'en conjure, au nom de notre pauvre morte. Interroge-toi plutôt et si, comme je crois, Suzic ne t'est pas indifférente...

— Certainement non, dit Allain troublé... J'estime beaucoup Suzic. Nous sommes de bons camarades, elle et moi...

— Seulement des camarades? demanda Jacqueline. Si elle t'aimait pourtant, la petite princesse de la piste blanche, comme tu l'appelles?

— Si elle m'aimait !...

— Elle t'aime, va ! Comment ne le vois-tu pas? Penses-tu qu'on fasse ce qu'elle a fait par simple camaraderie? Et maintenant songe à ce que va être sa vie, là-bas, dans cette caverne du Prieuré, avec cette louve de Mme Ruguellou, toujours à ses côtés ; songes-y, Allain, et que ta petite amie n'est déjà pas très forte... Tu étais bien inquiet, la dernière fois que tu l'as vue... Elle avait eu, m'as-tu dit, une quinte de toux guère rassurante... Si elle était ta femme, tu la soignerais et

tu la guérirais, tu la sauverais... La science aussi fait des miracles... aidée de l'amour. Et tu l'aimes, Suzic, comme elle t'aime. Ah ! grand psychologue qu'il faut prendre par la main pour lui montrer le chemin de son cœur !...

— Pas si méchant psychologue que cela ! dit Allain. Si Suzic avait d'autres tuteurs, oui, ça pourrait marcher... je ne serais pas trop inquiet sur le résultat de la demande... Mais te figures-tu par hasard que ces Ruguellou vont me l'accorder ainsi tout de go? Passe si elle n'avait pas le sou ! Mais je tiens de Bellec qu'il doit lui revenir une soixantaine de mille francs à sa majorité : ce qui est bon à prendre est bon à garder.

— Cherche, combine, avise, ne te rebute pas aux premières difficultés, dit Jacqueline. C'est une conquête à faire : elle en vaut la peine. Plus elle t'aura demandé de soins et d'efforts et plus Suzic te sera chère. Qu'en pensez-vous, Philippe?

— Je pense que vous êtes la sagesse, la grâce et la bonté en personne, dit M. de Solèges. Et si ce n'est qu'une question d'argent qui arrête Allain...

— Pouvez-vous le croire, Philippe? dit Allain. Suzic serait sans dot, sans un sou, que j'en ferais encore ma femme avec bonheur. Mais ce n'est pas le cas et j'estime qu'il y aurait une vraie lâcheté de ma part à ne pas faire rendre gorge à ces coquins.

— Tu n'obtiendras rien avec la haine, dit Jacqueline... La dot de Suzic, elle te l'a versée déjà : c'est cette correspondance de la pauvre Juliette qu'on voulait vendre 80 000 francs à Philippe. Après cela, tu peux tenir quittes les Ruguellou du reste.

— D'autant que, si vous le permettez, Allain, dit M. de Solèges, je reconnaîtrai par contrat ces 80 000 francs à Suzic... Je suis si heureux, mon ami, que je voudrais voir tous les gens heureux autour de moi !... Souffrez que je commence par Suzic, comme il est juste...

— M. L'Arc'hantec fait demander à M. le marquis si M. le marquis est visible, annonça un domestique.

— Mais oui, faites entrer, dit M. de Solèges après avoir consulté du regard Jacqueline et Allain.

— Ah ! dit Jacqueline, vous avez parlé trop vite, Philippe. Le bonheur, nous ne le connaissons pas encore. Et tant que cette odieuse politique...

— Voyons, dit Allain, tu ne vas pas conseiller à Philippe de se désister. Il ne le peut plus maintenant, sous peine d'avoir l'air de céder aux menaces du *Réveil*. Et qu'est-ce que peuvent contre nous tous les Valbreuse et les Ruguellou réunis, du moment qu'ils n'ont plus les lettres?

— Mais si on les retrouvait, dit Jacqueline, si Suzic ne les avait pas assez bien cachées?

— Même alors je ne craindrais plus rien, dit M. de Solèges avec un bon sourire.

L'Arc'hantec entra sur les entrefaites, et son air contraint, ses regards de côté, témoignèrent tout de suite de son embarras.

— Qu'est-ce qu'il y a donc, monsieur L'Arc'hantec? demanda bienveillamment M. de Solèges.

— Eh bien, voilà, monsieur le marquis, dit L'Arc'hantec qui se décida brusquement. Le bruit court dans la commune que vous ne voulez plus vous présenter aux élections... Et alors...

— Pardon! interrompit Allain. Qu'est-ce qui a répandu ce bruit-là, monsieur L'Arc'hantec?

— Qui? Ah! dame, si vous voulez savoir, personne et tout le monde... Mais, quant au bruit lui-même, je vous assure qu'il a fait du chemin depuis hier... Je n'y voulais pas croire d'abord... C'est encore un coup des Ruguellou, pensais-je, et retirer une candidature à huit jours des élections, c'est aussi difficile que de reprendre à la quête ce qu'on a mis dans le plat. Et puis... et puis...

— Et puis on vous a sorti un numéro du *Réveil castelneuvien* et vous avez cru, n'est-ce pas?

— Au bruit, peut-être, mais à ce que racontait le journal, non, monsieur Allain, dit L'Arc'hantec qui regarda son interlocuteur dans les yeux. Je n'ai pas cru, parce que j'ai connu M. votre père, Dieu lui fasse paix, et aussi Mme la marquise que voici... et que, s'il me fallait mettre la main au feu que Mme la marquise est innocente, je la mettrais... Voilà.

— Brave monsieur L'Arc'hantec! dit Jacqueline émue et qui comparait en elle-même cette attitude si noble du vieux paysan avec la prudente abstention de la baronne Rochais (de l'Oise).

— Mais ce que je n'ai pas cru, moi, d'autres, qui n'ont pas, comme moi, connu Mme la marquise, quand elle était jeune fille, pouvaient le croire, ajouta-t-il avec un coup d'œil dans la direction de M. de Solèges... Et alors... alors... j'avais pensé... je voulais... bref, oui, mon intention était de venir vous trouver, monsieur le marquis, et de vous dire tout franc : « Foi de L'Arc'hantec, c'est des menteries aux Ruguellou, toutes ces histoires-là. Ne vous y laissez pas prendre. Et marchons de l'avant tout de même. Si on est battu, ce sera pour l'honneur... Vive la République! »

— Monsieur L'Arc'hantec, dit le marquis, voulez-vous me donner la main?

— Mais comment donc, monsieur le marquis, avec plaisir.

— Tout l'agrément est pour moi, monsieur L'Arc'hantec... Et être battu avec vous aux élections, — car je ne me désiste pas, je maintiens ma candidature, — me sera infiniment plus précieux que d'être vainqueur avec M. Ruguellou...

— Savoir, dit L'Arc'hantec. Si seulement vous me laissiez payer un peu la goutte aux électeurs... vous savez, c'est l'habitude ici... et chaque candidat a ses auberges, comme ses cabaleurs.

— Chut ! dit M. de Solèges, vous connaissez mes principes.

— Oui, c'est cela, conclut Allain avec un bon rire, mourons en beauté... Et vive la République ! comme dit M. L'Arc'hantec.

. . . . . .

Les élections municipales furent un désastre pour la liste que patronait M. de Solèges. La calomnie avait fait son chemin et, si la fugue de Théodore, rapidement connue et propagée, ne permettait d'ajouter qu'une foi médiocre aux insinuations du *Réveil castelneuvien*, qui essayait d'impliquer les Solèges dans le cambriolage du secrétaire des Ruguellou, on ne se privait pas de gloser sur le compte de Jacqueline et d'Allain lui-même, convaincu, sur le rapport des deux frères Le Floch, d'avoir séduit Mathurine Lozac'h, dont la grossesse avancée criait contre lui.

— Heureusement pour la pauvre abandonnée que nous étions là ! allait répétant Mme Ruguellou. Si mon mari n'avait pourvu à son établissement, qu'est-ce qu'elle serait devenue?

Mme Ruguellou négligeait d'ajouter que, pour se couvrir des risques de l'aventure, elle avait pris une sérieuse hypothèque sur les biens des Lozac'h. Dans ces campagnes bretonnes, si indulgentes aux excès des humeurs de piot, on est volontiers sévère aux libertins qui ne sont point de grands seigneurs du régime ou des fils de Jupiter comme Théodore. Allain remarquait qu'on prenait d'un côté quand il arrivait de l'autre ; Jacqueline, dans les conversations, n'était pas plus épargnée que son frère ; l'ingrate figure de M. de Solèges, son vieillissement prématuré, expliquaient suffisamment, aux yeux des électeurs, ses infortunes conjugales : « Sganarelle et Géronte, » disait *le Réveil*... Puis c'était un savant, un membre de l'Institut, un de ces personnages à qui l'on peut difficilement taper sur le ventre et dont la supériorité inquiète plus qu'elle n'impressionne, tandis que M. Ruguellou, malgré la terreur qu'il inspirait, se montrait à l'ordinaire bonhomme et familier. Cette terreur même avait ses bons côtés et tout allait droit, sinon équitablement, dans la commune ; on sentait qu'une poigne solide tenait la barre... Enfin le souvenir des bontés du marquis, la charité inépuisable de Jacqueline, les soins médicaux d'Allain lui-même, toujours prêt à se dépenser au chevet des ma-

lades, ne pouvaient prévaloir contre l'assaut donné aux consciences par la corruption et le favoritisme administratifs. Une marée d'alcool frelaté avait couvert Trébivain, submergé toutes les velléités de résistance ; dans toutes les auberges de la commune, même chez la veuve Thos, la seule débitante qui osât, pour quelques fournitures de boissons, s'adresser ailleurs qu'au Prieuré, on donna gratuitement à boire, pendant toute la semaine, à tous les électeurs sans distinction. Deux patrons pêcheurs de Trezdu, atteints du *delirium tremens*, se colletèrent toute une nuit avec des rochers qu'ils prenaient pour des « Saxons » et, à l'aube, rendirent l'âme dans un hoquet. « Faut-il qu'ils en aient consommé ! » soupirèrent pleins d'une envieuse admiration leurs collègues moins favorisés. Tous les fonctionnaires, mobilisés, payèrent de leur personne. Le sous-préfet, le percepteur, l'administrateur de la marine, le syndic des gens de mer, le garde maritime, vinrent sur les lieux, s'exhibèrent, dans les réunions, aux côtés de M. Ruguellou. Aux marins on fit entendre que la liquidation de leurs pensions de retraite était subordonnée à la réélection de l'ancien maire et de sa liste ; aux cultivateurs, attachés au sol, le sous-préfet affirma sans rire que, si le marquis était élu, c'était la guerre à bref délai, la frontière envahie, tous les hommes valides sous les drapeaux, le pays frappé d'une nouvelle contribution de cinq milliards. Aux uns et aux autres, on représenta M. de Solèges, malgré ses protestations de républicanisme, comme le suppôt de la réaction la plus noire, un revenant de l'ancien régime qui nourrissait obscurément toutes sortes de projets attentatoires contre la liberté des citoyens, rêvait de reconstituer le servage, la dîme, le droit d'aînesse et le droit de jambage. « Ses ancêtres, disait un placard, faisaient battre les marais de leur château par les manants nos pères, pour empêcher les grenouilles de troubler leur sommeil. Voilà, citoyens, à quel degré d'humiliation vous serez bientôt réduits, si vous élisez ce vieux chouan ! » L'instituteur, à l'appui de ces dires, fit coup sur coup trois conférences avec projections lumineuses sur les horreurs de la Féodalité et de l'Inquisition...

Ni les articles anodins de la *Gazette de l'arrondissement*, qui soutenait la candidature du marquis, un peu comme la corde soutient le pendu, ni les affiches où M. de Solèges faisait appel au bon sens de la population, ni la propagande personnelle et infatigable de L'Arc'hantec, ne parvinrent à conjurer le désastre.

Fidèle à son naïf programme d'éducation et de moralisation du suffrage universel, M. de Solèges s'était obstinément refusé jusqu'au bout à remplacer, près de ses électeurs, les arguments par des chopines. Des faveurs inattendues avaient d'ailleurs, entre temps,

rallié à la cause des Ruguellou un certain nombre d'adversaires et d'hésitants : trois boutonnières de cultivateurs s'étaient subitement fleuries du Mérite agricole ; le sous-préfet fit officiellement savoir à Laurentine que, « désireux de donner en la personne de la veuve de l'héroïque Munut un témoignage d'admiration et d'intérêt à la classe maritime tout entière et à ses efforts démocratiques vers une conception de l'univers dégagée de la tyrannie du dogme », il la proposait pour un bureau de tabac de troisième classe. Moins afin d'assurer la réélection de M. Ruguellou, qui ne faisait aucun doute, que pour donner à cette victoire les proportions d'un triomphe, des permissions furent accordées à une trentaine de marins et de soldats, maquillés pour la circonstance en électeurs. Un interdit de séjour recouvra ses droits civils et sept ou huit morts ressuscitèrent par interposition. En retour, des citoyens notoirement vivants et sans antécédents judiciaires, mais suspects de sympathie pour M. de Solèges, se virent rayés, malgré leurs protestations, des listes électorales... C'est là ce qu'en l'an de grâce 1904, sous le gouvernement du combisme, on appelait la libre consultation de la volonté populaire et qui était, avec d'infimes variantes, le régime appliqué sur toute la surface du territoire, Paris excepté.

Le matin du scrutin, après la messe de six heures, qu'il avait entendue à l'auberge de Francine Méléard, pour faire plaisir au sous-préfet de Châteauneuf et bien attester son affranchissement définitif de toutes les contraintes cléricales, M. Ruguellou prit la tête de ses hommes, martialement formés en colonne. A trois pas en avant, un clairon ouvrait la marche. Le drapeau national, largement déployé, flottait sur cette phalange sacrée qui, entre temps, aux croisées des chemins, s'enflait de nouvelles recrues. Au *Repos des Travailleurs*, dans le débit nouvellement ouvert par Mathurine Lozac'h, première halte : Mathurine, par ordre, y avait convoqué la trentaine de maçons occupés en face sur les chantiers du sanatorium. M. Ruguellou, personnellement tenu de se ménager et s'excusant sur le délabrement de son estomac, faisait honneur aux santés avec un verre de limonade. Par bonheur, jusqu'au bourg, on ne comptait le long du chemin qu'un quarteron d'auberges : M. Ruguellou, qui avait hâte d'en finir, ne vit pas sans soulagement approcher la dernière étape. En dépit de son air assuré, de sa prestance, des vivats de ses hommes, des gigues et des hurlements d'apaches auxquels il pouvait mesurer l'étiage grandissant à chaque libation de sa popularité, on sentait, aux regards qu'il coulait dans les groupes, que quelque chose en lui protestait contre l'excès même de cette effervescence et qu'il craignait de retrouver cette protestation dans l'expression de certains

visages. La fugue de Théodore était pour lui un autre sujet de mélancolie : le chenapan avait si bien pris ses dispositions qu'au bout d'une semaine on n'était pas encore arrivé à relever ses traces. Et Mme Ruguellou, atteinte dans son cœur de mère et dans ses intérêts de négociante, n'était plus à prendre avec des pincettes. Le Prieuré devenait un enfer...

Devant la mairie, le bataillon de M. Ruguellou, qui n'avait pas ralenti le pas, vint se heurter à deux distributeurs de bulletins de M. de Solèges, que L'Arc'hantec avait dû racoler dans une commune voisine et qui, entourés, menacés, hués, à demi étranglés, jetèrent là leurs paquets de papier et s'enfuirent. On ne les revit pas de la journée et plusieurs électeurs du marquis, faute de bulletins, s'en retournèrent sans avoir voté... A midi, un bon quart des habitants de Trébivain étaient ivres morts, « saouls perdus », comme on dit là-bas. Des hommes, des femmes — celles-ci plus acharnées encore que les hommes et bramant après les nappes d'alcool du paradis électoral trop vite fermé — gisaient dans les douves, sur la route même. Trois heures durant, l'entrée de la mairie fut barrée par le grand corps d'un pochard, baignant dans une mare rouge, comme un bœuf égorgé. Allain faillit être écharpé pour avoir pris un instantané de la scène. A six heures du soir, le scrutin fut clos : moins d'une heure plus tard, M. Ruguellou était proclamé élu avec toute sa liste par 495 voix contre 152 à la liste du marquis. Le dernier élu des Bleus avait encore deux cents voix de plus que le premier de la liste « blanche ». M. Ruguellou triomphait. Et ce triomphe, attendu, escompté, rendit des forces à l'orgie. La nuit fut pleine de cris, de chants, de blasphèmes, de rixes, de ruts ; les quinze auberges de Trébivain flambaient ; des pierres, des ordures étoilaient au matin les vitres de Silencio ; devant le presbytère, quoique le recteur n'eût pris aucune part à la campagne électorale, un groupe de pêcheurs et de nourrissons de la Laïque, avec l'instituteur adjoint pour chef d'orchestre, firent alterner la *Carmagnole* et le *Ça ira*. Sous les chants rageurs, exaspérés et discordants, la mer, comme une basse, roulait sa grande voix sourde, son *miserere* de tous les temps...

M. Ruguellou, cependant, trouvait un goût de cendre à sa victoire. Seul ou à peu près seul de ses fidèles qui eût gardé toute sa raison, il revenait chez lui lentement, à la tombée du crépuscule... Des restes de lueurs flottaient dans les déchirures du ciel ; un vent d'est, léger et frais, frisait la cime des ajoncs. Comme il longeait un pré, M. Ruguellou entendit un hennissement et vit, au-dessus d'une barrière, la tête maigre et chenue de Général, mis au vert depuis quelques jours pour cause d'infirmité. Il s'arrêta pour caresser le mufle de la

bête. Jamais il ne s'était senti si triste, n'avait trouvé sa vie plus misérable, plus sordide. Il était riche pourtant, millionnaire ou presque, honoré ; ces nouvelles élections avaient encore renforcé sa puissance... Il songeait à cette Jacqueline Domaguet, aux beaux yeux d'améthyste, au profil de camée, qui était aujourd'hui Mme de Solèges et qui aurait pu, s'il avait été moins faible, porter son nom... Il rentra chez lui comme un condamné. Deux télégrammes l'y attendaient, qu'avait déjà ouverts Mme Ruguellou et qu'elle lui tendit.

— C'est la journée de tous les bonheurs. Lis !

L'un des télégrammes annonçait que Théodore, arrêté à Nantes, dans une banque, où il essayait de négocier les titres du Crédit Occidental, venait d'être conduit au train sous bonne escorte.

— Ah ! dit seulement M. Ruguellou. Et l'autre télégramme, qu'est-ce que c'est ?

— Une meilleure nouvelle encore : Robineau est mort ce matin. Si nous savons nous y prendre avec Romignac, ton élection au conseil général est assurée.

— Oui, dit M. Ruguellou, d'une voix lointaine, comme absente, mais voudra-t-il, après...

— Après quoi ?

— Après ce que nous avons fait aux Solèges ?

TROISIÈME PARTIE

I

Ad augusta per angusta.

Creuzolles est un grand manoir de la Renaissance plusieurs fois retouché, et la dernière fois en 1792 par dame Marie-Gabrielle Kergriest, épouse et tutrice de Michel Romignac *(sic)*, tombé en enfance, à qui elle se substitua dans l'administration des biens de la communauté : pour avoir conservé sa tête en l'occurrence, la malheureuse faillit la perdre l'année suivante, où elle fut arrêtée aux termes du mandat lancé contre elle comme suspecte d'être « aussi intelligente que son mari est simple ». Il n'avait été fait depuis lors au château que les réparations nécessaires à son entretien, et toute l'attention de ses hôtes s'était portée sur les pelouses et l'étang du parc qui était alimenté par une série de cascades artificielles imitées du Petit-Trianon. La terrasse, en contre-haut de plus de trente pieds et

garnie de gros balustres Louis XIII, passe, à juste titre, pour la plus belle du genre qui soit en Bretagne, après celle de Pontcallec : l'œil y enveloppe un grand cirque de prairies, de futaies et d'eaux vives ou dormantes, tournant dans un amphithéâtre de collines rocheuses dont les débris d'un gibet et trois ou quatre moulins à vent désaffectés chevauchent les gradins supérieurs. On y est au mieux, par temps propice, pour la sieste ou la rêverie, et c'était assez le sentiment des invités de M. de Romignac, qui y prenaient le café par petits groupes sympathiques, nés du hasard de l'heure et de la rencontre.

Le déjeuner, qu'on appelle encore le dîner dans tout l'Ouest, comme on y appelle souper le dîner, s'était prolongé jusqu'à cinq heures du soir, copieux, riche, un peu lourd, arrosé de vins solides, ainsi qu'il convient à un repas politique, où les convives, en majeure partie plébéiens, apportent un appétit plus puissant que délicat. De fait, à part les Balandreau, le receveur de Saint-Uzec et Mlle de Foulquemont, une vieille cousine lorraine des Romignac, de passage à Creuzolles, tous les invités du comte appartenaient à la classe des cultivateurs aisés ou à cette bourgeoisie terrienne d'officiers ministériels et de négociants en gros, dont les membres accaparent de plus en plus, dans les campagnes, les fonctions édilitaires.

La nuance politique de ces divers invités était cependant assez heurtée : si l'on ne connaissait point d'opinion au professeur Balandreau, les sentiments conservateurs de M. de Romignac, du receveur et de la douzaine de conseillers municipaux de Saint-Uzec qui assistaient au déjeuner ne faisaient question pour personne ; on ne s'en étonnait que davantage de la présence, à la même table, du couple Ruguellou et de M. Kerfaouet, conseiller général d'un canton voisin, dont la parfaite orthodoxie ministérielle (républicaine n'eût pas été assez dire) ne prêtait pas davantage à équivoque. L'approche des élections cantonales et l'annonce des deux candidatures rivales de M. Ruguellou et de M. Bellec, notaire et maire de Rozlan, expliquaient fort bien, en réalité, pour tous les convives, le ton fortement panaché de la réunion. Entre ces deux candidatures, qui lui étaient, suivant son expression, presque également antipathiques, M. de Romignac s'était, un moment, consulté : s'il avait penché, à la fin, pour M. Ruguellou, cela pouvait être en partie par fidélité à son paradoxal principe qu'entre deux maux politiques, il faut toujours donner la préférence au pire : ce principe une fois admis, et M. Ruguellou lui semblant un coquin d'une autre envergure que Bellec, plus timide ou plus rusé et qui s'arrangeait toujours pour garder un pied dans la légalité, on concevait à la rigueur que M. de Romignac eût opté pour le concurrent du notaire.

— Voyez-vous, mon cher, avait-il expliqué au professeur Balandreau, j'ai étudié à fond ces deux gaillards. Ils se valent, soit. Mais Bellec est veuf ; il n'a pas, derrière lui, une Mme Ruguellou ; c'est un jouisseur, un vaniteux, soit encore ! mais c'est en sus un homme très ferré sur le code. Avec lui, rien à faire... Tandis qu'avec Ruguellou... Vous verrez, sa femme aidant, où la passion du gain, la folie du million, le poussera, celui-là !...

Le professeur Balandreau avait hoché la tête.

— Hum ! Mme Ruguellou est maligne ; elle aussi a été élevée dans la poussière du greffe ; elle connaît le droit.

— Elle connaît ou croit connaître encore mieux les hommes et que tout est permis à un mamamouchi de la majorité républicaine comme son mari. Elle osera tout, vous dis-je, mon cher professeur, et je ne jurerais point que tout ne lui réussirait pas en dernier ressort, si nous n'étions là pour un coup, mon ami Le Provost de Launay et moi. Il n'y a plus de justice, c'est entendu, mais il y a des journaux, un semblant d'opinion avec laquelle il faut compter dans le département, surtout depuis que nous avons à la tête de l'*Indépendance armoricaine* ce petit Maubec qui ne ment pas à son nom, le drôle... Launay a encore de la voix... Je ne suis pas aphone moi-même, quand je m'y mets... Et le jour où M. Ruguellou se découvrira, prêtera le flanc, — il le prêtera, soyez-en sûr, — sacrebleu ! le bel hallali que nous lui sonnerons !... Rien que pour ce plaisir-là, mon cher, je suis capable de voter en personne pour lui... A plus forte raison lui ferai-je obtenir toutes les voix de ma connaissance... Peuh ! Un Bellec ! Un gaillard qui ne se laisserait seulement pas mener en correctionnelle. Pourquoi pas un petit Saint-Just comme le docteur Laroze, pendant que vous y êtes? Ruguellou, mais je vous dis que nous lui donnerons l'auréole de la cour d'assises, à Ruguellou !...

Le professeur Balandreau n'avait pu s'empêcher de rire. En spécialiste un peu étroit, qui ne voit dans l'humanité que des malades et des bien portants, il tenait à peu de prix les différences que leurs opinions introduisent parmi les hommes, et contemplait la comédie politique de l'œil dont un aliéniste peut contempler les ébats d'une section de fous dans un préau de Charenton ou de Villejuif. Il y avait des degrés sans doute dans le détraquement de ces hommes, des cas plus ou moins morbides. Mais ces folies diverses et pour si tranchées qu'elles fussent, ne lui semblaient aucunement irréductibles. Et c'est ainsi qu'il n'avait fait aucune objection au projet audacieux que lui avait soumis Allain quelques jours après les élections et qu'un autre que lui eût traité d'insensé : car quelle vraisemblance, au lendemain d'une lutte aussi effrénée, que les Ruguellou, encore tout

enivrés de leur triomphe, acceptassent de composer avec leurs rivaux de la veille et d'accorder Suzie au beau-frère du marquis? Le professeur Balandreau ne s'était même pas étonné de voir les Solèges faire ainsi litière de leur juste répulsion pour les Ruguellou. Tout ce qui avait précédé la visite d'Allain, c'était de la politique! La crise passée, ses clients reprenaient leur température normale et se remettaient à vivre en conformité de la raison. Et vraiment il semblait on ne peut plus raisonnable au professeur que deux êtres aussi charmants, aussi bien faits l'un pour l'autre que Suzie et Allain, ne fussent pas plus longtemps séparés par des préjugés imbéciles. Cette frêle petite Suzie, de santé bien précaire sans doute, n'était pourtant pas si profondément atteinte qu'un garçon comme Allain, qui la changerait de milieu, lui prodiguerait toutes les ressources d'une affection intelligente, ne fût capable de la rendre à la santé. Le professeur Balandreau ignorait ou voulait ignorer ce qui s'était passé dans l'âme de son jeune confrère, éclairé par Jacqueline sur la profondeur du sentiment qu'il portait à Suzie, et combien il avait dû prendre sur lui pour consentir à la démarche un peu humiliante dont il était venu charger le directeur de l'Institut orthopédique.

Cette démarche ne consistait ni plus ni moins qu'à se substituer aux Solèges, de qui une demande en règle de la main de Suzie n'eût vraisemblablement pas été accueillie au Prieuré, et à présenter pour eux cette demande ou à lui préparer les voies. Et, à la vérité, même avec un truchement et allié de cette qualité, Allain ne se fût pas flatté d'emporter la place si, sur les conseils de sa sœur et connaissant l'avarice des Ruguellou, il n'avait décidé de faire abandon pur et simple aux deux ladres de l'avoir personnel de Suzie : à défaut d'un sentiment plus généreux, l'intérêt pouvait incliner les Ruguellou à la transaction proposée.

Le professeur Balandreau trouvait le sacrifice bien excessif : Allain lui avait donné des précisions sur le chiffre de la fortune de Suzie, celles-là même qu'il tenait de Me Bellec, le notaire de Rozlan. Et le nom du notaire ainsi jeté dans la conversation, avait aiguillé la pensée du professeur vers une formule d'accommodement moins préjudiciable aux intérêts de son jeune ami.

Ce Bellec, n'était-ce point précisément le concurrent de M. Ruguellou aux prochaines élections cantonales? De l'attitude qu'adopterait M. de Romignac à son égard dépendrait l'élection ou l'échec de M. Ruguellou. Sans vouloir peser sur M. de Romignac et quand il connut les raisons de son choix, le professeur Balandreau songea tout naturellement à tirer parti d'une si heureuse conjoncture, et, séance tenante, s'ouvrit à son interlocuteur des projets d'Allain, ne

doutant point qu'il n'acceptât de les servir : pour s'assurer l'appui de l'influent châtelain et décrocher le mandat de conseiller général, les Ruguellou étaient gens peut-être à consentir au mariage de Suzie sans qu'il fût besoin de leur abandonner, en totalité du moins, l'avoir personnel de la jeune fille.

M. de Romignac partagea cette manière de voir que n'eussent point approuvée sans doute Allain ni Jacqueline, meilleurs psychologues en la circonstance. Une sympathie naturelle de classe le portait vers M. de Solèges, dont le républicanisme avait je ne sais quoi de candide et presque d'aimable, comparé aux violences jacobines de certains nobles de la région, qu'on avait vus à leur coucher royalistes ultra et qui s'étaient réveillés sans-culottes effrénés. M. de Romignac avait pris ses précautions personnelles vis-à-vis de M. Ruguellou : engagement formel devant témoins et sous la garantie de M. Kerfaouet, présent à l'engagement, qu'on ne toucherait pas aux écoles libres de la commune ; que la location du presbytère, consentie, pour une annuité très faible au recteur et à ses deux vicaires, ne serait pas surélevée d'office ; que la route de Saint-Uzec à Châteauneuf serait classée et la côte du bourg rectifiée, etc., etc.

Ce n'étaient point là des concessions sans importance ; mais M. de Romignac les eût obtenues tout aussi bien de Bellec que de M. Ruguellou, comme il les avait obtenues de défunt Robineau, et, sauf la promesse qu'on le débarrasserait d'un certain « délégué » du nom de Jacques Le Bris, à l'encombrante activité duquel on chercherait un emploi dans une autre commune, le châtelain de Creuzolles ne gagnait rien ou presque rien au nouveau marché. C'est pourquoi il ne lui déplaisait pas de « serrer un peu la vis » aux Ruguellou et de leur faire sentir qu'il connaissait la valeur du concours qu'il leur prêtait. Il les tiendrait d'autant mieux qu'il leur aurait fait payer plus cher ce concours. Et le système ne s'était pas révélé si mauvais jusque-là.

Au long du déjeuner, qui venait de se terminer, il n'avait été question que d'une façon incidente des élections prochaines, et l'on n'avait pris aucune décision ferme au sujet de la candidature de M. Ruguellou. Les convives s'étaient bornés à se tâter. M. de Romignac, qui dirigeait la conversation, avait eu soin de la tenir sur le terrain des généralités. Mme Ruguellou s'étonnait bien un peu de cette réserve, et l'avait marquée à M. Kerfaouet, qui s'en étonnait également ; en vain avait-elle prodigué les « avances » au recteur de Saint-Uzec, à côté de qui elle était placée, et qui — naïveté ou malice (on ne sait jamais avec les ecclésiastiques) — s'était déclaré édifié de son attitude pendant le *Benedicite* et les *Grâces;* elle commença seulement de flairer

le mystère, quand, sur la terrasse, M. de Romignac, qui, sous couleur de lui montrer ses rosiers, avait manœuvré habilement pour la séparer des autres groupes, fut rejoint par M. Ruguellou et le professeur Balandreau, déjà aux prises, comme en témoignait l'écarlate qui couvrait les joues du candidat.

Mme Ruguellou remarqua cette rougeur, qui aurait passé inaperçue au milieu des faces congestionnées du reste de l'assistance, si la dyspepsie dont souffrait son mari n'avait été une garantie de sa sobriété. Du coup, elle ne fit plus attention aux rosiers de son hôte, qui lui présentait pourtant une véritable rareté, une grande rose hybride aux pétales tricolores, triomphe de Fiacre Larveur, le jardinier de Creuzolles, lequel avait pâli pendant trois ans sur cette création.

— L'*Armorica*, chère madame ! La perle de mes collections ! Voyez quelle élégance de port, quelle finesse de tons, quel savant dégradé dans les nuances... Ah ! chère madame, c'est devant des merveilles de cette sorte qu'il me prend regret de n'être pas président de la République ou simplement ministre de l'Agriculture et de n'avoir pas les mains pleines de cordons et de titres pour récompenser comme il le mérite l'artiste qui a créé une telle rose...

— Vraiment? fit Mme Ruguellou pour dire quelque chose.

— Dame ! continua M. de Romignac, n'est-ce point, à sa manière, un bienfaiteur de l'humanité? Et je n'ai même pas le crédit nécessaire pour lui faire obtenir le poireau !... Victime des opinions réactionnaires de son maître, mon jardinier mourra la boutonnière vierge... Madame Ruguellou, quand M. Ruguellou sera conseiller général, je vous demanderai de prendre six semaines Fiacre Larveur à votre service... le temps de lui donner un vernis de républicanisme et de le faire décorer... Mais vous me le rendrez ensuite, par exemple !

Mme Ruguellou, cette fois, ne prit même pas la peine de répondre. Elle ne voyait que trop bien où tendaient les impertinents discours de M. de Romignac qui cherchait seulement à l'amuser pendant que le professeur Balandreau entamait avec son mari des pourparlers autrement sérieux.

Lesquels? De quoi pouvait-il bien s'agir entre les deux hommes?

Mais, visiblement, M. de Romignac était dans le jeu du praticien, ce qui fit qu'elle ne chercha pas à biaiser et demanda tout de suite à M. Ruguellou la cause de son agitation. Elle craignait toujours les impairs que son mari pouvait commettre hors de sa présence.

— Oui, appuya ironiquement M. de Romignac, que pouviez-vous bien dire à ce bon M. Ruguellou, mon cher professeur, pour l'avoir mis en cet état?...

— Mon Dieu !... balbutia M. Ruguellou, c'est la surprise... J'étais si peu préparé...

— Mais à quoi? Parle donc ! ordonna d'une voix sèche Mme Ruguellou.

M. Ruguellou se retourna vers le professeur Balandreau avec le désir évident qu'il lui épargnât une communication particulièrement pénible en s'en chargeant à sa place.

— Eh bien, voilà, dit le professeur Balandreau, cédant à cette invite muette... M. Allain Domaguet, chirurgien des hôpitaux de Paris...

Le visage de Mme Ruguellou se rembrunit instantanément.

— Comment? C'est de M. Allain Domaguet qu'il s'agit? Mon mari aurait dû vous dire tout de suite qu'après ce qui s'est passé, nous ne voulions plus avoir rien de commun avec ce monsieur et les siens...

— Eh là, chère madame ! intervint en souriant M. de Romignac. Un peu de calme ! Les temps héroïques sont révolus. Une ère nouvelle s'est ouverte avec la victoire de votre mari, et tout est à l'apaisement et à la conciliation...

— Jamais nous ne ferons la paix avec les Solèges, jamais ! prononça nettement Mme Ruguellou.

— Souffrez que je n'en croie rien, chère madame, riposta du tac au tac le châtelain de Creuzolles. Vous avez un sens trop fin des intérêts de votre mari pour persister dans une attitude qui peut décider de celle de vos alliés occasionnels et les obliger...

— Ah ! dit Mme Ruguellou, avec un regard aigu à l'adresse de son interlocuteur, je comprends, à présent, pourquoi vous êtes resté sur la réserve pendant le repas... Mais il n'avait été question de rien de pareil jusqu'ici et ces nouvelles exigences...

— Oh ! exigences !...

— ... Après la concession que nous vous avons faite pour le « délégué », le sacrifice de ce brave homme !...

— Mais pas du tout ! Je lui rends service, à ce brave homme... comme vous l'appelez. On le déplacera, c'est vrai, mais il recevra de l'avancement. Je suis sûr qu'il me remerciera...

— Oui, comme je vous remercie moi-même, dit Mme Ruguellou.

Et se tournant vers le professeur Balandreau :

— Soit, continuez, cher monsieur. Exposez-nous ce dont vous a chargé M. Domaguet. Nous verrons ensuite.

— Avant tout, chère madame, dit le praticien, je dois m'excuser et vous prier d'excuser M. Domaguet de l'incorrection qu'il peut y avoir à me substituer en l'occurrence à M. de Solèges... N'était que

M. Domaguet craignait que vous n'eussiez pas voulu recevoir son beau-frère, il n'eût jamais et je n'eusse point moi-même accepté de donner cette entorse au protocole ; en un mot, M. Domaguet serait le plus heureux des hommes si vous lui accordiez la main de votre nièce, Mlle Suzanne Cognat.

Mme Ruguellou s'attendait bien à une tuile, comme on dit vulgairement, et, convaincue maintenant qu'il lui faudrait agréer certaines concessions, sous peine de s'aliéner M. de Romignac et de compromettre les chances de son mari, elle s'était d'avance armée de résignation. Mais, pour préparée qu'elle fût au choc, sa pensée était si loin du projet de mariage dont venait de l'entretenir le professeur Balandreau qu'elle demeura tout un temps interdite. A aucun moment, elle ne s'était doutée de l'inclination d'Allain pour Suzic ; le hasard avait disposé les événements de telle sorte que cette piste avait complètement échappé à sa perspicacité, et qu'après avoir inventé de toutes pièces l'histoire des relations de Mathurine et d'Allain, Mme Ruguellou avait fini par croire de bonne foi à sa réalité. Dans l'intervalle, il est vrai, le rapport des frères Le Floc'h, qui avaient surpris le jeune homme escaladant de nuit le mur du Prieuré, était venu donner à ce roman la plus inattendue des confirmations. Et, en définitive, ce roman, vrai ou faux, servait trop bien ses intérêts immédiats pour que Mme Ruguellou ne s'y tînt pas mordicus. Peut-être aurait-elle poussé plus loin l'enquête, si elle en avait eu le temps ; mais la découverte des lettres signées Folette et J. D... avait, une fois de plus, orienté son activité vers une autre direction. Tout avait tendu chez elle, désormais, à écraser les Solèges sous le poids des révélations contenues dans cette correspondance. Le résultat n'avait pas été complètement atteint, la correspondance ayant été subtilisée. Par qui? Jusqu'au dernier jour, Mme Ruguellou avait cru que c'était par la même main qui avait fracturé son secrétaire, raflé les 5 340 francs du compte Douarin et les actions du Crédit Occidental. Mais Théodore, venu à résipiscence et assuré, quoi qu'il eût fait, du pardon maternel, s'était défendu comme un beau diable d'avoir touché aux lettres. Il paraissait si sincère, que Mme Ruguellou n'avait plus su que penser. Tour à tour, ses soupçons s'étaient reportés sur God, sur Juluen, même sur Irma, également capables d'avoir pu négocier la vente de la correspondance, dont une indiscrétion leur aurait révélé la valeur ; ils avaient toujours épargné Suzic, et c'est que Mme Ruguellou ne voyait pas bien à quel mobile aurait obéi la jeune fille en dérobant les lettres. La passion du lucre, qui avait pu faire agir les autres, n'avait aucune prise sur cette âme parfaitement droite ; Suzic n'aurait su ni voulu tirer argent de la

correspondance dérobée ; elle connaissait à peine les Solèges, d'ailleurs. C'était assez pour l'innocenter dans l'esprit de sa tante, qui retombait à ses perplexités.

Brusquement, la demande du professeur Balandreau avait déchiré les voiles : en même temps qu'elle révélait à Mme Ruguellou qu'Allain aimait Suzic, — et la réciproque n'était pas moins vraie, sans doute, — elle éclairait profondément la conduite de la jeune fille, qui, par amour pour Allain, avait très bien pu faire ce qu'elle n'aurait pas fait par intérêt. Ce n'était pas Mathurine, mais Suzic, avec qui le galant avait des rendez-vous nocturnes. Ainsi tout s'expliquait, et cette porte du jardin restée ouverte, alors que Mme Ruguellou la fermait au verrou chaque soir, et le tremblement, la pâleur de Suzic quand sa tante était descendue et avait trouvé le secrétaire fracturé... car elle était la première personne, cette Suzic, qui eût pénétré dans la pièce le matin après le départ de Théodore... Et cela encore créait contre elle une dernière et décisive présomption de culpabilité. Du moment que Théodore n'avait pas touché aux lettres, il n'y avait qu'elle qui avait pu s'en emparer, et, pour s'attirer les bonnes grâces d'Allain ou à sa sollicitation peut-être, les lui remettre, priver sa tante de cette arme formidable, s'associer contre elle avec ses pires ennemis... Vipère, serpent abominable ! Comme Mme Ruguellou, si Suzic avait été là, l'eût de bon cœur broyée sous ses talons ! Comme elle lui eût fait payer en un coup sa fourbe, ses ruses, ses mensonges, son vol, surtout, — le plus épouvantable des vols, puisqu'il frustrait Mme Ruguellou de 100 000 francs... 100 000 francs... 100 000 francs... le prix que M. de Solèges, au dire de Valbreuse, eût racheté la correspondance ! 100 000 francs !... Ah ! la petite gueuse ne perdrait rien pour attendre, et elle allait en voir de belles, quand sa tante serait de retour au Prieuré !... 100 000 francs !

— Eh bien, chère madame, demanda M. de Romignac qui, sans savoir quelles affreuses pensées roulaient dans le cerveau de son invitée, et moitié par dilettantisme, moitié par courtoisie, voulait lui laisser le temps de se remettre de sa commotion, que dites-vous de l'ambassade dont est chargé notre bon professeur? L'âge d'or, c'est tout bonnement l'âge d'or où nous entrons ! Il n'y a plus d'ennemis. Les loups et les moutons font alliance... Un membre du clan des Solèges aspire à l'honneur de prendre femme dans le clan des Ruguellou !

— Et si le clan des Ruguellou déclinait cet honneur? répliqua Mme Ruguellou en scrutant la figure de M. de Romignac.

— Ah ! madame, pouvez-vous supposer pareille chose? dit le châtelain sans se départir du ton ironique qu'il avait adopté dès ce

début de la conversation et qui lui permettait tour à tour d'avertir et de menacer sans brutalité l'adversaire très fine qu'était son interlocutrice.

— Supposez-le, pourtant, dit celle-ci en insistant.

— Je n'en ferai rien, chère madame... Eh ! vous êtes aussi trop exigeante... Comment ! Je nage depuis les dernières élections municipales de Trébivain dans une atmosphère de paix, de douceur, d'accommodement ; je vois tout le monde heureux autour de moi et je tâche à me mettre à l'unisson du bonheur universel ; je désarme ou suis, du moins, tout disposé à désarmer ; dans une heure d'ici, mon recteur, mes conseillers et moi-même, d'accord sur la nécessité de faire triompher la candidature de M. Ruguellou, nous nous serions séparés en nous donnant rendez-vous devant les urnes — et vous voulez que je renonce à ce beau rêve pour tout remettre en question, changer de camp et tomber d'un homme supérieur comme votre mari à une vulgaire fripouille comme ce Bellec?... Franchement, là, est-ce raisonnable? Le souhaitez-vous vraiment?

— J'entends, dit Mme Ruguellou, avec un soupir d'apparente résignation, mais avec la secrète pensée de gagner du temps... Eh bien, cher monsieur, continua-t-elle, parlant cette fois au professeur Balandreau, nous ne repoussons pas en principe, mon mari et moi, la demande que vous nous présentez... Je n'irai pas jusqu'à dire que nous l'accueillons avec enthousiasme... Enfin nous allons voir, réfléchir... Il nous faut consulter Suzanne d'abord... Si ses sentiments...

— Parfait, chère madame, dit en s'inclinant le professeur Balandreau. Il n'est que trop juste que Mlle Suzanne soit d'abord consultée. Mais, comme j'ai tout lieu de croire qu'elle ne fera pas mauvais visage à notre demande...

— Vous êtes donc plus avancé que moi, cher monsieur, et il m'avait bien semblé jusqu'ici que cette gamine... car ce n'est qu'une gamine...

— Hum ! Elle a dix-huit ans et demi, si je ne me trompe... l'âge même de ma fille Pauline... qui n'aimerait pas beaucoup entendre traiter de gamine la grave diplômée de l'École des Chartes qu'elle s'apprête à devenir.

— Mlle Pauline est une jeune fille précoce... son intelligence, l'instruction supérieure qu'elle a reçue la mettent à part... Il n'y a pas de rapprochement possible avec Suzie qui n'a montré jusqu'ici de réelles dispositions que pour la vie religieuse... Ce n'était même pas sans gêner un peu mon mari, à cause de sa situation...

— Une nièce bonne sœur ! je crois fichtre bien ! ricana M. de Romignac. Qu'en aurait dit la Préfecture? Et qu'eût pensé le docteur

Laroze, cette conscience républicaine pour qui notre triste pays est ravagé par deux fléaux : la tuberculose et le catholicisme (car le cléricalisme est déjà remisé)? M. Ruguellou devra une fière chandelle au professeur Balandreau pour l'avoir tiré de ce pétrin !

— Le malheur est, reprit Mme Ruguellou, que ce n'était pas seulement le tour d'esprit de Suzanne qui la portait vers la vie religieuse... Elle n'a aucune fortune, vous le savez, pas de dot...

— Pardon, chère madame, dit nettement cette fois le professeur Balandreau : il lui revient à sa majorité soixante mille francs, M. Ruguellou l'a reconnu lui-même tout à l'heure.

— Tu as reconnu cela ! Mais tu es fou ! Qu'est-ce que ça veut dire? s'écria Mme Ruguellou, foudroyant son mari du regard.

— Je... te... demande pardon, Aurélie, balbutia le pauvre homme. Le... le professeur m'a mal compris...

— Mais nullement, cher monsieur... Je tiens mes renseignements de bonne source... D'ailleurs, si je me trompe, c'est ce que nous apprendrons par le compte définitif de tutelle qui sera remis à Mlle Suzanne au moment de son mariage.

— J'ai reconnu seulement que Suzanne avait une certaine somme à recevoir à sa majorité... Je n'ai pas donné de chiffre, continua piteusement M. Ruguellou.

— Et bien tu as fait... Une certaine somme !... Pas un sou, pas un liard, voilà la vérité ! Et c'est encore elle qui nous redevrait !...

— Par exemple ! protesta le professeur Balandreau... Les soixante mille francs de Mlle Suzanne ne se sont pourtant pas fondus tout seuls au soleil ! Ils portaient intérêt, d'ailleurs. Vous en touchiez l'usufruit !...

— Bel usufruit ! Trois mille francs la première année... Et après, rien !

— Je ne comprends pas, dit le professeur Balandreau.

— Moi non plus, ma foi, chère madame, appuya M. de Romignac.

M. Ruguellou ne comprenait pas davantage. Décontenancé par les précisions du professeur Balandreau, il avait à peu près convenu de la vérité, et il se demandait comment, par quelle illumination de génie sa femme allait sortir de ce mauvais pas. Son assurance était si grande qu'il s'en effrayait presque.

— Vous allez donc comprendre, dit Mme Ruguellou : les soixante mille francs de Suzanne, placés en valeurs au porteur, ont sombré dès la seconde année dans la déconfiture du Crédit Occidental.

M. Ruguellou étouffa dans une quinte l'exclamation de surprise que lui arracha cette déclaration de sa femme. Il avait compris et il se sentait partagé entre l'admiration et la crainte des conséquences

d'un si audacieux mensonge. Faire prendre les actions Varinard, tombées à zéro, pour la dot de Suzanne : quelle idée de génie, en effet ! Cette idée, qui avait traversé comme un éclair le cerveau de Mme Ruguellou et qu'elle avait adoptée tout de suite avec cette promptitude, cette rapidité de décision qui en faisaient une dialecticienne si redoutable, elle n'était pas sans rencontrer de graves objections, et Mme Ruguellou voyait bien que le professeur Balandreau et M. de Romignac demeuraient fort sceptiques. Et pouvaient-ils, en effet, ne pas s'étonner qu'une femme comme Mme Ruguellou, la circonspection, la sagesse même, dont tous les biens étaient en maisons et en bonnes terres et qui n'eût pas risqué un centime sur une valeur de Bourse, eût commis l'imprudence de placer le capital tout entier de sa nièce dans un établissement aussi suspect que le Crédit Occidental?...

— Extraordinaire ! Extraordinaire ! murmura le professeur Balandreau.

— Quoi ! Qu'y a-t-il d'extraordinaire là? demanda Mme Ruguellou, prenant rapidement l'offensive. Voulez-vous dire que M. Ruguellou n'a pas fait son devoir de tuteur? Il n'était pas seul : la loi a donné à Suzanne, comme à tous les mineurs, un conseil de famille...

Elle venait de se rappeler fort à propos que le juge de paix, à qui revenait la présidence de ce conseil, était mort trois années en deçà et qu'aucune réunion n'avait eu lieu depuis. Sur les six autres personnes composant le conseil de famille, y compris M. Ruguellou, tuteur désigné, l'une était gâteuse et n'avait pas été remplacée ; une autre, impotente, n'avait jamais assisté aux réunions, et les deux autres ne savaient pas signer. Quant au subrogé tuteur, c'était tout simplement Kerthomas, leur homme à tout faire, avec qui il était facile de s'entendre pour libeller et antidater des états de gestion, qui feraient foi d'autant plus aisément que la loi n'exige aucune formalité pour l'établissement de ces actes qui peuvent être rédigés et remis sans frais sur papier libre. Sans doute, les délibérations antérieures du conseil de famille ne contenaient pas trace d'une autorisation donnée au tuteur d'affecter un emploi nouveau aux soixante mille francs de Suzic, mais rien n'empêchait le conseil d'avoir changé d'avis par la suite. Rien n'empêchait surtout les Ruguellou de le dire. La loi, en somme, ne leur faisait une obligation que d'élever Suzic : elle leur laissait toute liberté d'employer ses fonds à leur guise, et si, juridiquement parlant, ils en demeuraient comptables, Mme Ruguellou savait sa pupille incapable de s'adresser aux tribunaux pour en obtenir le recouvrement.

— Et le conseil de famille a pu se permettre?... reprit après un moment de silence le professeur Balandreau, qui avait peine à se rendre.

— Que voulez-vous, cher monsieur, coupa sèchement Mme Ruguellou, le conseil croyait agir au mieux des intérêts de Suzanne. Le Crédit Occidental donnait au début du 6 pour 100 : c'était un moyen inespéré de faire fructifier l'avoir de cette enfant. Si les choses ont mal tourné, la faute en est aux circonstances et non à nous. Il restera toujours à Suzanne la ressource de nous attaquer devant les tribunaux à sa majorité. Nous sommes faits à l'ingratitude !... En attendant, vous me permettrez de rapporter intégralement à ma nièce cette partie de notre entretien. Il est bon qu'elle sache dans quels sentiments on voulait l'épouser et que M. Domaguet en avait beaucoup plus à sa dot qu'à elle-même.

— Mais non ! Mais non ! C'est une erreur ! protesta vivement le professeur Balandreau, et je vous défends de lui dire ça, parce que ce serait tout le contraire de la vérité. Je ne suis pas très ferré en droit et il est possible, à la rigueur, que vous ayez raison, quoique... enfin... quand la loi dit que le tuteur doit administrer les biens du mineur en bon père de famille et répond des dommages-intérêts qui pourraient résulter d'une mauvaise gestion...

— Hum ! la loi, elle en dit bien d'autres ! remarqua M. de Romignac. S'il n'y avait que la loi ! Mais il y a ceux qui l'appliquent !

— Évidemment ! convint le professeur Balandreau. Et d'ailleurs, chère madame, il ne m'en coûte aucunement de reconnaître que j'avais excédé mes pouvoirs. Mon mandant, M. Domaguet, en voulait si peu à la dot de Mlle Suzanne, qu'il m'avait formellement prié de vous dire qu'il renonçait purement et simplement à cette dot et qu'il était prêt — si Mlle Suzanne y consentait, — à vous en donner décharge pour elle et pour lui.

— Il me semble, Aurélie, risqua M. Ruguellou, que... dans ces conditions... peut-être...

— Nous verrons, dit Mme Ruguellou... De toute manière, si une telle renonciation intervenait, je ne supporterais pas qu'elle prît la forme d'une générosité... Comme je vous le disais tout à l'heure, cher monsieur, Suzanne, n'ayant pas le sou, nous avons fait plus que notre devoir, mon mari et moi, en l'élevant jusqu'à l'âge de dix-huit ans *gratis pro Deo* et en la traitant comme notre propre fille... S'il y a un débiteur là dedans, ce n'est pas nous, j'ai quelque droit de le prétendre. Et il faudra que l'acte que nous passerons s'en explique nettement.

— Vous le ferez rédiger par votre notaire, dit le professeur Balandreau, d'autant plus condescendant qu'il s'apercevait de la faute qu'il avait commise en ne suivant pas à la lettre les instructions d'Allain.

— Ou mieux, vous le rédigerez vous-même, ricana M. de Romignac. Quel notaire serait capable d'atteindre à votre cheville? Allons ! Allons ! madame Ruguellou, un bon mouvement : acceptez vite. Mes invités commencent à s'impatienter. Est-ce oui?

— Vous me mettez le couteau sur la gorge, dit Mme Ruguellou. Il faut bien que je réponde comme vous voulez.

— A la bonne heure ! Et maintenant que vous avez achevé d'admirer mes rosiers et que nous sommes complètement d'accord sur tous les points de notre petit contrat politique, permettez-moi de vous offrir mon bras et de vous ramener avec M. Ruguellou vers notre cher recteur...

Malgré l'approche du soir et l'ombre grandissante qu'allongeaient les collines, l'animation restait vive sur la terrasse de Creuzolles, où Mme de Romignac, pour tromper l'attente des invités, avait fait circuler, à la suite du café, des liqueurs variées, de la bière et des cigares. Elle-même et sa cousine se multipliaient, allaient de groupe en groupe et, davantage, s'attachaient à M. Kerfaouet qui, séduit par la bonne grâce et les attentions des deux femmes, ne songeait pas trop à s'étonner de la longueur des pourparlers entre M. Ruguellou et M. de Romignac. Aussi bien ne figurait-il là que comme tampon, pour adoucir les angles entre M. Ruguellou et les autres convives : ancien maire conservateur de Ploubaz, Kerfaouet avait passé insensiblement du blanc le plus pur à l'écarlate le plus foncé et sans que lui ni ses administrés se fussent aperçus du changement. Il n'avait pas d'opinions personnelles : il était né ministériel, mais conservait, en son privé, sous l'influence de sa femme, un vieux fonds de religiosité paysanne qui atténuait à certains yeux sa servilité politique. C'est ainsi qu'il n'avait fait aucune objection aux mesures vexatoires qui précédèrent la Séparation : interdiction du catéchisme et du prône en breton, fermeture des écoles, enlèvement des crucifix, etc. Il lui suffisait, pour excuser toutes ces mesures et se prêter même à leur exécution, qu'il fût couvert par les ordres de son préfet. « Un maire, expliquait-il en ce moment au recteur de Saint-Uzec et à la comtesse, c'est un soldat. Il ne discute pas, il obéit. » Comme homme, c'était autre chose, sans doute, car Kerfaouet assistait aux offices et faisait élever ses deux filles à Plestin, dans un établissement congréganiste. Il avait triplé le prix de la location du presbytère de Ploubaz, mais, de la main à la main, par l'intermédiaire de Mme Kerfaouet, il faisait passer la différence au « recteur » ; lors des fêtes de Tréguier, il avait assisté au banquet offert à M. Combes par les maires républicains de l'arrondissement, dont il était le doyen, et au nom desquels il devait prendre la parole ; mais, quand il chercha son discours,

il s'aperçut qu'un tire-laine le lui avait volé avec sa bourse, et il envoya sa femme mettre un cierge à l'église voisine, pour demander la grâce de les retrouver. On lui rapporta seulement le papier, où il exaltait la politique anticléricale du gouvernement, et qu'il lut d'une voix assurée, après s'être signé du pouce sous son écharpe. Ces inconséquences étaient fréquentes dans la représentation bas-bretonne et, au début du régime, comme l'avait expliqué M. Ruguellou au sous-préfet de Châteauneuf, même sous le ministère Waldeck-Rousseau, on ne s'en offusquait point outre mesure en haut lieu, tout en souhaitant qu'elles prissent bientôt fin. Là où l'administration préfectorale n'avait pu amener à résipiscence ou remplacer par de purs sectaires à sa dévotion les hommes un peu louvoyants comme Kerfaouet, elle se servait encore d'eux comme d'une amorce près des électeurs. Et, par crainte de l'avènement des premiers, la partie saine de la population avalait stoïquement les seconds...

— Mais enfin, monsieur Kerfaouet, demandait le recteur de Saint-Uzec, qu'est-ce que vous ferez le jour où l'on fermera les églises et où l'on interdira la religion à vos enfants?

— On n'en arrivera pas là, monsieur le recteur...

— C'est à savoir.

— Moi, dit la comtesse en souriant, je ne sais pas ce que fera personnellement M. Kerfaouet, mais je sais bien que, ce jour-là, Mme Kerfaouet se fera hacher menu plutôt que de laisser fermer l'église de Ploubaz.

— Il est vrai, concéda le recteur, que Mme Kerfaouet est une excellente catholique...

— Combien je regrette, dit Mme de Romignac, que son indisposition ne lui ait pas permis d'accepter notre invitation!... J'espère, du moins, que sa santé ne vous donne aucune inquiétude. Vous aurez la bonté de me rappeler à son souvenir, monsieur Kerfaouet.

— Elle sera bien sensible à votre attention, madame la comtesse, dit Kerfaouet, flatté. Sans cette méchante grippe qui la tient à la chambre depuis dimanche, elle m'eût certainement accompagné... Sapristi, continua-t-il en s'apercevant tout à coup que le soleil était en train de disparaître derrière les anciens bois de justice de Creuzolles dont un peu imprudemment M. de Romignac avait conservé, sous couleur d'archéologie, les quatre piliers timbrés à ses armes, moi qui avais promis d'être de retour pour cinq heures et demie!...

— Et il en est plus de six, dit le recteur.

— Où diable sont donc les Ruguellou?

— Les voici qui reviennent, dit Mme de Romignac en montrant

Mme Ruguellou qui s'avançait au bras du comte et que suivaient le professeur Balandreau et M. Ruguellou.

La comtesse était dans le complot, et elle vit tout de suite à l'air satisfait de son mari et du praticien qu'il avait réussi.

— Toutes mes excuses pour vous avoir fait attendre, messieurs, dit au recteur et à Kerfaouet M. de Romignac après avoir conduit Mme Ruguellou au fauteuil d'osier que lui avançait la comtesse... La politique n'est pas la seule coupable en l'espèce... M. Ruguellou, avant de prendre un parti sur sa candidature au conseil général, tenait à me consulter — et c'est bien de l'honneur — sur une proposition de mariage qu'il vient de recevoir d'un des membres de la famille de Solèges. M. Allain Domaguet lui demande la main de Mlle Suzanne Cognat, sa nièce, et, sous réserve de l'acceptation de Mlle Suzanne, bien entendu, M. Ruguellou — et madame — se déclarent consentants.

— C'est vrai? interrogea Kerfaouet, qui tombait des nues.

M. Ruguellou inclina la tête. Le silence même de Mme Ruguellou était la reconnaissance implicite des paroles de M. de Romignac. Le bon recteur, tout en humant une prise, se contenta de murmurer :

— Les voies de Dieu sont impénétrables.

La comtesse et Mlle de Faulquemont, qui s'étaient approchées, félicitaient Mme Ruguellon.

— Elle est charmante, cette petite Suzanne.

— Messieurs, dit le comte d'une voix assez forte pour être entendue de tous ses invités, le grand exemple de générosité, d'abnégation, d'oubli de soi et des luttes passées, que nous donne M. Ruguellou en prêtant les mains à ce mariage, achève de nous décider en sa faveur. Il va de soi que nous réprouvons hautement son programme politique, que nous restons fidèles ici — et, ce disant, il leva son chapeau, et sa voix se fit lente et grave — à Dieu et au roi... Mais comme, provisoirement, nous n'avons pas le moyen de conduire notre drapeau à la victoire, le parti le plus sage est de le laisser dans son étui. Donc, nous aussi, nous saurons oublier nos préférences politiques, nos divergences de vues... Et j'espère que toute la commune de Saint-Uzec fera son devoir aux élections prochaines en votant comme un seul homme pour M. Ruguellou...

Il est difficile de peindre l'attitude de l'assistance si mêlée qui entendait ce petit discours nuancé d'ironie et de mélancolique solennité. Ce ne fut qu'une parenthèse de quelques secondes au milieu d'une scène où tout avait été réglé d'avance — et supérieurement — par M. de Romignac, mais pendant laquelle le caractère véritable des assistants éclata si brusquement à tous les yeux que certains en

gardèrent un frisson... Tandis que M. Kerfaouet, aux deux noms prononcés avec tant de gravité par leur hôte, de Dieu et du roi, baissait pudiquement les yeux, que M. Ruguellou étouffait un hum ! de protestation et que Mme Ruguellou faisait une grimace de pitié, la plupart des autres assistants s'étaient levés et découverts : le curé débonnaire de tout à l'heure, redressé, avait révélé une haute et pittoresque figure de vieux prêtre royaliste, d'aumônier d'armée de chouans, une main prête pour l'absolution et l'autre pour le coup de feu. Et l'on voyait autour de lui, glabres, osseux, la mâchoire serrée, les yeux incendiés par la fièvre du martyre, les gars qu'il menait à la bataille et sur la poitrine desquels on cherchait un Sacré-Cœur absent.

Évocation de la Bretagne traditionnelle, surgie des fonds du passé et qu'il eût fallu si peu pour faire revivre ! Tous ces hommes, conseillers municipaux, fermiers et fils de fermiers du comte et qu'on eût pu appeler, comme dans les clans écossais, des Mab-Romignac, ils avaient déjà un commencement d'histoire : ils étaient de ceux qui, lors des décrets, à peu près seuls dans les Côtes-du-Nord, avaient pris leurs fourches et décroché leurs fusils de chasse pour monter la garde dans le cimetière autour de leur église barricadée ; ils donnaient la main aux insurgés du Léon, commandés par l'héroïque Pierre Crocq ; ils obéissaient à la même consigne silencieuse, au même mot d'ordre spontané de leur conscience, et se fussent fait tuer comme eux, avec eux, pour la défense de leur foi, sans la généreuse, mais lamentable candeur des parlementaires qui s'entremirent pour leur faire poser les armes. Le pays n'eût pas supporté un seul jour cette résurrection des guerres confessionnelles et le combisme eût croulé sous les huées ; le sang d'une cinquantaine d'hosties volontaires eût sauvé la France, que des flots d'éloquente salive, du haut de la tribune du Palais-Bourbon, ne réussirent qu'à chloroformer, — habituel effet de ces tentatives de Brumaires oratoires. M. de Romignac lui-même avait reparu, pendant ces quelques secondes, avec la mine qu'il devait avoir à Patay sous les balles prussiennes : talon rouge encore, un peu régence, un peu chasseur de loups, héroïque et goguenard, familier et supérieur, un Grand de France, le chef fait pour commander à ces hommes, et qui, d'ailleurs, loin de pratiquer cet « absentéisme » si préjudiciable à la noblesse française, vivait parmi eux d'un bout de l'année à l'autre, les aidait de sa bourse et de ses conseils, créait des mutuelles agricoles, des syndicats de production et de vente, s'intéressait à l'amélioration de l'outillage et restaurait le cheval de trait breton. Sa commune était la première du département pour le chiffre et la qualité du rendement général. Et l'on y comptait les familles de moins de dix enfants.

C'est à ces hommes cependant que M. de Romignac demandait de voter pour un Ruguellou. Et tel était son ascendant sur eux qu'ils n'élevaient même pas une protestation ! La parenthèse fermée, ils étaient redescendus du plan héroïque tout aussi naturellement qu'ils s'y étaient haussés — et qu'ils y remonteraient, le cas échéant. Il n'y avait plus là que de pacifiques et braves campagnards, amis des franches lippées et des beuveries abondantes, et capables de les prolonger jusqu'à l'aube. Sur un signe de la comtesse, les domestiques apportèrent du champagne et versèrent à la ronde la pétillante boisson, réservée tout exprès pour ce moment de la journée et dont la liturgie des contrats ne peut pas plus se passer en Bretagne qu'ailleurs. Un reste de clarté traînait sur la terrasse, mais le ciel se chargeait ; des nuées de mauvais augure montaient avec le vent du sud-ouest. M. de Romignac leva sa coupe et, l'approchant de celle du candidat :

— A votre succès, monsieur Ruguellou !

M. Ruguellou oublia en quel lieu il se trouvait, les têtes fanatisées qu'il avait entrevues un moment, et, par un reste d'habitude, répondit :

— Vive la Ré...

— Chut ! dit le comte, gardez cela pour les autres communes, mon cher. Ici, vous savez...

— Oui, dit Mme Ruguellou en pinçant les lèvres, ici, nous sommes à Coblentz.

Elle se levait et prenait congé de la comtesse et de sa cousine. La plupart des autres invités l'imitaient, qui, à pied, qui, dans les cours, à la recherche des carrioles qui les avaient amenés. M. Kerfaouet, assuré désormais du succès de M. Ruguellou, dont il savait la candidature sympathique au préfet, donnait, en s'en allant, du « cher collègue » au futur conseiller général du canton de Rozlan.

— Je ne suis pas encore votre collègue, mon cher conseiller, dit M. Ruguellou avec une feinte modestie, et les électeurs pourraient bien vous infliger un démenti.

— Bon ! Bon ! dit en riant M. Kerfaouet. Ce serait la première fois qu'on verrait le candidat de la préfecture et de M. de Romignac rester sur le carreau. Allez ! vous êtes élu d'avance...

CHARLES LE GOFFIC.

(A suivre.)

les idées & les faits

LA VIE A L'ÉTRANGER

LE TRAITÉ DE BERLIN

Le fléchissement appelle inévitablement la pression. Celui qui sent l'adversaire faiblir cherche les défauts de la cuirasse. C'est le coup d'épreuve classique. L'habileté est de découvrir les joints et de pousser jusqu'à la limite de résistance. On ne reprochera pas aux auteurs du traité germano-soviétique d'avoir manqué d'audace dans l'appréciation des défaillances des vainqueurs.

Toute la nouveauté du traité de Berlin est dans cette manœuvre. Par ailleurs la collusion germano-russe était inscrite sur la carte, dans l'histoire, dans les traités mêmes. On a pu affecter de l'oublier, quand on a entrepris de passer l'éponge sur les provocations allemandes, de ramener le Reich à la fois dans la famille internationale et dans les voies de la paix. Le pacte de Rapallo, qui avait sabordé la conférence de Gênes et les espoirs d'un Locarno anticipé avant la Ruhr, n'en demeurait pas moins.

Quelle nécessité de réveiller ces souvenirs, de ranimer les défiances endormies ! M. Stresemann enfonce une porte ouverte quand il invoque la position particulière de l'Allemagne obligée de ménager la Russie autant que les puissances occidentales et de chercher partout des débouchés commerciaux. Du côté des Soviets, les Allemands avaient pris largement les devants. La frontière orientale couverte par la Pologne et par Rapallo trouvait, dans les solidarités de Locarno et de Genève, une nouvelle garantie. D'autre part aucun peuple n'a consenti plus que l'Allemand des avances

économiques aux bolcheviks. Tous les objectifs honnêtes et pacifiques étaient parfaitement assurés. Notez que le traité de Berlin n'y ajoute rien. Des nouvelles formules de garantie mutuelle, il ne retient que le mirage des mots et des promesses très vagues de futurs règlements d'arbitrage. L'accord du 24 avril vise uniquement à affirmer la communauté d'action germano-soviétique contre une intervention éventuelle de la Société des Nations et des puissances occidentales.

Pas de doute possible. Les deux contractants s'engagent à une entente confiante, sur toutes les questions politiques ou économiques susceptibles de les diviser. Chacun d'eux promet à l'autre de ne s'associer à aucune opération militaire ni à aucun blocus économique dirigé contre l'autre. Il est difficile de concevoir association plus étroite.

Sans doute, dira-t-on, mais relisez les textes : la combinaison est purement défensive. L'article 2 parle de se défendre contre l'attaque d'une ou plusieurs puissances. L'article 3 parle de résister à une coalition de boycottage économique et financier. D'accord. Il est convenu que personne n'entretient plus la moindre mauvaise pensée à l'égard du voisin. Fait bien curieux, pourtant, jamais les nations n'ont été plus inquiètes que depuis que l'on a proclamé la fin des guerres ; jamais il n'y a eu plus de suspicions que depuis qu'on accumule les promesses de garantie. N'est-ce pas parce que les réalités sont plus fortes que les mots?

Or, la réalité est que la liquidation défectueuse de 1919 a laissé l'Europe divisée en deux camps. D'une part des puissances désireuses de maintenir des résultats incomplets, dont elles ne se dissimulent pas la précarité et dont elles voudraient reporter les charges sur les voisins plus que sur elles-mêmes. D'autre part des puissances qui se sentent de taille à nourrir des espoirs de révision et qui ne cachent pas leur résolution de s'unir pour cela. Que vient-on, dès lors, nous parler d'une combinaison défensive germano-soviétique? Ce ne sont pas ceux qui aspirent uniquement à conserver et qui ont grand'peur de perdre qui songent à remettre en question l'ordre établi. Ce sont ceux qui en souffrent. Toute initiative des mécontents peut se camoufler sous des apparences défensives. Seuls sont dupes ceux qui veulent absolument l'être.

Veut-on se rendre compte de l'ironie des mots? Qu'on se rappelle que les Allemands osent soutenir qu'ils n'ont fait, en 1914, qu'une guerre défensive. Qu'on se rappelle aussi la dépêche d'Ems. Ce souvenir est plus utile encore. Ce n'est pas au moment où les Allemands nous montrent chaque jour que Bismarck a laissé chez

eux de bons élèves que nous devons attendre d'eux du Bethmann-Hollveg. On ne provoque pas deux fois le monde entier quand il est si facile de trouver des prétextes dans les gestes inconsidérés auxquels se laissent entraîner les timorés.

Tout rapprochement entre Berlin et Moscou sent la menace. Les circonstances dans lesquelles intervient le traité de Berlin soulignent encore l'avertissement.

La manœuvre allemande a commencé dès que le plan Dawes a liquidé l'affaire de la Ruhr. M. Stresemann combine avec lord d'Abernon la proposition du 9 février 1925. L'objectif ne se cache pas. L'Angleterre cherche à se dégager du protocole de Genève, à rassurer la France, à consolider la frontière rhénane, à orienter les espoirs de revanche allemande vers les solutions conciliantes. Les Soviets comprennent tout de suite que la tactique vise à les isoler. Ils rappellent discrètement à Berlin les engagements de Rapallo et proposent de les confirmer. Ainsi l'idée du traité de Berlin est déjà vieille de dix-huit mois.

Le Reich donne des apaisements, mais se borne à entretenir la conversation tant que le pacte occidental n'est pas conclu. On se rappelle le voyage de M. Tchitchérine à la veille de Locarno, les déclarations comminatoires du ministre bolchevik. M. Stresemann ne se laisse pas intimider et rassure son interlocuteur. Comment? Il est facile de le comprendre quand on lit la fameuse lettre de Locarno du 16 octobre qui permet à l'Allemagne de se retrancher derrière sa position géographique pour limiter sa participation à des interventions éventuelles de la Société des Nations. Les Allemands n'ont jamais dissimulé l'intention de pousser jusqu'à l'extrême limite l'interprétation de ce texte. Ils n'ont jamais dissimulé qu'ils ne pouvaient se mettre dans le cas d'être en guerre avec les Russes. Or, c'est ce qui arriverait fatalement si le Reich participait à une exécution de la Société des Nations que les Soviets, adversaires déclarés de la Ligue de Genève, considéreraient comme une « coalition fondée par des tierces puissances. » Ce sont les termes mêmes du traité de Berlin.

Il faut toujours avoir présente à l'esprit la formule ambiguë de Locarno. Tout tourne autour de cette équivoque. Ceux qui veulent se mettre un bandeau sur les yeux peuvent affecter de croire que l'Allemagne sera entraînée malgré elle dans la solidarité des sanctions. L'Allemagne, elle, a le moyen de se prévaloir d'un service immense qu'elle rend aux Soviets en les couvrant de sa neutralité.

C'est ainsi que M. Stresemann, ayant en poche son traité de Locarno, pleinement rassuré du côté des puissances occidentales, a

pu demander son salaire à Moscou. En effet, si nous sommes bien informés, c'est la Wilhelmstrasse qui a pris l'initiative dans la dernière phase de la négociation.

Certes les Soviets sont enchantés de voir reprendre le projet de M. Tchitchérine. L'événement survient au moment où les dictateurs du prolétariat ont particulièrement besoin de remonter leur prestige et leur crédit. La grande poussée rouge en Asie subit un échec. Son champion chinois, le général Feng, a été battu par la coalition de l'homme des Japonais, Tchang-Tao-Lin, et de l'homme des Anglais, Ou-Peï-Fou. Il n'est pas jusqu'à Canton, l'ancien fief de Sun-Yat-Sen, où la réaction conservatrice favorisée par les Anglais d'Hong-Kong ne se manifeste. La Turquie, que les Soviets s'étaient flattés d'étreindre dans l'accès de mécontentement qui a suivi l'arrêt de Genève sur Mossoul, fléchit. M. Chamberlain a eu l'habileté de lui laisser entrevoir la menace italienne. La crainte peut être à Angora le commencement de la sagesse. Ajoutez la débâcle financière qui se précipite. Les Soviets n'ont plus d'espoir que dans les défaillances des nations occidentales minées par le parlementarisme. Le réveil de l'esprit conservateur en Angleterre est le gros obstacle à la réalisation de cette espérance. C'est donc l'Angleterre que les Soviets visent particulièrement, même quand ils s'en prennent à la Société des Nations. Or, Londres redoute plus que tout la collusion de Berlin et de Moscou. C'est dire tout ce qu'on peut espérer obtenir de la menace de cette collusion. Sur ce point, Allemands et Soviets sont d'avance d'accord.

Mais il y a la manière. M. Stresemann aurait préféré la tactique insinuante. Le projet d'accord qu'il soumet en décembre aux Soviets est tout à fait bénin. « C'est tout juste bon à mettre en musique, » répond Tchitchérine. Les Soviets en sont pour la manière brutale. Ils veulent l'éclat complet. Ils l'obtiennent dès que les Allemands sentent, au retour de Genève, qu'ils ont barre sur les Alliés parce que ceux-ci n'ont pu tenir leurs engagements de Locarno et faire admettre le Reich dans la Société des Nations. Tout souligne la rudesse du coup. L'accord est annoncé au lendemain d'une déclaration de Tchitchérine qui est la plus ironique des provocations à la Ligue de Genève. La publication du traité coïncide avec la phase aiguë de la crise industrielle anglaise qui est, elle aussi, une attaque à fond du bolchevisme contre les conservateurs. C'est tout juste si le texte du traité trouve des termes voilés pour invoquer des apparences pacifiques. L'opposition entre le nouveau traité, le système de Locarno et la charte de la Société des Nations est flagrante.

Le fondement du système de Locarno est le règlement des conflits par la Société des Nations. La procédure est la suivante. Les nations en conflit doivent laisser un délai de trois mois à l'effort de conciliation (art. 12). Elles doivent s'incliner devant une décision unanime du Conseil prise à l'exclusion des intéressés (art. 15). Tout contrevenant est *ipso facto* en état de guerre avec les membres de la ligue et doit se prêter aux sanctions militaires ou économiques indiquées par le Conseil (art. 16). Les mesures s'appliquent même si un des États en conflit ne fait pas partie de la Société (art. 17).

Il y a incompatibilité entre ces engagements et les articles 2 et 3 du traité de Berlin, d'après lesquels l'Allemagne promet de ne participer à aucune action militaire ou économique contre les Soviets. Il y a incompatibilité plus encore avec la lettre annexe dans laquelle M. Stresemann s'engage à ne considérer les Soviets comme en état d'agression que si elle seule le juge convenable. Bien mieux, même en cas de culpabilité des Soviets, l'Allemagne réserve la liberté de sa participation aux sanctions et elle promet d'invoquer la lettre de Locarno pour abriter sa neutralité derrière ses conditions géographiques particulières. Autrement dit, les signataires du traité de Berlin se réservent d'agir toujours en entier accord quelles que puissent être les décisions de la Société des Nations. Comment cela peut-il s'accorder avec l'interprétation la plus élastique des devoirs de solidarité?

Que les dirigeants allemands aient le cynisme de tenter ouvertement la conciliation de ces contraires, cela donne une fameuse idée de leur audace et aussi de la solidité des liens par lesquels les Russes les tiennent. Certes, l'enjeu de la partie vaut le risque. Si l'Allemagne réussit la manœuvre qu'elle entreprend, elle recueille tous les avantages de la Société des Nations sans aucune des charges. Elle devient un véritable arbitre entre Genève et Moscou, elle touche des deux mains. Aux Soviets, elle apporte la garantie de sa neutralité contre toute attaque. Devant la Société des Nations, elle se porte garante de la sagesse russe. Le calcul est écrit en toutes lettres dans le pacte de Berlin.

Ainsi la manœuvre sollicite les illusions autant que les lâchetés. Veut-on que tout s'arrange? Il suffit de laisser la voie libre aux menées soviétiques et aux manœuvres de révision allemandes. A ces conditions le traité de Berlin conclu en marge de Locarno et du Covenant peut ne pas les heurter de front. On évitera même le redoutable écueil de la définition de l'agression et des obligations de secours sur lequel se sont déjà brisés le traité d'assistance mutuelle et le protocole de Genève. L'Angleterre est-elle si pressée de

retomber dans ces embarras? Avec quelle habileté M. Stresemann a mis le doigt sur le point faible !

L'avenir dira s'il s'est trompé sur le calcul des résistances et si un sursaut vient déjouer le plan. Cela paraît improbable. Pour être efficace la réaction aurait dû être immédiate. Elle ne s'est pas produite. Sans doute le coup du 24 avril a provoqué un malaise général. Mais avec combien de nuances diverses? Chez les petits états de l'Est, l'inquiétude va jusqu'à l'angoisse. Crainte de l'abandon des protecteurs plus encore peut-être que d'une menace dont la réalisation n'est pas pour demain.

En France on a discerné de suite l'hérésie juridique, mais l'affaire regarde la Société des Nations. Bonne raison de s'esquiver plutôt que de souligner l'infortune des auteurs de Locarno. Parmi ceux-là M. Chamberlain est atteint au moins autant que M. Briand. Les Anglais ont même été touchés plus directement par le coup des Soviets. Ils l'ont accusé très nettement.

De là à réagir, c'est-à-dire à reconnaître l'erreur fondamentale de la tactique qui offre des primes au chantage et au double jeu allemand, il y a loin. Avouer l'avortement de Locarno ne serait-ce pas retomber dans tous les embarras continentaux, alors que l'on peut si facilement sauver la face avec de bonnes paroles dont ne sont pas avares MM. Luther et Stresemann, si empressés à initier les Soviets au langage européen? Il est tentant de gagner du temps quand on va avoir tant d'occasions de causer à propos de la réorganisation du Conseil et du désarmement.

Les Allemands ont déjà recueilli de beaux fruits de leur nouvelle politique. Si grands que soient leurs succès, ceux-ci ne sont qu'un commencement, surtout si on laisse passer le pacte avec les Soviets.

Saint-Brice.

LES LETTRES

LES LIVRES NOUVEAUX

On se souvient que, dans le *Roman des Quatre*, Mme Gérard d'Houville, MM. Paul Bourget, Henri Duvernois et Pierre Benoit, renouvelant, avec autant d'audace et beaucoup plus de bonheur que Mmes de Girardin, Sandeau, Gautier et Méry, la prouesse de la *Croix de Berny*, nous contèrent comment Micheline, la fille du peintre Antoine Barge, meurtrier de sa femme par jalousie, ayant à opter entre deux amoureux, le sérieux Lucien et le frivole Bernard, préféra imprudemment le frivole.

Ce fut une réussite extraordinaire ! Dans ce *steeple-chase*, — le titre de *la Croix de Berny* ne rappelle-t-il pas les premières courses d'obstacles qui aient été organisées, près de Paris, — il s'agissait de franchir les haies dans un « style » merveilleux. Émus, un peu, attentifs, les muscles bandés, les quatre pur-sang bondirent... Ce fut un beau spectacle. Ils ont voulu renouveler la prouesse. Je ne sais s'ils ont eu trop de confiance en eux ; si la partie les a moins intéressés ; s'ils ont suivi les conseils de leurs amis et non leur inspiration, leur instinct... *Micheline et l'amour* est loin de valoir le *Roman des Quatre*. Il peut encore donner du plaisir. Et le jeu de quatre virtuoses, même quand ils se négligent, n'est pas indifférent.

Micheline, mariée, est-elle heureuse? Les quatre ont décidé qu'elle ne l'était pas. Bernard écrit des comédies légères. C'est un homme léger. Il aime Micheline, et le plaisir. Micheline est une petite femme sérieuse, pensive, casanière, amie des livres ; elle n'accompagne

pas volontiers Bernard dans les coulisses, aux restaurants, et dans ces soupers qui durent jusqu'à l'aurore. Bernard n'insiste pas pour l'emmener. Il préfère travailler seul. Et c'est cela, paraît-il, son travail. Micheline s'inquiète. Elle sent que Bernard fait le galant, le coquet. Précisément, cette ancienne amie à elle, Aimée Parbly, qu'on a surnommée Lespinasse, à cause de son esprit ardent, veut entrer au théâtre. Pourquoi Bernard ne l'aiderait-il pas? Non seulement il accepte, mais il prend son rôle fort à cœur, et, par une lettre qu'il écrit à Aimée, nous constatons qu'il espère de la jeune femme de grandes joies. Elle n'est pas disposée à résister. Lui et elle s'en vont à Bruxelles, pour les répétitions d'une pièce. Les lettres de Bernard à Micheline débordent de tendresse, mais si peu sincères que la perspicace Micheline prend le train. Elle est perspicace un peu tard. Elle fait son enquête. Bernard et Aimée sont au même hôtel ; et, en montant dans leur auto, Aimée appelle Bernard « mon chéri ». Micheline tient son revolver ; elle va tuer. Une jalousie héréditaire va-t-elle pousser au meurtre la fille comme le père? Micheline, brusquement, pense à Antoine Barge. Elle ne tuera pas. Elle saura même, en allant rêver à Bruges, le long des canaux pleins de reflets gris et roses, retrouver la paix. Mais son amour est mort. Bernard tentera en vain de le ranimer et d'obtenir son pardon. Si Micheline ne devait pas être bientôt mère, elle le quitterait peut-être. Et voilà pour elle.

Voici pour Antoine Barge. Il a une mésaventure humiliante. Une petite aventurière lui joue la comédie de l'ingénuité, de l'admiration fervente. Barge croit à son innocence, et découvre des qualités à ses aquarelles. Il est à l'âge dangereux... Théâtres, dîners, tête à tête. La fille se déclare compromise et suggère qu'un mariage réparerait tout. Antoine, à temps, se méfie. Il prend des renseignements. En vérité, il l'a échappé belle ! Du reste, il conte sa mésaventure avec beaucoup de bonhomie. Le démon de midi ne l'a pas vaincu.

Pour Lucien Huvelot, il n'a, d'abord, pas beaucoup de chance. Micheline l'appelle au secours, quand elle se sent malheureuse. Il quitte aussitôt l'Égypte, où il est en train de faire fortune. Il vient consoler ; il vient aussi pour remmener Micheline avec lui. Mais elle n'a à lui offrir qu'une amitié fraternelle. La grande crise est passée. Lucien juge que cette froide récompense ne valait pas le voyage. Il écrit à Micheline une lettre furibonde, indignée, où il traite, en homme d'action, tous ces petits débats sentimentaux, avances, reculs, désespoirs, résignations ; je veux dire qu'il n'y comprend rien et les méprise. Sa lettre est excellente ; elle crépite, elle fume !

Jusqu'ici, tout va à peu près. Quelques petits détails ne s'accordent

pas bien, et les « Quatre » ne semblent pas avoir révisé leurs textes avec assez de soin. Mais laissons cela. Ils ont de l'esprit. Moins que la première fois. On se contenterait bien, encore, de ce qui leur reste. Mais où je ne comprends plus du tout, c'est quand ils font tomber Lucien dans les bras d'Aimée, et Bernard dans les pièges de la petite aventurière, qu'Antoine Barge, son beau-père, a su éventer à temps.

Oui, Lucien aime Aimée. Il ne veut plus croire qu'elle ait été trop tendre avec Bernard. Comment Aimée parvient-elle à se poser en calomniée? On ne le voit pas bien. Il faudrait une lettre d'Aimée ; mais cela ne rentrait pas dans le cadre ; pas de place pour une cinquième. Voilà un des inconvénients d'une combinaison si artificielle : les gens écrivent même quand ils n'ont rien à dire ; et les lettres des autres personnages, qui seraient intéressantes, on ne les lit pas. Bref, le naïf Lucien épousera Aimée. « On peut être heureux quoique bête », dit une vieille chanson. Il le sera.

Que Bernard flirte avec la petite aventurière, je l'admets. Qu'il se console avec elle de la sévérité de Micheline, soit. Jetons un voile. Mais qu'il soit dupe, et qu'il croie à sa pureté, à sa candeur, après ce que le beau-père a éprouvé?...

On lit néanmoins avec agrément, contradictions et petites négligences de style comprises, *Micheline et l'amour*. Les lettres de Lucien sont peut-être les mieux venues... Mais pourquoi Bernard, c'est-à-dire M. Duvernois, si philosophe d'ordinaire, si détaché, est-il si amer, quand il parle des critiques? Il en est qui ne se souviennent pas d'avoir jamais dit du mal de lui. Il les confond tous. Et les reproches qu'il leur adresse ne sont pas tous raisonnables.

*
* *

M. André Maurois vient de donner un de ses meilleurs livres. Un livre qui n'a pas tout à fait l'accent de *Bramble*, d'*Ariel* et de *Meïpe*. Un livre précis, sans fantaisie et presque sans ironie, mais sérieux et solide, qui a fait prononcer le nom de Balzac. Pour préférer *Meïpe*, il faut que je sois bien frivole. Tant pis... Mais je suis capable, aussi, d'admirer *Bernard Quesnay*.

Le sous-titre pourrait être « grandeur et servitude industrielles ». Un jeune homme, épris d'indépendance, amoureux des idées et de l'art, est saisi par sa mission d'industriel. Fils et petit-fils de tisseurs, il doit continuer l'œuvre des siens. Il se consacrera volontairement à sa tâche, et tout entier. Peut-être finira-t-il par oublier tout ce qu'il a sacrifié, et qu'il aimait tant.

C'est Bernard Quesnay. Quand il revient de la Grande Guerre,

son grand-père, le vieux M. Achille Quesnay, qui mène ses usines de Pont-de-l'Eure avec prudence, fermeté, selon les méthodes anciennes, l'associe à ses affaires. Il y aura deux autres associés ; simples comparses. M. Lecourbe est un nigaud qui s'emplit des écrits des « économistes distingués » et devient ainsi, comme eux, tout à fait incapable de prévoir une crise, de deviner si les tarifs vont monter ou descendre. M. Maurois lance des railleries un peu faciles contre les économistes. Mais ils ne les ont pas volées. Et enfin Antoine Quesnay, entre l'usine et son amour pour sa femme, la fille de Pascal Bouchet, le concurrent des Quesnay, n'hésitera pas longtemps. La jeune femme est artiste, rêveuse : une dilettante. Antoine aime la lecture. Ils iront vivre au bord de la Méditerranée, doucement, parmi les fleurs.

Bernard, s'il pouvait suivre ses goûts, en aurait bien fait autant. Lui aussi, il est artiste et songeur. Et il aime une délicieuse jeune femme, Simone. Son travail à l'usine le passionne assez peu, d'abord. En 1919, les affaires sont faciles. L'usine Quesnay n'a qu'à choisir ses clients. Pour s'exciter un peu, Bernard n'a à s'occuper que d'une grève. Il y perd quelques illusions. Il croyait que sa générosité, sa bonne volonté seraient comprises de son personnel. On le traite en ennemi. Soit. Par réaction, Bernard commence à se sentir patron... Viendront les années maigres, la grande crise de 1920. Les stocks ne s'écoulent plus. Les Quesnay vont être obligés d'arrêter les métiers. S'ils ne trouvent pas de nouveaux débouchés, ils seront ruinés. Le vieux grand-père, qui ne voulait pas vendre aux « exotiques », consent que Bernard aille en Hollande et en Angleterre offrir sa marchandise. C'est la lutte. Bernard triomphe. Comment se détacherait-il, à présent, d'une industrie qu'il a sauvée? Au commencement de la bataille, Simone, qui le voulait tout à elle, l'a abandonné. Il a supporté le coup avec fermeté. Antoine parti, M. Achille mort, Bernard reste le seul chef de la maison. Il passera sa vie dans son bureau, entre son comptable et ses contremaîtres. Il entendra bruire ses métiers. Il préparera son successeur.

Livre simple, dépouillé de toutes séductions adventices ; livre précis, qui a de la grandeur, et un fier accent.

Robert Kemp.

L'HISTOIRE

FÉNELON ET ROUSSEAU

Fénelon passe pour le maître, non seulement littéraire, mais religieux et politique de Rousseau. Selon M. Ernest Seillière, notamment, la mystique révolutionnaire de Jean-Jacques sortirait tout entière du quiétisme de Fénelon. Bref, l'archevêque de Cambrai serait responsable de toutes les erreurs, de toutes les fautes et de toutes les déviations d'esprit qui ont abouti, non seulement à la Révolution, mais au romantisme, au socialisme et aux divers fléaux qui nous accablent. Tandis que Rousseau les aurait semées dans le public, les idées néfastes de Fénelon, secrètement transmises du duc de Bourgogne au dauphin, fils de Louis XV, puis à Louis XVI, auraient amené le déficit, la convocation des États Généraux, et la fin de la monarchie. On se demande comment un seul homme a pu déchaîner tant d'orages et entasser tant de ruines...

Certes, de son vivant même, Fénelon avait été fort mal jugé. On le tenait pour un esprit faux, capable de se laisser séduire, en religion, par les nouveautés les plus étranges ; en politique, par les plus folles chimères. Telle était, à peu de chose près, l'opinion que le roi était arrivé à se faire de lui. La réaction qui suivit la mort de Louis XIV amena un excès contraire. Fénelon reçut les éloges enthousiastes de Voltaire, de Rousseau et de toute l'*Encyclopédie*. Mais les avait-il mérités? Dans quelle mesure même cette vogue n'était-elle pas une injure pour sa mémoire? Si l'on prend la peine de le rechercher, on constate que, par une curieuse déformation, le

siècle de Louis XV avait modelé Fénelon à son image. Et le premier auteur de la métamorphose avait été le champion même du grand homme, le propre éditeur de ses œuvres, Ramsay.

Dès le début du dix-neuvième siècle, M. de Bausset, ancien évêque d'Alais, plus tard cardinal, auteur d'une *Histoire de Fénelon*, écrite, pour la première fois, d'après les pièces originales, et très digne encore d'être consultée, appela l'attention sur le rôle de cet homme singulier. Ramsay, dit-il, « donne souvent ses idées particulières comme celles de Fénelon. Cette observation était nécessaire pour prévenir l'abus qu'on en pourrait faire en attribuant à Fénelon ce qui n'appartient qu'à M. de Ramsay ». Sage avertissement, dont on eut grand tort de ne pas tenir compte. L'opinion académique, représentée par Désiré Nisard, continua à tenir Fénelon — le Fénelon politique surtout — pour un extravagant et un romanesque. Ce n'est que tout dernièrement qu'un lettré de la plus grande distinction, M. Albert Chérel, a fait le départ exact entre le vrai Fénelon et le faux, celui que Ramsay avait déguisé et camouflé, pour le mettre au goût du jour. Il en a profité pour étudier de près cet étrange éditeur, qu'il appelle avec raison « un aventurier religieux au dix-huitième siècle ».

Aventurier, Ramsay l'était à tous les points de vue ; sa vie entière est le plus étonnant tissu d'intrigues qu'on puisse rêver. A certains égards, elle tient du tour de force. Né vers 1686, il se donnait pour « chevalier banneret d'Écosse », et il était le fils d'un boulanger d'Ayr. Mais, « appartenant au clan des Ramsay, il en avait, dit Voltaire, pris le nom, suivant l'usage de ce pays ». Comme ce nom était celui d'une famille noble et illustre, il permettait, à l'étranger surtout, une confusion flatteuse que le jeune plébéien se garda bien de dissiper. Andrew-Michel Ramsay montrant des dispositions pour l'étude, ses parents le destinèrent à l'Église, sans que l'on sache si cette Église était l'anglicane ou la calviniste, car son père était calviniste et sa mère anglicane. Mais ces deux sectes apparaissaient presque orthodoxes auprès d'une foule d'autres qui pullulaient déjà en Angleterre et qui attiraient bien davantage l'aspirant théologien : les unitaires et les sociniens, qui niaient la divinité du Christ ; les arminiens, partisans de la tolérance universelle ; les latitudinaires — des rationalistes avant la lettre. Enfin l'athéisme, d'une part, le scientisme de Bacon de l'autre, avaient déjà de nombreux partisans dans ce que l'on appelait l'élite savante. Un déisme vague, un tolérantisme allant jusqu'à l'indifférence complète pour tous les cultes, enfin un pyrrhonisme universel, n'admettant plus du christianisme que la morale, telles furent les convictions, si l'on peut dire, que le jeune Andrew-

Michel retint de ses études et de ses longues controverses aux universités de Glasgow et d'Édimbourg. C'était un esprit infiniment curieux, mais pour qui la nouveauté en théologie avait un attrait irrésistible. Il avait naturellement connu le quiétisme, mais il l'avait connu tel que les anglicans ou les quakers pouvaient l'exposer, le quiétisme de Mme Guyon plus que celui de Fénelon, le « pur amour » sous ses faces les plus troubles et dans ses conséquences les plus outrées.

Tant d'éclectisme l'ayant détourné du fructueux état de clergyman, ce fut au métier de précepteur qu'il demanda son pain. Il entra, comme pédagogue, chez le duc de Wemyss, et ce fut sans doute chez ce grand seigneur qu'il prit les manières de gentilhomme et les brillants dehors qui lui permirent, plus tard, de faire illusion. En 1709, après un séjour à Londres, où il « s'applique à la langue française », il passe sur le continent, les uns disent dans les rangs de l'armée anglaise, qui combattait alors la France, les autres, en qualité d'agent secret chargé de renseigner le gouvernement sur les menées du prétendant Jacques III. Cette dernière hypothèse est, de beaucoup, la plus probable. Elle seule explique les ressources dont dispose ce jeune homme sans fortune, pour voyager, s'instruire et n'avoir d'autre souci apparent que de philosopher à son aise. Seule, elle explique aussi qu'après s'être converti au catholicisme, après être même devenu précepteur des enfants du prétendant, Ramsay ait continué d'être *persona grata* à la cour de Londres. En Hollande, où il débarque, il se lie avec le sieur Poiret, pasteur français réfugié, quiétiste et surtout tolérantiste, qui se dit l'ami de Fénelon, et publiera plus tard les œuvres de Mme Guyon. En août 1709, il franchit, on ne sait comment, les lignes des armées et se présente à Cambrai, chez Fénelon. Il en est parfaitement accueilli. Sans doute avait-il le don, indispensable à ses pareils, de se faire bien venir, une belle figure, des manières insinuantes et beaucoup d'agrément de parole. Ce qui est sûr, — on en a la preuve par ses lettres, — c'est qu'il excellait à flatter.

On ne prétend pas que Fénelon ait pu se laisser abuser par un complimenteur vulgaire. Il savait déjà le cas qu'on faisait de lui à l'étranger. Il n'ignorait pas non plus que cette popularité lui venait surtout de sa condamnation et de son exil, puis de cette renommée de censeur acerbe que le *Télémaque* lui avait value auprès de tous les ennemis du roi. Mais, sans se préoccuper des motifs, le détail de cette gloire pouvait-il lui déplaire? C'était là, dans tous les cas, une belle entrée de jeu pour un Ramsay. Il y joignit la grande comédie de la sincérité. Au bout de quelques jours, il se jeta aux pieds de Fénelon,

et, après lui avoir demandé pardon de son audace, lui avoua tout uniment qu'il le prenait pour un hypocrite : « Si l'Église est infaillible, dit-il, vous avez donc condamné la doctrine du pur amour en condamnant votre livre des *Maximes*. Si vous n'avez pas condamné cette doctrine, votre soumission était feinte. » A peine eus-je prononcé ces paroles, ajoute-t-il, car c'est lui-même qui raconte la scène, que je fondis en larmes. Il me releva, m'embrassa avec tendresse, etc. »

Ramsay, vaincu, sut bientôt dresser d'autres obstacles, si bien que la conquête de cet « étranger de marque », de cet esprit fort armé de tous les arguments de la critique et de la science, finit par sembler flatteuse à l'archevêque de Cambrai. La controverse ne dura pas moins de six mois, durant lesquels l'aventurier-espion se fit, naturellement, héberger. Il y trouva d'autres avantages, car, en cette même année 1709, un jeune officier qui servait dans l'armée française sous le nom de chevalier de Saint-George, vint plusieurs fois visiter Fénelon. C'était Jacques III... L'occasion n'était-elle pas merveilleuse? On peut croire que Ramsay ne la manqua pas. Cependant il ne dut pas assister aux entretiens entre le prélat et le prince, car lorsqu'il entreprend de les résumer, ce sont des extraits du *Télémaque* qu'il met dans la bouche de Fénelon...

Le récit de la conversion de Ramsay — affaire merveilleuse sur laquelle il allait bâtir toute sa fortune — offre un grand intérêt historique, — le mot n'est pas trop fort, — car toutes les erreurs, toutes les doctrines malsaines ou perverses qu'il expose complaisamment, et dont il ne fut, sans doute, jamais guéri, allaient composer la religion de Rousseau. Ramsay entend « se retrancher dans le pur déisme, qui est également éloigné de la crédulité fade et de l'incrédulité outrée ». Il baptise Dieu l' « Être Suprême », terme que lui empruntera Rousseau et qui recevra sous Robespierre les honneurs du culte. Ramsay, lui, ne veut avoir « d'autre culte que l'amour de la perfection infinie ». Il « admire la morale de l'Évangile », mais « voit en toutes les opinions spéculatives des choses indifférentes ». « La religion naturelle, pour lui, est commune à tous les esprits, à toutes les nations, à toutes les sectes ». Le Dieu de la Bible est « un tyran injuste ». L'hérédité du péché originel est inique. Jésus-Christ est un « excellent philosophe », mais le développement théologique de l'Évangile par l'Église n'est que « fictions absurdes, dogmes obscurs, opinions frivoles qui dégradent la divinité ». L'infaillibilité de l'Église l'indigne ; il méprise « l'ignorance et la corruption des prêtres »... N'est-ce pas déjà Rousseau qui parle?

Détrompé ou feignant de l'être, le converti gagna complètement son convertisseur, qu'il ne quitta plus. De 1709 à 1714, Ramsay ré-

sida soit à Cambrai, soit à Paris, auprès des amis de Fénelon. Des lettres de l'archevêque l'avaient introduit chez les « grands » qui entouraient le duc de Bourgogne. On juge s'il était à son affaire. Un de ces « grands », le duc de Chevreuse, l'a, du reste, aux trois quarts deviné. Ramsay lui ayant témoigné « une grande envie de voir et entretenir le P. Malebranche..., ce seigneur, craignant que le commerce de ce Père ne le refroidît sur la doctrine de la parfaite charité », lui opposa un refus.

De 1714 à la fin de 1716, l'aventurier est à Blois, chez Mme Guyon, dont il devient le secrétaire. Poste merveilleux pour le cabinet de Londres : l'auteur des *Torrents* est entourée d'Anglais ou d'Écossais jacobites, qui se disent ses disciples et l'appellent « Notre Mère ». Ils se cachent derrière les rideaux de son lit, lorsqu'on lui apporte la communion, car ils sont protestants, et elle se garde bien de les convertir. Cependant, tous ces gens vivent à son compte et, grands mangeurs de viande, ils coûtent fort cher. Or, Mme Guyon n'a que cent louis de revenu annuel...

Après la mort de Fénelon, Ramsay reprend son métier de précepteur et entre, en cette qualité, chez le comte de Sassenage, beau-frère du duc de Luynes. Il y reste sept ans. Détail qui a son intérêt : son élève, le futur marquis de Sassenage, sera l'un des menins du dauphin, fils de Louis XV, auquel il restera attaché jusqu'à sa mort. On représente ordinairement ce prince comme grand admirateur de Fénelon, dont il aurait décidé d'appliquer les plans de gouvernement, et Louis XVI n'aurait fait, sur ce point, que suivre les idées de son père. Si quelques erreurs et quelques déformations sont venues s'y mêler, ne serait-ce point par le canal de l'élève de Ramsay?

Quoi qu'il en soit, durant les sept ans qu'il passe à l'hôtel de Sassenage, le professeur publie toutes les œuvres inédites de Fénelon. Il y ajoute deux essais personnels, l'*Essai philosophique sur le gouvernement civil*, qu'il déclare cependant être « selon les principes de feu messire François de Salignac de la Mothe-Fénelon, archevêque de Cambrai », et l'*Histoire de la vie de Fénelon*.

Le premier de ces ouvrages, paru en 1719, est dédié « au roy de Grande-Bretagne ». Qu'on ne s'y trompe pas, c'est au roi légitime et exilé, à Jacques III : « Je n'ai entrepris cet ouvrage, Sire, dit Ramsay, que pour soutenir vos droits, en tâchant de détromper ma patrie de ses erreurs. Daignez l'agréer comme un tribut de ma fidélité, comme une marque de mon hommage... » Si Ramsay n'eût pas été ce qu'il était, un agent secret de la cour de Hanovre, cette profession de foi jacobite n'eût-elle pas suffi à lui aliéner la faveur de cette maison? D'autant que, cinq ans plus tard, il aggravera son cas : il acceptera,

en effet, d'être le précepteur du fils aîné du prétendant. Mais rien ne vient troubler la confiance dont il jouit. Ce n'est que lorsque l'aventurier importe en France l'ordre des *Free-Masons* et semble en faire le rendez-vous de l'aristocratie jacobite, qu'un léger nuage s'élève. Mais Ramsay a tôt fait de le dissiper. Il passe le canal, est reçu triomphalement à Londres, et séjourne deux ans dans l'île (1728-1730). Cumulant les honneurs, il est nommé membre de l'Académie des Sciences et docteur *honoris causâ* de l'Université d'Oxford.

Le plus étonnant, c'est que des liens si visibles avec la maison régnante n'aient pas excité la défiance des Stuart. Or, jamais le chevalier de Saint-George ne paraît avoir eu le moindre soupçon... Ramsay, il est vrai, avait cessé au bout de dix mois ses fonctions de précepteur, mais librement et de son plein gré. Il continua ensuite à être le coryphée du parti jacobite en France. Le double jeu lui réussit jusqu'au bout. Entre temps, il avait su s'attirer les bonnes grâces de l'abbé Dubois et du Régent, qui l'avait nommé chevalier de Saint-Lazare, avec une pension de deux mille livres. Ce diable d'homme trouve ensuite le moyen de plaire au cardinal de Fleury. Il loge à ce moment chez le duc de Sully, gendre de Mme Guyon. Il faut la fondation de la franc-maçonnerie et la découverte de ses statuts pour refroidir le cardinal. Le 20 mars 1737, Ramsay, grand orateur de la loge, soumet au premier ministre le discours qu'il doit prononcer dans une circonstance notable, la réception d'un *free-mason* de marque. A l'en croire, l'ordre est parfaitement inoffensif : « C'est une société qui ne tend qu'à réunir toutes les nations par l'amour de la vertu et des beaux-arts. » Mais le discours contenait une foule d'expressions équivoques, l'annonce étrange d'une fraternité internationale et comme d'une catholicité nouvelle qui ne pouvaient pas ne pas alarmer l'ancien précepteur de Louis XV. On y lisait des phrases comme celles-ci :

« *Le monde entier n'est qu'une grande république dont chaque nation est une famille et chaque particulier un enfant...* Nous voulons réunir tous les hommes d'un esprit éclairé et d'une humeur agréable, non seulement par l'amour des beaux-arts, mais encore plus par les grands principes de vertu, *où l'intérêt de la confraternité devient celui du genre humain entier...* »

Parlant ensuite des croisés qu'il représentait comme les fondateurs de l'ordre, Ramsay ajoutait :

Quelle obligation n'a-t-on pas à ces hommes supérieurs qui, sans intérêt grossier, sans écouter l'envie naturelle de dominer, ont imaginé un établissement dont le but unique est la réunion des esprits et des cœurs, pour les

rendre meilleurs et former dans la suite des temps une *nation spirituelle* où, sans déroger aux divers devoirs que la différence des états exige, *on créera un peuple nouveau qui, en tenant de plusieurs nations, les cimentera toutes, en quelque sorte, par les liens de la vérité et de la science... Notre institut renferme toute la philosophie des sentiments et toute la théologie du cœur...*

Enfin, le f*** orateur annonçait la publication d'un grand ouvrage, où l'on distingue déjà tous les traits de l'*Encyclopédie* :

Tous les grands maîtres, en Allemagne, en Angleterre, en Italie et par toute l'Europe, exhortent tous les savants et tous les artistes de la confraternité de s'unir, pour fournir les matériaux d'un *Dictionnaire universel de tous les arts libéraux et de toutes les sciences utiles*... On a déjà commencé l'ouvrage à Londres... On y expliquera non seulement le mot *technique* et son étymologie, mais on donnera encore l'histoire de la science et de l'art, ses grands principes et la manière d'y travailler. De cette façon, on réunira les lumières de toutes les nations dans un seul ouvrage qui sera comme un magasin général et une bibliothèque universelle de ce qu'il y a de beau, de grand, de lumineux, de solide et d'utile dans toutes les sciences naturelles et dans tous les arts nobles.

Fleury ne pouvait approuver ni ce langage, ni ces desseins. Il alla même plus loin, et ceci est à l'honneur de sa clairvoyance : il interdit formellement les réunions maçonniques. Mais Ramsay semble avoir passé outre. Si son discours ne fut pas prononcé, ce qui n'est pas sûr, il fut du moins publié. On l'imprima, sinon en France, du moins en Angleterre, d'où il avait les plus grandes facilités pour passer sur le continent. Son caractère d'opposition, de propagande pour une nouvelle religion humanitaire en fit seul le succès, car, durant tout le dix-huitième siècle, ce morceau entra dans la composition de recueils clandestins où la plus audacieuse des *Lettres philosophiques* de Voltaire voisinait avec des pièces obscènes, comme l'*Ode à Priape* et le *Chapitre général des Cordeliers*. Nous avons retrouvé un exemplaire de ces recueils daté de Londres, 1775, et encore dans sa reliure anglaise.

On voit maintenant dans quel esprit l'éditeur des œuvres posthumes de Fénelon pouvait introduire et présenter son maître. Consciemment ou non, il l'adapte à ses idées et le peint d'après lui-même. Fénelon devient, à son exemple, une sorte de franc-maçon, apôtre de la tolérance et, à la lettre, un « citoyen de l'univers ». Voltaire se croit en pleine communion d'idées avec l'archevêque de Cambrai et publie, dans le *Siècle de Louis XIV*, un fragment de lettre de Ramsay, qui l'autorise à le croire : « *S'il* (Fénelon) *était né en Angleterre, il aurait développé son génie et donné l'essor à ses principes, que personne n'a connus.* » Ici, Ramsay nous livre toute sa pensée. Quand les « principes » d'un homme ont été aussi abondamment développés

que ceux de Fénelon, et sur tous les sujets, religieux, politiques, littéraires, supposer qu'en son for intérieur il en cachait d'autres, et que ses opinions secrètes, il les eût étalées au grand jour dans un pays libre, c'est tout simplement revenir à l'opinion première de l'aventurier écossais, c'est l'accuser d'hypocrisie. Nous verrons d'ailleurs que Rousseau, véritable élève de Ramsay, n'a pas hésité à le suivre sur ce point.

Fénelon a pu user en théologie et sur une matière obscure d'expressions téméraires. C'est presque une banalité de dire qu'il est resté profondément orthodoxe. Et il n'a eu aucun mal à le rester. Quel génie est plus souple et plus délié et respire moins la contrainte? Rome, en le condamnant, a reconnu que ses intentions étaient droites et son sens canonique. Elle a excepté de la censure les défenses mêmes qu'il avait écrites pour un livre condamné. Fénelon réfutait le déisme avec une justesse et une vigueur qui montrent bien qu'il ne pouvait en être secrètement partisan. Ramsay le reconnaît, et il résume lui-même l'ingénieuse et claire démonstration par laquelle son maître prouvait que, dès l'instant que l'on croit en Dieu, on est obligé d'être chrétien, et dès l'instant qu'on est chrétien, on est obligé d'être catholique.

Quant au « tolérantisme », nul n'en a été plus éloigné. Fénelon a pu blâmer l'emploi de la force et les dragonnades. Il a pu conseiller à Jacques III de ne pas contraindre ses sujets à changer de religion et lui recommander la « tolérance civile » pour la religion protestante, mais, d'après son biographe lui-même, si suspect soit-il, il l'a fait en des termes qui excluent formellement le tolérantisme : « Accordez à tous la tolérance civile, *non en approuvant tout comme indifférent, mais en souffrant avec patience tout ce que Dieu souffre, et en tâchant de ramener les hommes par une douce persuasion.* » Question d'opportunité : il s'agissait d'un pays devenu foncièrement et fanatiquement protestant. Quand il s'agira d'une nation catholique, telle que la France, Fénelon demandera au duc de Bourgogne, dans l'*Examen de conscience sur les devoirs de la royauté* : « *Vous êtes-vous servi de votre autorité pour rendre l'irréligion muette?* » Règle que n'eût pas désavouée Bossuet...

Fénelon politique n'est ni l'humanitaire, ni l'internationaliste qu'est déjà Ramsay. L'auteur de l'*Histoire de la vie de Fénelon* prête ses idées à son maître, lorsqu'il lui fait dire : *Toutes les nations de la terre ne sont que les différentes familles d'une même république dont Dieu est le père commun... Le despotisme tyrannique des souverains est un attentat sur les droits de la fraternité humaine.* La première formule est tirée de Cicéron (*De Legibus*), et plus ou moins déformée. La

deuxième est de l'inspiration maçonnique propre à Ramsay, et jamais Fénelon n'a rien écrit de semblable. Même dans *Télémaque*, qui n'est, en somme, qu'un roman, on ne trouve rien d'analogue. Quand Mentor s'adresse aux rois et aux capitaines assemblés (livre IX), c'est pour les exhorter à vivre en paix : « Tout le genre humain n'est qu'une famille dispersée sur la face de toute la terre. Tous les peuples sont frères et doivent s'aimer comme tels. Malheur à ces impies qui cherchent une gloire cruelle dans le sang de leurs frères... » Il n'y a là, en somme, qu'un rappel presque banal de l'Évangile bien permis à un chrétien, à plus forte raison à un évêque. Tout le passage est uniquement dirigé contre la guerre, en tant que but et système. Ramsay l'a détourné de son sens et tendu contre le despotisme, dont Mentor ne dit pas un mot.

Fénelon, il est vrai, est un pacifique. Il l'est en théorie, à la façon d'un docteur et d'un Père de l'Église. Mais il est bien éloigné de ce que l'on nomme aujourd'hui le pacifisme et, surtout, du « pacifisme bêlant ». Il reconnaît des cas, en dehors même d'une agression directe, où la guerre est juste et nécessaire ; le cas, entre autres, « où l'on ne pourrait l'éviter (la guerre) qu'en donnant trop de prise et d'avantage à un ennemi injuste, artificieux et trop puissant. *Alors, en voulant, par faiblesse, éviter la guerre, on y tomberait encore plus dangereusement; on ferait une paix qui ne serait pas une paix et qui n'en aurait que l'apparence trompeuse. Alors, il faut, malgré soi, faire vigoureusement la guerre*, par le désir sincère d'une bonne et constante paix ». (*Examen de conscience*, art. XXVIII.) L'amour de la paix n'est donc pas, chez Fénelon, une doctrine et un système inspirés d'un idéal chimérique, il tient compte des réalités humaines, il est éminemment réaliste.

Est-il besoin de l'ajouter? Fénelon n'a jamais été démocrate. Il a même été le contraire d'un démocrate. Ses préférences allaient à une monarchie « tempérée par l'aristocratie » et, sur ce point, Ramsay, dans son *Essai philosophique sur le gouvernement civil*, ne l'a pas trahi. Il eût vu avec plaisir le partage du pouvoir législatif entre le roi et un sénat héréditaire, sorte de chambre des pairs, composée des représentants de toutes les grandes familles, car ce prétendu révolutionnaire avait le préjugé de la naissance. Il eût également admis les États Généraux, mais uniquement pour voter l'impôt et sans aucune puissance législative. Faut-il voir là le germe de la Révolution? Quand Fénelon préconisa une assemblée de notables, c'était sous le règne de Louis XIV et à la fin d'une guerre malheureuse. Un roi d'un aussi ferme caractère, encore si grand et si respecté, eût su contenir dans ses justes bornes cet essai de représentation nationale.

Il en eût même fort probablement tiré les plus grandes ressources, si l'on songe au parti que Richelieu à ses débuts tira d'une réunion analogue, l'assemblée des notables de 1626. De même, le duc de Bourgogne, s'il eût succédé à Louis XIV, en un temps où la royauté était encore forte et inébranlée, aurait pu réunir régulièrement les États Généraux sans mettre en péril la monarchie. La nation s'y fût accoutumée et n'y eût bientôt vu qu'un rouage normal de l'État. Attendre pour les convoquer une situation désespérée, comme celle de 1789, revenait, pour la royauté, à un aveu d'impuissance, c'était déjà abdiquer devant la Révolution, car — Mirabeau le disait avant même la convocation des États Généraux, en pleine campagne électorale, — « la Révolution était déjà faite dans tous les esprits ».

Toute autorité, toute souveraineté, pour Fénelon, réside essentiellement dans le roi. Jamais il n'a admis, ni directement, ni indirectement, le dogme, essentiellement révolutionnaire, de la « souveraineté du peuple ». Il l'a même expressément combattu, et, sur ce point, Ramsay paraît lui avoir été fidèle. Par une sorte de prescience, il a dénié et réfuté avec ce dogme la théorie de ce qu'il appelle le « Contrat originaire », et que Rousseau appellera le « Contrat social » :

1° *Il n'y a jamais eu, dit-il, un état de pure nature où tous fussent indépendants, égaux et libres pour faire ce contrat imaginaire;* 2° *l'autorité souveraine ne dérive pas du peuple.* Le droit naturel est fondé sur la loi naturelle. La source de la loi naturelle est la souveraine raison et la parfaite justice. Or, la multitude ne possède point ces qualités... *Le plus grand nombre a toujours été le plus ignorant et le plus corrompu... (Essai philosophique sur le gouvernement civil,* ch. XVI.)

Violer les droits de la subordination établie est un crime de lèse-majesté divine ; vouloir renverser la supériorité des rangs, réduire les hommes à une égalité imaginaire, envier la fortune et la dignité des autres, ne se point contenter de la médiocrité et de la bassesse de son état, c'est blasphémer contre la Providence... Voilà le fondement sûr et immuable de toute autorité légitime.

Rien, par conséquent, n'est plus faux que cette idée des amateurs de l'indépendance, que toute autorité réside originairement dans le peuple, et qu'elle vient de la cession que chacun fait à un ou plusieurs magistrats de son droit inhérent de se gouverner soi-même.

Cette idée n'est fondée que sur la fausse supposition que chaque homme, né pour soi, hors de toute société, est le seul objet de ses soins et sa règle à lui-même, qu'il naît absolument son maître et libre de se gouverner comme il veut. Nous avons déjà vu que l'homme, antécédemment à tout contrat libre, à tout consentement exprès ou tacite, *naît membre d'une société dont il doit préférer le bien public à son bien particulier, et, par conséquent, n'est ni son maître, ni sa loi à lui-même.* (*Essai*, ch. VI.)

Ramsay fait ensuite une longue critique du « gouvernement populaire ». La démocratie n'est possible, suivant lui, que dans les tout petits états, comme les républiques de l'antiquité :

Le gouvernement partagé ou mis entre les mains de plusieurs peut convenir aux républiques renfermées dans une seule ville ou aux petits états; mais il paraît incompatible avec les royaumes d'une grande étendue. (Ch. XVI.)

La remarque est si juste, qu'elle s'impose à Rousseau lui-même. La voici, presque textuellement reproduite dans le *Contrat social :*

En général, le gouvernement démocratique convient aux petits états, l'aristocratique aux médiocres, et le monarchique aux grands. (Ch. III.)

Jean-Jacques ajoute (chap. IV) :

Il n'a jamais existé de véritable démocratie, et il n'en existera jamais. Il est contre l'ordre naturel que le grand nombre gouverne et que le petit soit gouverné... Que de choses difficiles à réunir ne suppose pas ce gouvernement? Premièrement, *un état très petit où le peuple soit facile à rassembler et où chaque citoyen puisse aisément connaître tous les autres...* »

Même dans ces étroites limites, il faut encore, pour se gouverner eux-mêmes, des hommes parfaits : *S'il y avait un peuple de dieux*, insiste le cruel Jean-Jacques, *il se gouvernerait démocratiquement. Un gouvernement si parfait ne convient pas à des hommes...*

Comment le Genevois concilie ces maximes avec la souveraineté du peuple et le contrat social, il est bien inutile de le chercher. Qui ne se perdrait parmi les contradictions de Rousseau? Ses éclairs de sagesse viennent de Fénelon par l'intermédiaire de Ramsay. La bonté de l'état de nature n'est que du Ramsay déformé. Les erreurs démagogiques viennent de Jurieu et des doctrinaires protestants. Locke avait également soutenu que « la souveraineté appartient aux peuples », et Hobbes, que « les hommes sont naturellement égaux entre eux ». Tels sont les vrais maîtres politiques de Jean-Jacques.

Quant à ses maîtres religieux, Fénelon n'en a pas davantage été, et on l'a déjà vu. Rousseau ne s'est guère inspiré que du *Traité de l'Existence de Dieu*, dans la *Profession de foi du vicaire savoyard.* Il lui emprunte, notamment, la belle comparaison des caractères d'imprimerie qui, jetés au hasard, ne pourront jamais composer l'*Iliade* d'Homère. Mais, comme ce soi-disant sauvage a beaucoup de métier, il la démarque habilement et remplace l'*Iliade* par l'*Enéide :* « Si l'on venait me dire que des caractères d'imprimerie, projetés au hasard, ont donné l'*Enéide* tout arrangée, je ne daignerais pas faire un pas pour vérifier ce mensonge. » C'est à peu près tout ce qu'il

doit à Fénelon. Certes, comme tous les hommes de son temps, il admirait, un peu de confiance, l'archevêque de Cambrai. Il avait même dit à Bernardin de Saint-Pierre, dans un moment d'enthousiasme, qu' « il aurait voulu être son valet de chambre ». Mais, à d'autres moments, il le tenait, comme Ramsay, pour un hypocrite, car, selon lui, un homme si intelligent ne pouvait croire ni aux miracles ni à l'enfer...

Dans tous les cas, Jean-Jacques n'a connu Fénelon qu'à travers Ramsay. C'est dans Ramsay qu'il a puisé le quiétisme guyonien conduisant à l'indifférence complète pour les dogmes, et même pour les cultes, le déisme, la religion naturelle, le tolérantisme, la « théologie du cœur ». Rousseau n'a fait que s'approprier le dessein du « chevalier banneret » d'Écosse : « Je voulais me réfugier dans le sage déisme, qui se borne au respect de la divinité et aux idées immuables de la pure vertu, sans se soutier ni du culte extérieur, ni du sacerdoce, ni des mystères. »

Entre les vrais maîtres de Rousseau, pourquoi ne pas ranger Voltaire, puisqu'il l'a lui-même cité? « Rien de tout ce qu'écrivait Voltaire, dit-il, ne nous échappait. Le goût que je pris à ces lectures m'inspira le désir d'apprendre à écrire avec élégance et de tâcher d'imiter le beau coloris de cet auteur, dont j'étais enchanté. Quelque temps après, parurent ses *Lettres philosophiques*. Quoiqu'elles ne soient assurément pas son meilleur ouvrage, ce fut celui qui m'attira le plus vers l'étude, et ce goût naissant ne s'éteignit plus dès ce temps-là. » (*Confessions*, partie I, livre V). Tant d'admiration n'allait pas sans quelque influence et ce n'est pas impunément que Rousseau, à vingt ans, lisait les *Lettres philosophiques*. On s'en apercevra dans la *Lettre à M. de Beaumont...*

Le vieux fonds protestant et républicain de Genève, les semences d'hérésie tirées de Ramsay et, par lui, des latitudinaires, des sociniens, des arminiens, de Mme Guyon et de Poiret, tous ces éléments troubles un instant filtrés par la critique de Voltaire, puis entraînés au torrent d'une éloquence irrésistible, voilà, en réalité, ce qui a composé Rousseau. Fénelon n'y est pour rien, et sa prétendue paternité spirituelle ne relève que de la légende.

Paul Ballaguy.

CHRONIQUE DE LA QUINZAINE

M. JEAN DURAND

« *La politique néfaste de Briand, c'est un renouveau d'équivoque et d'abdication laïques; c'est un nouvel essai de réaction sur les prétextes fallacieux d'apaisement et de concorde.* » *Ne cherchez pas cette phrase définitive et sommaire dans la collection du* Quotidien. *Elle est de M. Jean Durand, ministre de l'Intérieur. Et le même Jean Durand, alors député de Castelnaudary, écrivait dans son journal* l'Union, *le* 15 *mars* 1914 : « *Briand, reptile de la réaction dorée, chef de la coalition rétrograde, apostat, endormeur, et défenseur de l'oligarchie financière.* »

Ainsi M. Aristide Briand a prouvé, en s'attachant comme collaborateur intime M. Jean Durand, qu'il ne nourrissait point de rancune contre les censeurs sévères de sa politique, ou qu'il avait épuisé d'un coup par sa vengeance contre Millerand toute la volupté de ce plaisir des dieux. Quant à M. Jean Durand, ne lui dites pas, au moins, que sa philippique contre la coalition rétrograde est de 1914, *et qu'elle date, et que la leçon de la guerre a été, pour lui aussi, une grande leçon de fraternité et d'apaisement. Car, le* 13 *mai* 1922, *le même Jean Durand qui jetait l'anathème en* 1914 *à « ce prétexte fallacieux de concorde », écrivait dans* le Démocrate de l'Aude *que son honneur était « d'avoir déclaré une guerre sans merci à tout ce qui touche, de près ou de loin, au trop fameux bloc national ». Comme il n'est pas possible d'admettre qu'il soit devenu délibérément et sans motif, le serviteur de la « réaction dorée », force est donc d'admettre que, ferme sur les principes, il s'accorde présentement avec M. Aristide Briand parce que l'œuvre commune*

qu'il poursuit avec lui n'est plus une « œuvre d'équivoque et d'abdication laïque », une œuvre de « concorde et d'apaisement », mais bien « une guerre sans merci au trop fameux bloc national ».

Pourquoi l'avouer? M. Jean Durand serait-il plus perfide que subtil? Il est permis de se poser la question. Qu'il ait une haine farouche, implacable, définitive, de tout ce qui n'est point radical-socialiste ou maçonnique, conforme à l'esprit de la Dépêche de Toulouse *et au catéchisme des Valois, c'est certain. Non seulement son origine, sa position, ses attaches, ses déclarations, ses votes l'attestent, mais ses écrits, ses discours, son action le proclament. Il a, des républicains de gauche qui ne sont point de l'obédience valoisienne, une horreur quasi religieuse dont il vient de donner une preuve incroyable, en réinaugurant de façon orthodoxe et valoisienne le monument aux morts de Castelnaudary, souillé, lors d'une première inauguration, par la présence de M. Maginot, et il a même profité de la cérémonie pour inviter la démocratie lauraguaise à attacher à nouveau le drapeau radical-socialiste au balcon de l'hôtel de ville, et fait suspendre le maire de Castelnaudary, qui est un radical indépendant, et son concurrent, par surcroît. Indépendant? M. Jean Durand n'aime pas beaucoup cela. En matière d'indépendance, nous l'avons vu par ses rapports avec M. Aristide Briand, il ne comprend que celle du cœur.*

Maintenant, que M. Durand dissimule son implacable sectarisme sous une apparente bonhomie, c'est un autre fait non moins certain. « Haineux et hypocrite », disait à mi-voix un de ses familiers. On n'est jamais trahi que par les siens. Plus courtois ou plus poétique, un journaliste du Midi, Louis de Ferrand, qui est tout à fait son compatriote, le définissait : « La vipère au sourire angélique. » Vipère? nous n'irons pas jusque-là, et sourire d'ange, c'est beaucoup dire. Mais encore que mise en termes galants, la définition fait réfléchir.

Tout ceci est malaisé à faire comprendre à des Parisiens, qui connaissaient mal le passé et l'action de M. Jean Durand. Que mon confrère Ebstein aille le voir, il feindra d'apercevoir un orgelet qu'il a sur l'œil et lui indiquera bonnement, cordialement, affectueusement, la thérapeutique, avant de se laisser interviewer. « Quel bon diable! » dira Ebstein. A un autre, il donnera la recette du cassoulet de Castelnaudary; l'autre, qui ne connaît point l'histoire du monument aux morts, s'en ira convaincu : « Un sectaire, cela? allons donc! » Aussi notre homme de faire de la réclame, en manchette, à l'ennemi juré de ses amis et si M. Jean Durand rencontre dans les couloirs un député progressiste d'un département où on ne lit pas le Démocrate de l'Aude, *il le prendra tendrement par un bouton de son gilet pour lui célébrer les bienfaits du scrutin d'arrondissement, ajoutant, d'une voix angélique, elle aussi : « Je vous*

sauverai malgré vous. » *Et de promettre le scrutin à un tour, par manière de transaction.* « *Votons toujours l'arrondissement!* » *dit Durand, et nous verrons bien.*

Seulement, encore une fois, il parle trop. Il écrit trop. Il avait engagé à fond le ministère au premier jour, de complicité avec quelques amis de la presse, qu'il excelle à entortiller de sa fausse bonhomie. Il lui a fallu déchanter. L'affaire n'était pas mûre. Le succès n'était pas si certain. Il avait parlé un peu trop vite de la question de confiance, posée toute affaire cessante. On le pria de mettre de l'eau dans son vin. Il en mit. Nous avons vu qu'il n'est pas entêté. C'est la fin qui lui importe. Les moyens importent peu, et tout est affaire de circonstances. « *J'ai entendu expliquer la proportionnelle pendant vingt séances, disait-il à ses électeurs, et à la vingtième, j'y comprenais un peu moins qu'à la première. Je n'y ai compris qu'une chose : c'est le candidat qui a le moins de voix qui sera élu.* Per un punt, Martin perdi l'asé. » *Il récitait textuellement cette tirade et sans en changer un mot, de village en village. Hilarité. Fou rire. Succès. De même, au moment de la loi de trois ans, il allait dans les campagnes, répétant sans variante une phrase, elle aussi, immuable :* « *Trois ans? Je veux bien. Mais pourquoi pas sept, comme sous l'Empire?* » *Et de sourire malicieusement dans sa barbe. Nouveaux rires et nouveau succès. Enfin, il s'avançait au bord de l'estrade, et déclarait à l'auditoire :* « *Mettez du maïs dans la main droite et de l'avoine dans la gauche. Demandez à mon concurrent ce que vous tenez. Il vous dira que c'est du blé.* » *A ces mots, le concurrent s'enfuyait sous les huées. M. Jean Durand, grisé par ce succès, tient un peu trop tous les parlementaires, tous les journalistes, et tous les Français, pour des électeurs radicaux-socialistes de Castelnaudary, qui n'aiment pas trop les controverses d'idées, et se satisfont, comme on voit, à bon compte. Mais il n'a convaincu, jusqu'à présent, que ceux qui aiment le sourire angélique, ou ceux qui veulent être sauvés malgré eux ou ceux encore qui croient bonnement que, leur ayant extorqué le scrutin d'arrondissement, on le leur fera à un tour.*

Le bonhomme Durand a encore une autre corde à son arc. C'était de raconter à tout venant « *qu'il avait porté des sabots et mangé du pain de seigle quand il était petit* ». *Les paysans du Midi, qui ont de l'imagination, ont fini par le croire, dit-on. Certains Parisiens, qui sont crédules, estiment que ce n'est pas impossible. Mais M. Durand, qui a fait une trouvaille de génie en se faisant nommer naguère paysan du groupe de défense paysanne, n'est qu'un paysan de contrebande, un paysan de hasard. Médecin au chef-lieu d'arrondissement, il faisait, conformément à la tradition, ses visites en cravate blanche et en chapeau haut de forme, et ne connaissait, en matière de culture, que celle de la clientèle*

citadine : on l'aurait fort embarrassé sans doute, en lui demandant alors de distinguer une poignée d'orge d'une poignée de froment. C'est lorsqu'il sentit chanceler la confiance de ses concitoyens de la ville qu'il s'avisa de la nécessité d'une clientèle campagnarde : il acheta un domaine rural, troqua son gibus contre une coiffure plus rustique et sa cravate blanche contre un foulard de petit propriétaire exploitant. Et cela ne lui coûta pas plus que de se muer en sénateur, après avoir mis dans son programme la suppression du Sénat, et en ministre de M. Aristide Briand, après avoir traité celui-ci « d'homme d'équivoque et de trahison ».

Sacré paysan, M. Jean Durand se mit à parler paysan, et à faire montre en toute occasion d'un gros bon sens paysan mélangé de finesse paysanne. C'est un personnage dans lequel il entre une fois pour toutes. Et ce fut un nouveau trait de génie. Si, — car nul n'est prophète en son pays, — il ne réussit jamais à reconquérir la mairie de Castelnaudary, où les gens trouvaient ses moyens un peu gros, il se répandit dans les couloirs du Parlement, et y conquit une réputation de bon homme, cordial, tolérant, et peu dangereux. Il n'était pas jusqu'à son nom si simple et si bonhomme qui ne le servît, à défaut de talent. Mais justement, M. Durand manquait de talent à ce point que son avancement fut lent. Il dut multiplier les efforts, les sourires, les poignées de main, et l'appel au tout-puissant patronage de Maurice Sarraut. C'est ainsi qu'il faillit être ministre dans le cabinet Poincaré au moment où il proclamait son exécration de l'union nationale, et c'est grâce à sa bassesse qu'il fait, auprès de quelques naïfs, figure de modéré au moment où il se prépare à replonger le pays dans les mares stagnantes, à le remettre pour toujours sous la férule de la Dépêche, *de la Loge et du café du Commerce, et où il s'efforce avant tout* — prætor curat de minimis — *de persécuter par tous moyens celui qui lui a ravi, contre le droit divin du Cartel, le municipe de Castelnaudary.*

Grâce à cela, M. Jean Durand est devenu ministre... à l'ancienneté. Il l'est devenu, mais solidement et s'y cramponne. Et il a quitté le proconsulat sûr, mais un peu morne de l'agriculture pour la place Beauveau, transitoire et pleine de périls. Vanité! Voilà de tes coups. Vous croyiez M. Durand plus malin? N'ai-je pas dit qu'il était surtout perfide. Et puis, ceux qui ont trop longtemps attendu ont les dents longues.

Donc, M. Durand est surtout un faux bonhomme. Quoi d'étonnant, après cela, qu'il joue depuis toujours un double jeu : conciliation et apaisement en apparence, — sectarisme et exclusivisme dans son pays et dans son département ministériel. Il est pour l'union des républicains, mais il ne connaît la qualité de républicain qu'aux bons services du Cartel. Il est pour M. Briand à condition que M. Briand ne soit plus

M. Briand, pour l'apaisement à condition que l'apaisement ne soit plus l'apaisement. Il est pour les gens en sabots et pour ceux qui ont mangé du pain de seigle, pour le groupe de défense paysanne à condition que la défense paysanne soit surtout la solide défense électorale de formation politique de la Dépêche. *Il est même — voyez jusqu'où va sa finesse — oui, il est pour les modérés, à condition que les modérés consentent à se laisser rouler. Il est pour ceux qui font sinon la politique, du moins le jeu du Cartel...*

***

Le Théâtre : *L'imagination chez MM. Savoir et Guitry.*

Bien qu'il soit toujours dangereux de se lancer dans des généralisations aussi rapides, il n'est peut-être pas abusif de dire que notre époque a marqué plus de goût que celles qui l'avaient précédés pour les qualités et les œuvres qui procèdent de l'imagination. La volonté de fantaisie systématique dont nous avons eu à parler ces temps derniers est un signe extrême. L'école du silence fait le plus large appel à la faculté d'imaginer, puisqu'elle se contente de solliciter l'attention et de laisser ensuite chacun construire à son gré. Dans l'ordre où son apport fut original, celui de la mise en scène, le Vieux-Colombier s'adressait à l'imagination. C'est à elle que s'adressent la plupart des auteurs de valeur : M. Ghéon, M. Mazaud, M. Arnoux, M. Sarment. Nous avons aujourd'hui une occasion de regarder son rôle chez deux auteurs importants de notre temps : M. Savoir et M. Guitry.

*
* *

M. Savoir choqua vivement la critique quand il donna, voici quelques années, une pièce qui étonna par la hardiesse de l'imagination, *la Couturière de Lunéville*. Il y portait à la scène un cas de dédoublement volontaire de la personnalité, comme l'on dirait dans le jargon qui est le français d'aujourd'hui.

Depuis lors, M. Savoir a donné d'autres ouvrages qui permettent de prendre une vue d'ensemble sur son cas curieux et compliqué : celui d'un Oriental doué pour être un prophète véhément ou un conteur des *Mille et une nuits*, que le hasard de la culture et de la transplantation amène à Paris, où il renverse les rôles, où il règne sur une civilisation occidentale diminuée et où, devenu sceptique et stérilisé, il écrit des comédies dites parisiennes. On appelait Renan une cathédrale désaffectée : de même on pourrait appeler M. Savoir un prophète désaffecté. En 1721, les Parisiens s'étonnaient devant

l'Oriental de Montesquieu : « Comment peut-on être Persan? » En 1926, c'est l'Oriental qui donne le *la* à un Occident qui se renonce.

Nous avons vu dernièrement, par l'exemple de sa pièce, *le Dompteur ou l'anglais tel qu'on le mange*, l'étrange usage que faisait M. Savoir de la faculté d'imaginer, si forte chez l'Oriental. Nouvelle preuve aujourd'hui avec *le Figurant de la Gaîté*. Un pauvre hère, qui exerce cet humble métier de figurant au théâtre de la Gaîté, est amoureux d'une princesse. Des farceurs lui donnent un faux rendez-vous d'où il revient les vêtements en lambeaux, déchirés par un chien de garde. Il ne peut rentrer chez lui, il est quasi sans culotte ; la costumière du théâtre l'autorise à s'en aller vêtu du costume de rajah qu'il portait dans le *Grand Mogol*.

C'est en cet attirail que le hasard lui fait rencontrer, dans un restaurant de nuit, la princesse qui le prend pour un rajah authentique, et qui se met à imaginer. Elle construit un personnage de rêve, paré de tous les prestiges de l'illusion. Elle lui donne des rendez-vous, où il vient, comme il n'a toujours pas de culotte, costumé tour à tour en archevêque le soir où la Gaîté joue *les Huguenots*, en dompteur le soir où la Gaîté joue *les Saltimbanques*. Dompteur ! Est-il capable d'entrer dans la cage au lion? Oui, car justement, par hasard, le lion vient de mourir. La princesse elle aussi, du coup, est domptée et subjuguée. Alors, affolé de sa propre victoire, il a beau lui crier la vérité, qu'il n'est qu'un malheureux et que le lion est mort, elle ferme l'oreille au réel, elle n'écoute que l'imagination. Aussi bien tout n'est qu'illusion dans la vie, particulièrement dans l'amour. On ne connaît et l'on n'aime qu'un fantôme que l'on compose et pare à son gré. On ne connaît et l'on n'aime jamais qu'un figurant. Puisque celui-ci s'est fait aimer, puisqu'il a fait illusion, c'est la seule réalité qui compte, et la princesse s'obstine à aimer celui qu'elle a rêvé à travers celui qu'il est.

On voit d'abord la singularité de cette pièce : construite sur des données de vaudeville, déroulée sur le ton de la comédie, et une conclusion de philosophie symbolique inattendue arbitrairement contreplaquée à la fin. Tout, en cette pièce, paraît ainsi arbitraire et inattendu. L'inattendu agit sur le spectateur, d'autant que M. Savoir sait tirer parti de l'effet de surprise. Il a du reste du coup d'œil et de la griffe. Mais la double remarque essentielle ramène à qualifier le rôle de l'imagination chez cet auteur : elle n'est pas réglée comme les nôtres, c'est pourquoi nous la jugeons déréglée. Déréglée d'abord chez le personnage principal, cette princesse exotique qui s'illusionne, refuse de reconnaître le réel et s'obstine à lui substituer l'illusion, ce qui est un des traits majeurs de l'imagination déréglée. Déréglée ensuite chez l'auteur, qui invente constamment des thèmes aussi forcés, des symboles aussi hâtifs que ceux du *Dompteur* ou du *Figurant de la Gaîté*. Cette imagination d'Oriental greffée sur un genre fixé par une tradition antérieure à Eschyle, fait penser à une greffe

à l'envers, où l'on aurait relancé un sauvageon sur un vieil arbre fruitier.

* * *

M. Sacha Guitry vient d'écrire une revue, en collaboration avec M. Willemetz. Dans la pratique, il n'est guère de genre plus bas que la revue, prétexte à gros luxe, calembours d'auteurs et femmes dévêtues. Ce n'est pas par simple fantaisie que M. Guitry l'a ramassé. Il a écrit pour Mme Printemps une comédie musicale si agréable que son succès a duré toute la saison et n'est pas encore épuisé, de sorte que la troupe qu'il emploie à l'ordinaire se croise les bras. Pour l'utiliser, il a improvisé une revue, et il lui a suffi de toucher le genre pour le relever et le métamorphoser.

C'est à ce naturel heureux qu'on reconnaît la vraie force : M. Guitry n'a point fait effort. Il n'a pas cherché à rénover le genre, il en a accepté le cadre et les lois. Il y a simplement versé ses dons. On entend couramment vanter chez cet auteur la fantaisie : elle est fille d'une féconde imagination.

L'exemple de M. Savoir rappelle que l'imagination risque de s'égarer sans la raison. Chez M. Guitry les deux facultés s'épaulent : l'auteur de revue prend à l'ordinaire l'actualité par les plus petits côtés, scandales ou potins parisiens. M. Guitry s'élève tout naturellement à la satire politique ou à la satire des mœurs.

Sa revue est intitulée : *Vive la République*, par une pudique antiphrase. On y voit Marianne fort malade, que viennent soigner des charlatans costumés en médecins de Molière. A la cantonade, des personnages veillent ou s'informent : le bon sens populaire costumé en servante de Molière, l'esprit bourgeois costumé en M. Prud'homme. D'autres personnages s'en vont : ils s'appellent la Confiance, le Crédit ou la Politesse ; d'autres arrivent : ils s'appellent le Snobisme, la Muflerie. Ainsi des idées justes, bienfaisantes, sont figurées avec une aisance, un naturel souverains. Nous avons dit que M. Guitry avait accepté toutes les lois du genre : le spectacle et la danse sont indispensables dans une revue, il les y met : on voit l'analyse au microscope d'une goutte du sang de Marianne ; deux globules, un rouge et un blanc, figurés par deux danseurs, s'y livrent à une lutte furieuse, qui tourne à l'avantage du globule blanc grâce à sa nerveuse agilité. L'imagination a imposé au spectateur une image rapide, portative et inoubliable de la raison.

Quand M. Guitry aborde directement la satire politique et montre les ministres des Finances qui s'abattent les uns sur les autres comme des capucins de cartes, il ramasse les traits sous la lumière en un grossissement qui est à la juste proportion de l'optique du théâtre, c'est-à-dire qui souligne mais ne déforme pas. Sans parler de mots d'auteur qui ne sont pas le meilleur ni le plus durable du génie comique, mais qui valent bien ceux par lesquels on a voulu que Beaumar-

chais vaticinât vers la fin de l'ancien régime. Sans parler de la justesse ou de la profondeur de la satire morale et littéraire, par exemple de la scène où M. Guitry renverse la pièce de M. Bourdet, *la Prisonnière*, qui devient *le Pisonnier*, trait de lumière critique en action qui fait apparaître le fragile arbitraire des inventions de M. Bourdet. Nous disions l'autre jour qu'elles relevaient du comique : M. Guitry le démontre.

Ainsi cette simple revue fournit un exemple d'une imagination ailée, riche, aimable, raisonnable et équilibrée. Imagination à la française? disons simplement imagination de civilisé.

LUCIEN DUBECH.

LES FAITS DE LA QUINZAINE

L'ACCORD DE WASHINGTON. — *L'accord, conclu le 29 avril, ne contient ni clause de sauvegarde, ni réserve en faveur de notre change. Il prévoit des versements de 30 millions de dollars pour les deux premières annuités et une accélération rapide pour les suivantes, allant jusqu'à 125 millions de dollars.*

L'impression est fâcheuse. Le dollar enregistre des cours-record. Le 30 avril, il est à 30 fr. 49.

LES POURPARLERS D'OUDJDA. — *Un dernier délai est accordé aux délégués riffains, jusqu'au 6 mai, pour faire connaître s'ils acceptent nos propositions de paix* (30 *avril*).

ALLEMAGNE. — *Signature, à Berlin, du traité germano-russe* (24 *avril*).

A. M.

Le Gérant : GEORGES MOREAU.

PARIS. — TYPOGRAPHIE PLON-NOURRIT ET Cie, 8, RUE GARANCIÈRE. — 33689.